UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00319363 8

HC
B6878m

Bolduc, Evelyn

Manuel de l'étiquette

canadienne-française.

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

MANUEL DE L'ÉTIQUETTE

COURANTE PARMI

LA BONNE SOCIÉTÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

Ne faites pas
aux autres . . . .

EVELYN BOLDUC

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/manueldeltique00bold

B6878m

MANUEL DE L'ÉTIQUETTE

COURANTE PARMI

LA BONNE SOCIÉTÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

Ne faites pas
aux autres . . . .

341.913
27. 9. 37.

EVELYN BOLDUC

Chapitre I

La politesse — L'étiquette — La courtoisie — Les belles manières — La bonne tenue — Différences entre les coutumes sociales de divers pays et époques.

"L'homme est, de sa nature, un animal social." Il a besoin de coudoyer ses semblables pour la protection mutuelle, pour le plaisir réciproque. Cet animal social a établi mille règles concernant ses relations avec les autres hommes ; ces règles aussi sont destinées à la protection mutuelle, au plaisir réciproque. Depuis des siècles, on a élaboré, perfectionné ces règles ; elles s'expriment d'abord par les lois, les statuts qu'adoptent nos parlements, nos municipalités. Mais il y a les autres lois, celles qui régissent nos relations plus intimes : ce sont presque les impondérables. Oh ! les sanctions législatives ne sont pas à craindre à leur sujet, mais celui qui passe outre peut s'attendre à souffrir. Et pas plus ici que pour le Code criminel peut-on plaider ignorance. La punition sera subtile, sans doute, mais réelle. Le plus souvent, c'est le coupable lui-même qui se l'infligera, car il sentira l'infraction qu'il a commise et en subira une diminution de lui-même. Du reste, plus d'un, plus d'une s'est un jour vu préférer, qui pour un poste, qui pour une faveur, une personne de moins de mérite, mais de plus de vernis.

La politesse, née de la bienveillance, répand partout la douceur, elle atténue les angles. Ce n'est pas affaire de ronds de bras et de coups de chapeau : c'est la charité qui s'exprime dans les petites choses. "Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse à vous-même." Ce précepte évangélique mis en pratique, c'est la vraie politesse, celle du cœur. De ceux qui ne l'oublient pas, on dit que ce sont des gens de bonne tenue, qu'ils ont du savoir-vivre. Mots charmants qui expriment des qualités que tous souhaitent posséder, même ceux qui affectent le plus de brusquerie dans leurs manières ; car à les bien observer, souvent l'on constate que cette brusquerie masque une timidité chronique.

On dit que les jeunes d'aujourd'hui manquent de considération pour les autres, qu'ils se moquent de leurs aînés, bref, qu'ils ignorent tout de la courtoisie. Distinguons. Ces jeunes sont peut-être un peu brusques, ils vivent à la vapeur, à l'exemple de leurs aînés, du reste. Mais ils ont tout ce qu'il faut pour apprendre vite et bien les règles de la bienséance. D'abord des habitudes de propreté personnelle impeccable qu'ils doivent un peu au sport ; c'est au sport aussi qu'ils ont appris à être beaux perdants ; de plus, leurs mouvements sont plus aisés, moins gauches, encore parce qu'ils pratiquent les sports. Ils ont aussi l'habitude de la ponctualité, qu'on appelait la politesse des rois, du temps qu'il y avait des rois. Merveilleuse fondation pour édifier toute une vie régie par la considération envers les autres, par la politesse et l'étiquette. Du reste, il suffit de causer un peu avec ses cadets pour se rendre compte qu'ils ne ménagent pas leur admiration à ceux dont les belles manières manifestent l'honnêteté, et qu'ils ne demandent pas mieux que d'imiter ces honnêtes gens.

Mais il y a donc de belles manières où l'honnêteté ne compte pour rien ? Hélas, grand Dieu ! Qui ne compte parmi ses connaissances des personnages dont chaque visite provoque l'embarras, dictée qu'elle est par l'intérêt, et dont chaque salut est une sollicitation ? Qui ne pourrait citer des occasions où l'on a saisi l'onction qui décèle la mauvaise volonté, malgré la bouche en cœur ? Voilà pourquoi il faut se garder de croire que la politesse et l'étiquette sont synonimes. Pour illustrer la différence entre les deux, on pourrait dire que nos Canadiens-Français de la campagne ont une politesse innée, bien qu'ils ignorent l'étiquette ; que les Canadiennes-Françaises apprennent la politesse, la bonne tenue, les jolies manières dans nos couvents, mais qu'il leur reste à apprendre, à leur entrée dans le monde, les règles de l'étiquette. Car l'étiquette, c'est le code des gens du monde. Comme le Code criminel, il subit constamment des modifications, par suite des changements que subit notre vie sociale. Ainsi, les usages ont bien changé à Ottawa depuis que notre capitale a reçu les ministres des puissances étrangères. Ces usages changent aussi selon les endroits, tout comme la justice dont Pascal se plaignait : Plaisante justice, dit-il, qu'une rivière ou une montagne borne !

Mais se plaindre ne vaut rien : il faut apprendre l'étiquette du milieu où l'on se trouve, et s'y conformer, au risque de n'être pas reconnu pour une personne de bien.

Ces différences locales se manifestent par toutes sortes de détails assez intéressants à observer. Ainsi, quand on voyage en paquebot, il est facile de reconnaître à table le pays d'origine des voyageurs.

Les Américains évitent de se servir de leur couteau ; ils exigent de leur fourchette, qui n'a pas été faite pour cela, la pauvre, tous les services que nous rendent les deux ustensiles ensemble. Nos voisins seraient bien étonnés, voire même embarassés, qu'on leur donnât pour manger leur dessert, crême, pouding ou tarte, la fourchette et la cuiller à dessert dont se servent invariablement les Anglais, et presque toujours les Canadiens anglais. Et pourtant, les Américains ont à table des manières excellentes, qui n'offensent jamais. Que d'Européens dont on n'en saurait dire autant, et qu'on reconnaît aussi facilement à la serviette en plastron, aux ustensiles qu'ils brandissent au risque d'éclabousser leurs voisins.

Sur le continent européen, une dame salue rarement la première : elle attend que le monsieur prenne les devants. Ici, c'est le contraire. En Angleterre comme en France, en Italie, on voit très souvent, l'après-midi, les dames du grand monde gantées pour recevoir leurs visiteurs. La chose se voit bien rarement en Amérique. Dans le monde officiel, à Ottawa, l'hôtesse porte son chapeau lorsqu'elle reçoit à déjeuner, ou si elle prête sa maison pour une réunion d'œuvre ; cette dernière coutume indique que l'hôtesse ne se réclame pas de la faveur qu'elle fait à ses invitées qui sont en même temps ses collègues.

En France et dans les pays avoisinants, on voit souvent les hommes en habit de bal au milieu du jour, soit à un mariage, soit à un enterrement, ou à une autre cérémonie. En Angleterre et au Canada, le seul homme qui porte la queue de pie avant sept heures du soir, c'est l'ambassadeur américain qui rend ses devoirs au chef du Gouvernement ; le malheureux n'a pas d'uniforme doré sur tranche comme ses collègues. Cependant, à Ottawa, les dames portent robes de bal pour l'ouverture du Parlement, mais que leurs maris n'y aillent pas du même pied, ils feraient sourire.

Une grande voyageuse raconte qu'elle se trouva fort décontenancée en s'apercevant, après un dîner en Yougoslavie, que les serviteurs de ses hôtes s'attendaient à un pourboire. Peu de jours après, elle va faire sa visite de digestion, et constate que la servante qui lui tient son manteau tend aussi la main. Dans la plupart des autres pays, les maîtres de la maison s'offusqueraient si leurs invités donnaient de l'argent aux serviteurs dans de telles circonstances.

En Allemagne, le baise-main se pratique non seulement d'homme à femme, dans la bonne société, mais encore on voit une jeune personne baiser la main d'une dame âgée. Bien entendu, cette dame âgée est d'ordinaire un personnage marquant, mais dans une famille bourgeoise, une jeune fille baise la main de sa grand'mère.

Les variations dues aux lieux ne sont rien comparées à celles qu'apporte le temps. Un manuel de politesse publié au Moyen-Age recommande de ne pas cracher sur la table, et de ne se pas moucher avec la nappe. S'il fallait faire de telles recommandations aux gens de la noblesse, que ne devait-il pas se passer parmi le peuple.

Hier encore, les dames recevaient l'après-midi tous stores baissés, et l'électricité flamboyant. C'était l'époque de l'élégance outrée, où les gens se serraient la main à la hauteur de l'épaule, d'un mouvement des plus artificiels, où les dames ne s'abordaient et ne se quittaient jamais sans s'embrasser, même si elles se connaissaient à peine. Et que d'autres coutumes ont prévalu qui nous semblent affectées ou sottes, voire même offensantes. Mais ne nous engageons pas plus loin sur ce terrain : les comparaisons pourraient devenir odieuses. Parlons de nous-mêmes et de notre temps.

Chapitre II

En public : Dans la rue — A l'église. — A l'hôtel et au restaurant. — Au théâtre — En voyage — Salutations — Présentations, de vive voix, par lettre.

En public comme en particulier, les gens polis évitent de se faire remarquer, et leur premier souci est de n'offenser personne. Il n'est donc pas oiseux de le répéter : Tout ce que vous ne voulez pas que les hommes vous fassent, ne le faites pas non plus pour eux.

Aux dames, on ne saurait mieux faire que rappeler les exhortations de saint François de Sales : " Je vous le dis, Philothée, marchons avec la troupe de nos frères et compagnons, paisiblement, doucement et amiablement." Et la remarque de saint Paul : " Tout est permis, mais tout n'est pas expédient ; tout est permis, mais tout n'édifie pas."

Dans la rue, surtout à la ville, on ne dévisage pas les passants qu'on croise, encore moins les bouscule-t-on pour se livrer passage.

Il n'est guère élégant de tenir les mains dans ses poches, et à l'armée, la chose est considérée comme si disgracieuse, qu'on donne aux recrues de petites badines qui occupent les mains et font perdre cette habitude.

On salue courtoisement les connaissances que l'on rencontre, sans en oublier, si l'on ne veut pas indisposer les gens. Et les personnes distinguées ne ménagent pas leurs sourires à ceux qui pourraient se croire inférieurs.

Si l'on s'arrête pour causer avec des amis, on a soin de se mettre à l'écart, afin de ne pas déranger les autres. Mais ces gens qui vous arrêtent, soit sur le trottoir, soit dans les magasins, et qui vous retiennent des heures, des éternités, peuvent s'attendre à ce qu'on les fuie.

Il faut éviter de parler et de rire haut, de faire de grands gestes. Ce serait manquer de respect au lecteur que de lui dire qu'il ne faut pas mâcher de gomme, ni grignoter de friandises quand on se promène, et même ailleurs.

Un monsieur se découvre toujours pour saluer ; ce serait une fausse honte, un manque de discernement que de garder son chapeau devant les membres immédiats de sa famille.

Si deux hommes sont ensemble et que l'un soulève son chapeau pour saluer une personne inconnue de l'autre, ce dernier saluera tout de même. A plus forte raison, si un homme est avec une femme, témoignera-t-il de son respect envers elle en saluant les connaissances de sa compagne.

Certaines personnes saluent en inclinant la tête de côté ; est-ce par originalité ? Mieux vaut se distinguer d'autre façon, car les saluts de travers porteraient à rire.

Si un monsieur et une dame marchent ensemble, ils n'iront pas bras dessus, bras dessous, à moins que l'un ne doive soutenir la faiblesse de l'autre ; s'ils sont obligés de fendre la foule, le monsieur passera le premier pour frayer un passage à sa campagne. Il est si généralement reconnu que le monsieur marche à l'extérieur, la dame à l'intérieur du trottoir, qu'il est inutile de le mentionner. C'est, bien entendu, au monsieur à ouvrir une porte ; à lui de juger s'il doit, pour cela, passer avant la dame.

Un monsieur qui se trouve en ville avec une dame, peut-il fumer ? Oui, à moins de raisons exceptionnelles. Mais il ne retiendra pas cette dame pendant qu'il allume sa cigarette, secoue sa pipe et cætera. Est-il besoin de dire qu'il ne faut pas cracher ? Que cette fonction est réservée à la solitude ? Et qu'un homme n'oubliera pas de retirer sa cigarette ou sa pipe de ses lèvres lorsqu'il rencontre et salue quelqu'un.

A l'église, on se tiendra décemment, respectueusement, sans tourner la tête à droite ou à gauche, sans chuchoter. Il est de bien mauvais goût d'exprimer sa désapprobation du sermon par des gestes et des mouvements d'humeur.

Les dames se souviendront des paroles de saint Paul : Est-il bienséant qu'une femme prie Dieu sans être voilée ? et elles se présenteront à l'église convenablement vêtues.

Mieux vaut suivre la cérémonie comme le reste des fidèles que de faire montre de sa piété par des prosternations intempestives. Doit-on, dans le lieu saint, saluer les gens que l'on connaît ? Assurément, si l'on croise en passant les regards de ses connaissances, on peut, par un léger sourire, une imperceptible inclination de la tête, indiquer qu'on reconnaît quelqu'un. Mais il serait fort déplacé de chercher ses connaissances en tournant la tête de tous côtés, ou de faire de grands saluts. Tel politicien n'entrait jamais à la cathédrale sans distribuer des saluts, des poignées de main, ne l'imitons pas. Ce serait manquer de respect à Celui à qui l'on vient rendre le culte, dérangerait les autres fidèles.

A leur arrivée à l'hôtel, les voyageurs donnent leurs sacs de voyage au chasseur ou au portier, inscrivent leur nom au registre et indiquent quelle chambre ils désirent, sans s'en laisser imposer par le préposé. En effet, il n'y a pas de honte à retenir une chambre modeste.

Une dame seule agira simplement, s'efforçant de ne paraître ni timide, ni osée.

En Europe, les hôtels ajoutent toujours dix pour cent à la note, de sorte que le client n'a pas à se préoccuper des pourboires ; ici, il donne dix sous ou plus au chasseur qui apporte le bagage, vingt-cinq sous ou plus au garçon de l'ascenseur, suivant les services qu'il a rendus, et à la femme de chambre, il laisse aussi une gratification convenable.

Au restaurant, on observe la même bonne tenue qu'à sa propre table ; on se surveille même plus, afin de n'offenser personne. Là aussi, on ajoute dix pour cent à la note comme pourboire.

On ne peut s'empêcher de parler d'une habitude plutôt disgracieuse et trop fréquente : certains hommes se permettent de traiter trop familièrement les femmes qui les servent au restaurant. Elles ont pourtant droit à la considération des clients, comme toutes celles qui gagnent leur vie.

Au théâtre : la règle la plus importante pour ne pas être exécré de ses semblables, c'est d'être ponctuel. Les impressarii qui défendent l'entrée aux retardataires avant la fin d'un numéro, d'un acte, méritent toute la reconnaissance du public. Si l'on a le malheur d'arriver en retard, il faut prendre sa place aussi discrètement que possible.

Au cinéma, cette règle de ponctualité ne tient pas, mais il faut avoir soin de déranger ses voisins aussi peu que possible ; on s'assied promtement, avant de retirer son manteau, par égard pour les spectateurs en arrière de soi, et l'on occupe son propre siège seulement, sans empiéter sur celui des voisins.

Au concert comme au théâtre et au cinéma, les tousseurs sont des nuisances publiques. Certaine grande mélomane arrive toujours au concert munie d'une boîte de pastilles qu'elle fait circuler au besoin. Quant à ceux qui causent, qui chuchotent, il n'existe aucun mot dans aucune langue pour les qualifier comme il convient.

Il faut être poli, gracieux, serviable en tous lieux et en toutes circonstances ; pour le voyage, il est bon de citer certains détails qui embarrassent parfois les personnes peu expérimentées, et nous donnerons comme exemple de bonne tenue notre jeune amie Elise lors de son premier long voyage en chemin de fer.

En entrant dans le wagon, Elise prend sa place discrètement, sans laisser voir son embarras. Après avoir enlevé son manteau, elle s'assied

en gardant son chapeau et ses gants pour se protéger contre la poussière du charbon. On ne la voit pas se mordre les lèvres, taper du pied, porter les mains à sa figure.

Quand vient l'heure du dîner, Elise apporte avec elle son porte-monnaie et une revue destinée à lui prêter contenance. A la porte du wagon-restaurant, elle attend que le maître d'hôtel lui indique sa place. Là, elle dépose son porte-monnaie et ses gants sur le bord de la fenêtre ; après avoir consulté le menu, elle commande son repas. Lorsqu'un étranger vient d'asseoir à la même table, Elise incline légèrement la tête sans parler, mais s'assure que le nouvel arrivé peut atteindre le sel, le sucre et autres objets.

En recevant l'addition, elle dépose un billet de banque sur le plateau, attend la monnaie pour donner un pourboire dépassant un peu le dix pour cent de la note.

Quand vient l'heure de se mettre au lit, notre voyageuse prend une place voisine de la sienne pendant que le serviteur prépare sa couchette ; à la salle de toilette, elle a soin de ne pas déranger les autres voyageuses, et revient à sa place en robe de chambre de forme et de couleur sobres. Le lendemain matin, au moment de quitter le train, elle laisse au serviteur un pourboire de trente-cinq sous, puisqu'il ne lui a pas rendu de service considérable.

Notre amie est maintenant une voyageuse expérimentée. Quand elle ira en Europe, elle saura qu'à bord du paquebot, il est sage de retenir sa place à table pour le second service, toujours plus gai que le premier, et sa chaise sur le pont dans un endroit abrité ; elle fera son choix en retenant sa cabine chez l'agent qui lui montrera les plans. Elle ne s'encombrera pas de trop de bagage, car il est souvent difficile de trouver des porteurs aux gares. Toutefois, elle apportera une robe du soir au moins, puisqu'il est généralement d'usage de s'habiller pour le dîner à bord du paquebot, et qu'une fois arrivée à destination, elle recevra peut-être plus d'invitations qu'elle n'en attendait.

Du reste, les agences de voyage distribuent des opuscules remplis de renseignements utiles et variés. Tout de même, il faut admettre que les pourboires qu'on y indique sont un peu extravagants. A moins de voyager en paquebot de luxe et en première, on peut très convenablement donner aux serviteurs dix shillings ou cinq shillings, d'après les prévenances reçues. Les malheureux qui souffrent du mal de mer donneront plus aux serviteurs de la cabine, moins aux autres.

Dans tous les lieux publics, les saluts s'échangent de la même façon : l'homme soulève son chapeau, la dame incline la tête en souriant. Aux Etats-Unis, les hommes enlèvent leur chapeau dans l'ascenseur, ce qui

n'est pas la coutume en Angleterre, pour la raison suivante : il n'est pas d'usage de tenir son chapeau à la main dans les édifices publics, et l'ascenseur, après tout, n'est qu'une partie des corridors.

Cette règle de ne pas enlever son chapeau dans les endroits publics ne doit pas s'entendre au sens rigoureux, et celui qui se découvre dans un magasin, dans un bureau, ne commet pas une faute. Mais celui qui garde son chapeau sur sa tête partout et toujours, envers et contre tous, en commet une grave.

Dans bien des édifices publics, on voit des affiches défendant de fumer. Là où la chose est permise, il faut encore user de discrétion, et il n'est jamais de bon aloi de souffler sa fumée dans la figure des autres, hommes ou femmes.

Une dame qui reçoit un petit service d'un étranger dans un lieu public, qu'il lui ouvre une porte, ou qu'il lui offre sa place dans le tramway, remerciera gracieusement, tout en ne donnant pas à croire qu'elle se méprend sur l'intention de la prévenance.

Si deux personnes s'abordent et se serrent la main, il n'est pas nécessaire qu'elles retirent leur gant, si ce gant n'est pas trop épais, et l'on ne s'excuse pas en disant : Excusez mon gant. Cette expression est considérée comme sentant sa province. Il va de soi qu'on ne doit pas écraser la main des gens ; il ne faut pas non plus exagérer de l'autre côté et glisser sa main dans celle de ses amis sans même replier les doigts.

L'étiquette à suivre en auto n'a guère varié de celle qu'on observait en voiture ; les dames montent les premières, mais les messieurs descendent les premiers, pour donner la main à leurs compagnes.

Il ne faut pas présenter sans discernement les gens les uns aux autres, surtout dans les endroits publics. Mais si l'on croit que deux personnes sont susceptibles de s'entendre, on peut les présenter l'une à l'autre. On présente toujours un monsieur à une dame, une jeune personne à une personne âgée, et l'on ne présente pas un inférieur à son supérieur sans la permission de ce dernier.

La meilleure règle à suivre, est de ne rien brusquer, d'agir avec naturel et aisance.

On dit : Madame, permettez-moi de vous présenter M. Untel. M. Untel, je vous présente madame Aimable. — Monsieur Untel, connaissez-vous monsieur X ? Monsieur X, monsieur Untel. — Madame C, vous n'avez jamais rencontré madame E ? — Madame E, madame C. — Monsieur le ministre, permettez-moi de vous présenter monsieur Dupont, dont je vous ai parlé. Excepté dans ce dernier cas, on aura soin de prononcer les deux noms deux fois pour qu'ils soient bien

entendus. Si l'on a le malheur d'avoir oublié l'un des noms, et que l'on soit forcé de faire la présentation, on use de tout son tact, de toute sa diplomatie pour contourner la difficulté. On dira par exemple à la personne dont on a oublié le nom : Vous n'aviez donc jamais rencontré madame Charmante ? tout en faisant des vœux pour que madame Charmante ne demande pas l'autre nom.

Les personnes présentées l'une à l'autre se saluent et se serrent d'ordinaire la main. Autrefois, on disait toujours qu'on était charmé, heureux de faire connaissance, et une femme âgée aujourd'hui se souvient toujours avec admiration de l'incident suivant : Son père vint la voir au pensionnat, et la Supérieure se présenta au parloir pour saluer le visiteur. Elle s'avança en tendant la main et en disant : " Je suis heureuse, Monsieur, de faire votre connaissance." Et le monsieur de répondre : " Heureux moi-même, Madame la Supérieure." Sa fille crut suffoquer d'admiration devant devant une réponse si apte, si courtoise.

Mais aujourd'hui, on se contente de dire : Bonjour, Monsieur, bonjour, Madame, ou même simplement Monsieur, Madame, quitte à exprimer son plaisir, si l'on en a éprouvé, au moment de la séparation.

Les lettres de présentation exigent certaine prudence de la part de ceux qui les donnent. Comme pour les présentations de vive voix, il faut user de discernement, et ne pas forcer à se voir des personnes qui ne sauraient s'agréer. La lettre même sera simple, sans emphase ; le souscripteur la remettra décachetée à celui ou à celle qui doit s'en servir. En arrivant chez le destinataire de la lettre, le porteur ira lui-même la déposer à l'adresse, avec sa carte de visite où il aura inscrit le nom de son hôtel. La personne qui reçoit la lettre ira, dans les quarante-huit heures, rendre visite, et devra, à moins de raisons valables et bien expliquées à l'auteur comme au porteur de la lettre, suivre la visite d'une invitation quelconque.

Les présentations d'affaires ne comportent pas les mêmes obligations sociales, mais celui qui donne de ces lettres s'engage tout de même jusqu'à un certain point, et engage ceux à qui les lettres sont adressées.

Un homme d'affaires écrit parfois un mot sur sa carte de visite, comme par exemple : Pour présenter M. Duchemin. De ce procédé même on ne doit pas abuser, si l'on ne désire pas passer pour un fâcheux, un importun.

Nous terminerons ce chapitre en rappelant ce que nous disions au début : " Tout est permis, mais tout n'est pas expédient ; tout est permis, mais tout n'édifie pas."

Chapitre III

En affaires : De l'habit — De la tenue — Relations entre collègues. — Au téléphone — Lettres et cartes d'affaires.

Les anciens manuels d'étiquette n'intéressaient que les courtisans. Puis, un peu plus tard, ils furent " à l'usage des gens du monde ". Mais cette dédicace n'avait certes aucune pensée pour le monde des affaires.

Dans un *Manuel de la politesse, des usages du monde et du savoir-vivre,* écrit par madame J.-J. Lambert, vers 1880, l'auteur dit : " Il y a deux sortes d'étiquette : l'étiquette de cour et l'étiquette des salons." Et le mot " affaires " n'apparaît nulle part dans son ouvrage. A cette époque-là, on vivait encore de par la grâce de Dieu, sans plus d'inquiétude.

Mais aujourd'hui, la majorité des gens consacre la plus grande partie de la journée à peiner pour gagner la vie. L'existence du monde des affaires ne saurait donc être niée ; il exige certaines formalités, et on ne s'y conduit pas tout à fait comme dans un salon. Il va de soi que là comme ailleurs, la charité et la bienveillance devraient régir toutes les relations, mais là plus qu'ailleurs, l'intérêt entre en jeu.

Plus que dans tout autre domaine, la courtoisie est importante en affaires, puisque c'est un moyen infaillible de créer et maintenir la bonne volonté. Sa valeur commerciale est donc indiscutable. Il ne faut pas oublier que, devant la concurrence féroce qui règne de nos jours, le public peut fort bien se passer d'une firme quelconque, mais la firme elle-même ne peut se passer du public où se recrutent ses clients. Comme il est plus facile de détruire que de construire, il suffit de quelques clients mécontents pour ruiner une entreprise. Le manque de courtoisie d'un seul employé peut être bien nuisible.

Certains magasins et bureaux ont même pour principe que " le client a toujours raison ". Ce qui revient à dire qu'il faut éviter de déplaire au client, sous peine de voir péricliter les affaires.

Si l'on se permet de contredire un client, ou même de discuter avec lui, on prépare son propre châtiment. Il n'en faut pas conclure toutefois que la servilité et l'hypocrisie constituent l'essence de la courtoisie ; elles n'en sont pas même les éléments, les chefs ne doivent pas juger trop vite, ni condamner toujours l'employé. Ainsi, dans les grands magasins à rayons, on compromet d'ordinaire : la firme accepte une perte légère pour que le client parte satisfait ; il reviendra et fera de la réclame à la maison d'affaires.

La courtoisie ne doit pas être l'apanage des seuls employés : tous doivent l'observer, du président jusqu'au moindre chasseur. Elle doit exister aussi bien entre les collègues qu'entre employés et gens de l'extérieur. En principe, pour ne pas oublier ses bonnes manières dans les grandes occasions, on doit les mettre en pratique dans les petites.

Cette qualité de la courtoisie doit se manifester surtout de supérieur à inférieur.

Notre génération a la manie du tutoiement : on en est à tu et à toi dès la première rencontre, et l'on entend cela entre employés. Aux gens délicats, cette coutume semble vulgaire, et peu recommandable. Certainement, un supérieur ne doit jamais tutoyer ses inférieurs, qui pourraient y voir un signe de mépris. Les haut placés doivent être d'une politesse constante ; ils ne doivent en aucun cas faire fi de l'opinion et de l'habileté de ceux qu'ils commandent. Les subordonnés réflètent et adoptent toujours l'attitude des chefs. On se rappelle à ce sujet l'incident assez plaisant mis en scène par Sheridan dans *The Rivals*. Le jeune maître, mécontent de ne pas recevoir de son père la somme demandée, donne un coup de pied à son valet pour se soulager la bile ; le valet passe promptement dans l'antichambre et donne un coup de pied au petit chasseur. Celui-ci de courir dans la rue où il lance une bourrade à un chien de passage. L'auteur a sans doute exagéré, mais il se dégage tout de même de là une leçon que les patrons peuvent méditer avec profit. Si tous les employés d'une maison de commerce sont toujours polis avec la clientèle, on peut être sûr que le chef l'est aussi.

Qu'un homme soit chef de bureau ou simple commis, il doit observer certains principes en matière d'habit et de propreté. Ces détails, pour paraître de peu d'importance, peuvent en certains cas décider de l'avancement, du succès. L'habit ne fait pas le moine, mais un bel habit attirera maints saluts.

D'abord, il faut sauver les apparences, et ne rien paraître négliger dans la propreté quotidienne. Il existe une différence sensible entre la propreté absolue et la relative. Un bain hebdomadaire était autrefois

considéré comme suffisant, mais l'habitude des sports a changé tout cela, et aujourd'hui, les bains sont beaucoup plus fréquents. Est-il nécessaire de parler de l'usage d'une brosse à dents plusieurs fois par jour, de la nécessité de se tenir les mains bien propres, les cheveux bien brossés, les vêtements aussi, et sans taches de graisse ou d'autre chose, les souliers bien cirés ? Et jamais un homme qui désire arriver à se tailler une carrière n'arrivera-t-il à son travail que bien rasé. Ah ! ces malheureuses barbes de vingt-quatre heures et plus, que n'ont-elles pas coûté à leurs possesseurs ! Nous ne dirons rien de l'affliction dont souffrait Louis XIV, cet halitosis dont s'effarouchent tant les annonces américaines, mais il faut tout de même admettre que la chose existe, et la combattre.

On trouve très rustique de se faire raser le cou, et les hommes élégants vont chez les barbiers qui leur taillent les cheveux en suivant la ligne naturelle.

On aura soin de souvent faire donner un coup de fer à son pantalon, de s'assurer que le col fait bien l'encolure, que la cravate s'harmonise bien avec le reste de l'habit et n'est pas froissée ni élimée ; tous ces détails qui semblent de peu d'importance reçoivent cependant l'attention de celui qui veut paraître toujours à son avantage.

Nul besoin de préciser qu'un homme va au bureau en habit de ville, non pas en jaquette, ni en redingote. Autrefois, et surtout à Londres, ce dernier costume était réglementaire, avec le haut de forme, mais la coutume a disparu. On dit que la Banque du Canada essaie de le faire renaître ; nous verrons si elle y réussira.

Dans les grandes chaleurs de l'été, il est bien pardonnable qu'un homme retire son veston, même si des femmes sont dans le même bureau. Mais dans ce cas, il se donnera la peine de se procurer une ceinture, car les bretelles sont toujours laides. Pourquoi cette courroie compliquée est-elle si ridicule ?

Quant aux femmes d'affaires, elles ne se présentent pas au bureau vêtues des robes de bal de la dernière saison ; elles porteront des robes sobres qui ne les dévêtent pas. L'élégance ne leur est certes pas défendue, mais que c'en soit une discrète, de genre tailleur et sans fanfreluches. Les bijoux, faux ou véritables, les parfums entêtants, ne sont pas de mise. Celles qui se servent de cosmétiques apprendront à les appliquer comme il convient, d'une façon artistique et non criarde. On ne refait pas son maquillage devant ses collègues ; on va au vestiaire, car la majorité de ces messieurs déteste voir voleter la poudre, et cette opinion est respectable. Du reste, la poudre et le fard ne remplaceront jamais la propreté et la bonne santé due aux exercices

physiques en plein air. C'est le sport en modération qui conservera la femme d'affaires bien portante et jolie.

Quelques-unes des grandes maisons demandent à leurs employées de porter l'uniforme, à cause du manque de goût que révèlent quelques-unes. L'idée déplaît à certaines personnes, mais n'est pas mauvaise pour la simplicité. Du reste, il y a là une occasion de ménager ses robes.

Une femme soucieuse de sa santé, de son apparence, ira au moins deux fois par année chez le dentiste ; elle ne négligera pas non plus ses yeux. Ses mains seront scrupuleusement propres. Bien des gens trouvent de mauvais goût les ongles teints qu'affectent aujourd'hui tant de femmes, et chacune doit décider elle-même si elle suivra cette mode plutôt criarde. Mais on ne se trompe pas en s'abstenant.

Les souliers seront cirés, et on surveillera les talons pour les faire retaper avant qu'ils ne versent. Les bas seront ravaudés, si nécessaire, il n'y a pas de mal à cela, mais la reprise sera bien faite, elle ne crèvera pas les yeux. Les gants seront lavés fréquemment, s'ils sont de couleur pâle ; en un mot, tout sera frais, propre, à sa place. Est-il nécessaire de dire que la femme ambitieuse s'abstiendra de tout ce qui pourrait déplaire à ses compagnons de bureau, de tout ce qui ressemblerait à du sans-gêne ? Ainsi, elle respectera scrupuleusement les droits des autres, ne déposera rien sur leurs pupitres ou tables, ne s'assiera pas à leur place, car une promotion dépend souvent de l'opinion des égaux sur ces détails.

Un homme à la tête d'une grande entreprise canadienne, parlant des titres très élevés qu'exige sa compagnie chez les jeunes filles qu'elle emploie, quant au bon goût de la toilette, l'apparence agréable, la bonne conduite et les jolies manières, donnait comme l'une de ses raisons : " Mais c'est elles qu'épouseront très probablement les jeunes hommes que nous employons ; nous ne saurions donc faire trop d'attention,"

Dans un bureau comme celui-là, il n'y a pas de place pour une étourdie qui se couvre de poudre et se vêt mal, qui mâche de la gomme, crie à ses collègues. La jeune fille qui est ambitieuse, qui se respecte, on ne saurait trop le redire, sera toujours calme et convenable sous tous rapports.

Dans les relations commerciales, un homme bien né désire naturellement déployer à l'égard des femmes la même courtoisie que dans les relations mondaines. Mais il lui est impossible d'observer toutes les petites formes, et une femme sensée ne s'y attendra pas. Elle ne s'offensera pas s'il reste assis quand elle entre, ni s'il ne lui ouvre pas la porte quand elle part. Elle ne s'offusque pas s'il reste sans veston

durant les grandes chaleurs de l'été. Elle se rend compte que dans tous ces détails, elle doit accepter la différence entre la vie sociale et la vie commerciale. Toutefois, elle saura apprécier à leur valeur les petites aménités qui rendent la vie moins âpre, et que l'honnête homme ne néglige pas. Il prend la peine de la remercier de son travail, de lui dire " s'il vous plaît ", lorsqu'il demande quelque chose ; lorsqu'elle rapporte un travail particulièrement difficile, il ne lui ménagera pas un petit compliment. La bonne habitude de dire bonjour ne saurait être adoptée trop tôt, non seulement entre collègues, mais encore du chef à ses subordonnés.

Dans les bureaux où l'on permet de fumer, les hommes ne souffleront pas dans la figure des femmes la fumée de leur pipe ou de leur cigare ; ils ne dicteront pas les pieds sur le pupitre, à la hauteur du nez de la pauvre secrétaire ; de fait, ils ne seront ni grossiers, ni familiers.

On se louera toujours de tenir ses relations entre collègues aussi impersonnelles que possible. C'est ici que nous reparlerons du tutoiement : même entre gens qui se fréquentent en dehors du bureau, des affaires, il vaut mieux rester au bureau au " vous " cérémonieux, moins intime.

Une femme ne saurait être trop circonspecte avec ses collègues, ni trop réservée. Point n'est besoin, sans doute, d'être désagréable, mais il est sage de ne pas accepter les invitations, à moins d'être déjà en relations à l'extérieur. Les jeunes filles à l'emploi de certain ex-premier ministre parlent toujours de sa considération à leur égard. Cet homme ne manquait jamais de leur offrir à déjeuner ou à dîner, suivant le cas, lorsqu'il leur demandait du travail supplémentaire, mais . . toujours sans lui. Et poussant loin la délicatesse, il réglait la note de sa signature donnée d'avance.

Lorsque les hommes et les femmes d'une maison mangent au même restaurant, les femmes ne doivent pas s'attendre à ce que leurs compagnons règlent leur note, même s'ils mangent à la même table. Maintenant que ces dames gagnent leur vie, elles ne seront plus traitées comme des demoiselles en lisière à qui l'argent manque toujours. Et il ne faut pas oublier que ces messieurs ont des obligations de famille, et ne doivent rien à leurs collègues féminines.

Celles qui ne se font pas scrupule d'accepter des présents ou des invitations d'hommes mariés se préparent bien des ennuis, et ce n'est que juste : elles en causent aux autres.

Il se fait aujourd'hui tant d'affaires par téléphone qu'il faut parler d'une certaine technique qui a surgi à ce sujet. Il va sans dire que la

politesse est ici de rigueur comme dans les entrevues, et les employés qui se prévalent de l'anonymité que leur prête l'appareil téléphonique pour traiter cavalièrement leur public ne resteront pas longtemps à leur poste. D'abord, disons-nous bien que " Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ", et n'allons pas nous nuire à nous-mêmes en faisant jouer rapidement l'accrocheur du téléphone si la demoiselle du central ne répond pas immédiatement. Cette façon d'agir empêche le signal de fonctionner, et par conséquent, prolonge l'attente. Il vaut mieux en prendre son parti, même si plusieurs décisions importantes dépendent de cet appel téléphonique. Le " Hâtez-vous lentement " d'Horace est aussi sage maintenant que du temps de Boileau.

Les gens très occupés trouveront commode de tenir toujours près du téléphone du papier et un crayon servant à prendre les messages. La personne à l'autre bout du fil n'aime pas attendre pendant que vous cherchez ce qu'il faut pour écrire.

Il est maintenant de règle dans tous les bureaux que la préposée au téléphone, au lieu de dire hello, réponde en nommant la firme. Et les employés des divers départements, répondant à leur tour, donneront soit le nom de ce département, soit le leur, suivant les circonstances.

Les maisons d'affaires n'aiment pas d'ordinaire que les membres de leur personnel se servent du téléphone pendant les heures du travail ; on se le tiendra pour dit, afin de s'éviter des réprimandes aussi désagréables pour le chef que pour les subordonnés.

Afin d'être bien entendu, on parle tout près de l'embouchure en articulant distinctivement. Inutile d'élever la voix, les voisins de bureau en seraient dérangés, et l'interlocuteur ne sera pas mieux servi.

En affaires surtout, une voix maussade déplaît, tandis qu'un ton cordial, sans familiarité, crée immédiatement une bonne impression. Qui ne connaît le dicton américain : " The voice with a smile " ? Celui qui l'a inventé connaissait bien le public.

On n'a pas le droit d'être impoli, même envers ceux qui se trouvent à déranger la communication par suite d'une erreur de la demoiselle du central. On dira courtoisement : Permettez que je finisse ma conversation, et non : Allez-vous-en, j'avais la communication le premier. Un ton menaçant n'est jamais de mise.

Il y eut toujours des lâches pour écrire des lettres anonymes, et aujourd'hui, on entend des téléphones anonymes. On ne saurait trop réprouver cette sorte de méchanceté, et les autorités finiront bien par sévir.

Quant à ceux qui se prévalent d'une erreur de communication pour écouter des conversations qui ne sont pas destinées à leurs oreilles, ce sont des individus de bas étage qui méritent la réprobation des honnêtes gens. Du reste, ne vit-on pas, il y a quelques années, un procès retentissant à ce sujet ? L'indiscret fut condamné à de gros dommages, et ce n'était que justice.

Il y a de petites manies qu'a fait naître la popularité du téléphone : par exemple, chacun de nous compte parmi ses connaissances une personne qui laisse un message urgent demandant de l'appeler, et se précipite ensuite dehors pour ne revenir que longtemps après. C'est un manque de courtoisie, et, certes, une étourderie. Quant à ces gens qui font demander la communication par leur secrétaire, et font ensuite attendre la personne à l'autre bout du fil, il faut convenir qu'ils commettent une inconvenance impardonnable.

Est-il nécessaire de rappeler à tous ceux qui vivent dans le monde des affaires que la ponctualité est une vertu, et qui rapporte ? On doit se faire un point d'honneur de la pratiquer. Les employés qui ne se présentent jamais qu'à la dernière minute, et quittent le travail toujours quelques instants avant l'heure, qui guettent la pendule, ne peuvent s'attendre à recevoir de leurs chefs la même considération, à partager les mêmes privilèges que leurs collègues plus consciencieux, ni à recevoir les mêmes promotions. On peut aller plus loin et dire que cette classe d'employés manque d'honnêteté et vole le temps des patrons.

Il n'est guère sage de porter plainte contre son chef auprès des autorités ; si telle démarche devient obligatoire, on ne saurait y mettre trop de formes. Et même après toutes les formes, le subordonné constatera presque invariablement qu'il s'est fait un ennemi implacable. Il vaut donc mieux prévenir que guérir, ici comme ailleurs.

Les secrétaires particuliers, et tous ceux qui occupent des postes de confiance, n'ont pas besoin qu'on leur recommande la discrétion professionnelle. On parle encore d'un secrétaire de premier ministre qui ébruita certain secret d'Etat, ce qui permit à ses amis de spéculer à la Bourse, sans risques. Mais il fut vite destitué. Par contraste, cette anecdote rappelle celle que relate Ernest Legouvé : un homme raconte à son fils que l'un de ses amis, membre du cabinet, entend dire à son frère que ce dernier a acheté certaines valeurs en bourse, lorsque le ministre connaît déjà un décret du Conseil qui sera promulgué le lendemain et ruinera presque l'affaire. Mais il ne dit rien, respectant le secret d'office. Et le fils de s'écrier : " C'était beau ! " Le père répond : " Non, ce n'était que bien."

Bien des choses doivent rester secrètes : ainsi, les traitements touchés par chacun, les lettres de recommandation, les rapports sur la santé des collègues, sur leur conduite, etc.

Un chef qui commence à dicter à sa sténographe une heure avant la fermeture du bureau, quand il aurait pu le faire plus tôt, manque de considération ; sans doute l'employée fera-t-elle le travail, mais son chef ne peut attendre d'elle le dévouement enthousiaste qu'elle accorderait à celui qui se donnerait la paine de lui confier la dictée à une heure raisonnable.

Une firme réputée choisit avec soin le papier qui sert à la correspondance : pas de couleurs criardes, pas d'inscriptions trop longues et trop ornées. Du reste, ces inscriptions qui figuraient autrefois comme entêtes outrepassaient leur but : l'œil en oubliait presque le corps de la lettre. Mieux vaut se servir d'un papier de bonne qualité, que les lettres du dactylo ne perforeront pas, blanc ou de teinte pâle, à entête simple et bien gravée. Les sténographes prendront soin d'écrire proprement, et recommenceront une lettre qui aura trop de ratures, car il y va de la réputation de la maison. Si le chef n'est pas fort en composition, il sera sage de choisir un ou une secrétaire qui pourra suppléer à sa faiblesse. Plus d'un procès est dû à une tournure de phrase ambiguë, à des expressions entortillées. Autant que possible, on évite les expressions toutes faites, et jamais, au grand jamais on ne se sert d'ellipse comme " J'ai reçu la vôtre du... ". Il en coûte peu d'ajouter le mot " lettre ", et cela rapporte gros auprès des honnêtes gens.

L'homme d'affaires en colère contre un client, un concurrent, est souvent tenté d'écrire pour " dire sa façon de penser ". Qu'il l'écrive, et... qu'il ne l'envoie pas. Invariablement, il se félicitera d'avoir épanché sa mauvaise humeur sans en avoir fait part.

Les cartes d'affaires dont se servent les agents, les vendeurs, doivent être simples et de bon goût. Elles ne porteront rien de trop orné. Elles ressembleront aux cartes de visite, porteront le nom de la firme au milieu, et celui du représentant dans le coin inférieur à gauche. On ajoute même dans certains cas la marque de commerce, s'il s'agit d'une industrie de transformation, mais on aura soin alors de se servir d'une carte assez grande pour qu'il reste une bonne partie non couverte d'écriture.

Somme toute, il faut encore se tourner vers saint Paul, le grand humaniste, le diplomate consommé, pour le mot de la fin : " Au reste, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est de bonne renommée, s'il est quelque vertu et s'il est quelque louange, que ce soit là l'objet de vos pensées."

Chapitre IV

De la conversation — Titres accordés aux personnages — Quand s'en servir — Cérémonial à observer — Remarques générales.

A-t-on assez dit et répété que la conversation est un art, que cet art a presque disparu de nos jours, que les jeunes ne savent parler que de sports et de cinéma ? Mais on se trompe, ils savent aussi parler d'eux-mêmes. C'est du reste ce que faisaient leurs aïeux, et ce que feront leurs arrière-petits-neveux.

On loue beaucoup Louis XIV, et les auteurs de son temps disent qu'il était un causeur parfait. Sainte-Beuve, après avoir rapporté une conversation du grand roi, fait les commentaires suivants : " Si Louis XIV nous paraît un peu auguste et solennel, il était naturel aussi, il n'était jamais emphatique, il ne visait pas à l'effet." Eh bien, le roi n'avait parlé que de lui et de sa famille. On ne lui en fait pas de reproche, et ce qu'il disait était certes digne d'intérêt, mais chacun de nous est pour soi-même le centre de l'univers, tout comme l'était Louis XIV, et l'on ne doit exiger de personne un effacement complet. Du reste, cet effacement complet ferait disparaître beaucoup de l'intérêt qu'on éprouve à causer, car tout le monde aime, jusqu'à certain point, à écouter le récit des affaires des autres.

On dit aussi de madame de Sévigné que sa conversation était simple, qu'elle n'employait pas d'épithète outrée. Elle-même rapporte qu'à une représentation d'Esther à Saint-Cyr, " le roi fut charmé de mon admiration sans bruit et sans éclat ". On ne peut s'empêcher de remarquer, même si c'est un peu malicieux, que cette bonne dame gardait tout bruit et tout éclat pour ses éloges à sa fille, madame de Grignan.

Mais trêve de critiques, et admettons qu'au grand siècle, on respectait mille conventions et que nous devrions en conserver quelques-unes. Ainsi, il convient toujours d'écouter les vieillards courtoisement, de ne pas interrompre celui qui a la parole, de ne contredire personne, à moins d'y mettre des formes, de ne pas parler haut et d'un ton autori-

taire, même et surtout si l'on croit avoir une position sociale plus élevée et une instruction plus étendue.

L'à-propos dans la conversation est un point important, et rien ne rend plus vite ridicule que l'habitude de tout ramener à soi. Il y a dans chaque cercle social un membre fâcheux qui accapare l'attention et dont les anecdotes n'ont qu'un seul but, celui de le mettre en valeur. Parle-t-on de la température ? ce personnage a toujours vu les pires extrêmes ; si la politique est en jeu, il ne se fait pas faute d'avoir donné des conseils aux hommes d'Etat, surtout à ceux qui sont morts. Le théâtre défraie-t-il la conversation ? Il a tout vu, tout entendu, et c'est à lui que s'adressent les impressarii avant d'organiser leur saison.

D'autres vont plus loin : ils vous décrivent, à propos de bottes, leurs exploits souvent imaginaires et invariablement saugrenus sur toutes les scènes, dépassant ainsi le mot de La Rochefoucault : " On aime mieux dire du mal de soi que de n'en pas parler."

Il faut donc exercer du tact, du jugement, ne pas se reléguer complètement dans l'ombre, mais satisfaire la curiosité bienveillante de ses amis, tout en donnant aux autres l'occasion de briller à leur tour.

Pendant longtemps, les manuels de politesse recommandaient de ne pas parler de religion, ni de politique. Les clubs de Londres le défendaient même, et l'on cite à ce sujet la boutade très plaisante de G.-K. Chesterton à qui l'on rappelait ce règlement : " Mais alors de quoi parlera-t-on ? Il n'y a que ces deux sujets d'intéressants." Bien entendu, on ne doit jamais entreprendre de controverse dans un salon, mais on peut fort bein parler des événements du jour, posément et sans offenser personne.

Autre sujet dont on fait toujours fi : le temps. Et pourtant, comme il a sa valeur ! Surtout dans un pays comme le nôtre où la plupart des projets, des initiatives, dépendent du temps qu'il fera. Les sports y sont subordonnés, et les excursions aussi. Et peut-on empêcher ceux qui s'intéressent

" à ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare "

de se plaindre du climat ? En effet, s'il fait trop froid, on ne peut pas planter ; s'il fait trop chaud, les plantes meurent ; s'il fait trop sec... Mais arrêtons-nous, nous ennuierions le lecteur.

Ce manuel n'est pas un " Devoir du chrétien ", mais il faut convenir que la charité est encore notre plus grand mobile, et qu'elle doit régler nos conversations. On ne dit pas de mal de son prochain parce que

c'est méchant et... impoli. Les personnes qui ont l'habitude des réflexions aigres-douces ne peuvent s'attendre à être bien vues, car même si elles y mettent de l'esprit, leurs auditeurs les craindront. Et ceux qui profitent du départ des autres pour se moquer d'eux perdront bientôt l'estime des honnêtes gens.

Dans certains milieux, on croit spirituel de raconter des histoires risquées, de se servir de gros mots, même de jurons, ou de parler incorrectement. Tout cela n'est pas de bon goût, et les anecdotes scabreuses déplaisent souvent. L'habitude de jurer, si chère aux Canadiens-Français, n'est pas à cultiver. Les Anglais l'ont toujours eue en grande horreur, et plus d'un de nos compatriotes a perdu l'estime de nos voisins pour avoir transplanté, dans ses conversations avec eux, les apostrophes à la divinité et aux saints dont il émaille son français.

Nous détestons particulièrement les potins ; du moins, nous l'affirmons, et les hommes surtout ne manquent pas de le répéter. Mais qu'est-ce que le commémorage ? N'est-il pas naturel de s'intéresser au bien-être de ses parents, de ses amis, de ses voisins ? Et n'a-t-on pas vu, de tout temps, les vieilles gens observer les jeunes, et discuter leurs faits et gestes ? N'est-il pas normal que les jeunes leur rendent la pareille en allant fouiller dans les vieilles chroniques pour découvrir la vie de leurs aînés ? Il faut croire que notre époque est particulièrement avide de connaître le passé parce qu'aucune autre n'a vu fleurir un si grand nombre de biographies, de mémoires. Faut-il en conclure que nous sommes entachés de basse curiosité ? Pas du tout, et tous les éditeurs, tous les libraires nous trouvent au contraire très intelligents.

Pour en revenir aux anecdotes, on peut dire en général que ceux qui se font une spécialité d'en conter incessamment, même de très convenables et de très intéressantes, commettent une erreur. Une, si elle tombe à propos, amusera l'auditoire, mais il ne faut pas les continuer *ad nauseam*. Toutefois, ce n'est pas un défaut dont nous souffrons particulièrement, et c'est surtout chez les Américains et chez les Canadiens de langue anglaise que se pratique cette manie. Qui de nous n'a pas cru devoir pleurer des " histoires drôles " qui se succèdent pendant toute une soirée ?

La conversation, dans le monde, se maintient d'ordinaire sur un ton léger, et chacun doit y apporter toute la gaieté possible. L'humour est toujours désirable, et sa compagne, la brièveté, que les Anglais appellent " the soul of wit ". Les dissertations lourdes, de longues haleine, seront réservées pour la bibliothèque, les salles de cours. Si l'on ne veut pas faire fuir son auditoire, il faut l'amuser car il aime le changement, la variété, l'esprit et manifeste ce goût sans contrainte.

Nous avons tous eu l'occasion de rencontrer des personnes dont la conversation charme et retient ; en y repensant bien, on constate presque toujours que ces personnes sont non seulement amusantes et d'un tour d'esprit éveillé, mais encore qu'elles sont bienveillantes, et qu'elles ont la faculté de s'intéresser aux autres et de leur faire sentir. Et, point important, elles savent " écouter ".

Certain prince disait un jour à l'un de ses commensaux : " On reconnaît chez vous l'homme bien élevé à l'air dont vous paraissez écouter." L'autre de répondre avec beaucoup d'esprit et de politesse : " La meilleure façon de paraître écouter, c'est d'écouter."

Le tact est l'une des plus importantes qualités en conversation, après l'humour et la bienveillance, dont il n'est, après tout, qu'une facette. Tout le monde ne peut pas être brillant, mais tout le monde peut apprendre à éviter les sujets susceptibles de faire de la peine ou de blesser.

Qui n'aimerait pas avoir la parole en bouche, la répartie vive, la riposte facile ? Mais si elles manquent, on peut y suppléer en cultivant la sérénité, l'habitude de regarder les choses en face, et surtout en se gardant des plaintes intarissables qui lassent les bonnes volontés et font fuir les meilleurs amis.

Il est bon de se tenir au courant des événements du jour, de ne pas se confire dans les racontars locaux et le papotage. Il faut lire au moins les manchettes des grands journaux, et l'on n'a pas le droit d'oublier les faits importants d'une semaine à l'autre. Savoir rappeler au bon moment à un interlocuteur un succès, si petit soit-il, un incident heureux, est un art à cultiver. Il est également profitable d'exercer sa mémoire dans ce sens et un ancien auteur donne à ce sujet un conseil encore précieux de nos jours. " Si l'on conduit un enfant à l'église, où il entend un sermon, s'il a été présent lors d'une conversation entre grandes personnes, les parents feront bien de lui poser ensuite quelques questions pour s'assurer qu'il a compris, et lui donner des explications complémentaires." Les parents ont le devoir d'écouter et de faire parler leurs enfants, autrement, ces derniers ne pourront pas apprendre à s'exprimer facilement. Ne laisse-t-on pas trop complètement à l'école le soin de faire l'éducation des jeunes ? Le sein de la famille est cependant le meilleur endroit pour acquérir de l'aisance, de la souplesse, pour s'habituer à la contradiction et à la correction. Un jeune ménage racontait à une dame âgée que le médecin avait recommandé de ne jamais contredire leur fils unique : " Très bien, dit la dame, et n'oubliez pas d'avertir la Vie, qui, elle, pourrait bien se permettre de contredire ce petit." Dans bien des familles, on laisse les enfants dominer la

conversation, tandis que les visiteurs peuvent à peine placer un mot. Cette exagération en sens contraire ne vaut rien non plus, et il faut établir un juste milieu.

Il faut éviter les provincialisme, l'affectation, l'exagération et l'argot. On ne parsème pas ses phrases de mots étrangers, et les phrases latines et grecques, même si l'on est tenté de s'en servir, seront réservées aux entretiens entre savants. Ni les expressions triviales ni le sarcasme n'ont de place entre gens polis.

Si un homme se permet une remarque osée, voire même provocante envers une dame, cette dernière ne manifestera pas toujours son mécontentement, soit par considération pour l'hôtesse, soit parce que la surprise lui fait perdre ses moyens ; mais que cet homme ne s'y trompe pas : il a offensé, et on lui en tiendra compte. Plus d'une réputation a été perdue à la suite d'une phrase malheureuse. Quant à ces messieurs qui s'adressent aux dames sur un ton condescendant, et qui leur expliquent les choses les plus simples comme à des êtres inférieurs, ils ont presque disparu, et personne ne les regrette. L'impertinence décèle un manque d'éducation autant que le sourire perpétuel, l'œil qui cherche toujours quelque chose, l'air distrait et les lèvres entr'ouvertes de celui qui se prépare à faire à tout propos irruption dans la conversation.

Aux gens moroses, aux misanthropes, qui ne peuvent se contraindre à se plaire parmi leurs semblables, on ne peut donner qu'un conseil : Restez chez vous. En effet, si de tels gens disent quelque chose, c'est trop souvent d'un ton grincheux, ou pour exprimer des idées désobligeantes. Il n'est pas nécessaire de rire aux éclats et constamment, mais il faut avoir l'air d'être prêt à se réjouir avec les autres. Les choses même agréables, dites sur un ton aigre et lugubre, indisposent ceux qui les entendent.

Abordons le chapitre inépuisable des compliments. Faut-il en faire ? Seront-ils gros comme le pavé de l'ours, ou si discrets qu'on les saisira à peine ? A la première question, la réponse est sans contredit dans l'affirmative. Rien ne rend plus heureux que la bonne opinion de ceux que l'on aime, que l'on respecte, ou que l'on admire. La flatterie n'est jamais de mise, mais un mot aimable, sincère, ah ! qu'il peut faire de bien. Les cœurs francs et simples prennent plaisir à reconnaître le mérite de leurs amis, ils se réjouissent de leurs succès, et l'expriment chaudement. Les parents qui s'appliquent le plus à l'éducation de leurs enfants remarquent qu'un compliment judicieux, une louange méritée, font souvent plus d'effet que les plus longues réprimandes. On peut toujours, du reste, les alterner.

Evitons la flatterie. Lorsqu'elle émane de gens qui nous sont supérieurs par la fortune ou la position sociale, elle peut sembler vulgaire : quand elle ne passe pas pour une grossièreté déguisée, elle fait presque toujours douter de la sincérité de celui qui s'en rend coupable. Il vaut donc mieux témoigner son appréciation, sa considération, sa reconnaissance des services rendus par des actes que par des paroles. On peut toujours douter des mots, jamais des actions.

Les jeunes éviteront de porter des jugements trop entiers et trop sévères sur les livres et autres sujets du même genre. Ils ne donneront pas gratuitement de renseignements à leurs aînés, car même si leur goût est déjà formé, ils ont rarement une expérience suffisante pour qu'on les prenne au sérieux, et il est très facile de se rendre ridicule en donnant des opinions qui ne sont pas basées sur les faits.

Il faut éviter de répéter tous les dix mots le nom de la personne à qui l'on parle, et de se montrer trop prodigue de titres, non pas qu'il faille les supprimer complètement. On raconte que le prince de Galles, après son premier voyage en Amérique, se plaignait en souriant qu'il avait eu souvent l'impression d'être un caniche en s'entendant de tous côtés appelé " Prince " au lieu d' " Altesse Royale ". Si l'on a l'occasion de parler au Gouverneur général, ou à un archevêque, on ne manquera pas de dire : Excellence. Si c'est à un cardinal que l'on s'adresse, on dira " Eminence ", aux évêques, " Monseigneur ", etc. Nous avons adopté l'habitude américaine de donner du " docteur " à tout le monde, habitude qui ne se pratique pas en France. Du reste, là-bas, on ne dit pas docteur tout court, mais on fait précéder par le mot monsieur. On dit à un ministre : M. le ministre, à un sénateur : Monsieur le sénateur, à un député, tout bonnement " monsieur ", ou monsieur X. Il y a maintenant chez nous un bon nombre de chevaliers des Ordres britanniques. On leur dira : Sir Joseph, et à leur épouse, on dira Lady B. Aux décorés des Ordres de la papauté, on dit Monsieur le commandeur, ou monsieur le chevalier, selon le cas. Devant les tribunaux, on dit aux juges Votre Honneur, mais dans la vie ordinaire on les traite comme le commun des mortels. Le lieutenant gouverneur est aussi Son Honneur.

En France, on donne leur titre aux gens de la noblesse : Monsieur le duc ; monsieur le baron ; mais à leurs épouses, on dit " Madame ". En Angleterre, on se contente de dire Lord X, Lady Z, excepté pour les ducs et les duchesses qui sont " Duke " et " Duchess ". Qui ne se rappelle les charmantes facéties d'*Alice in Wonderland* à ce sujet ?

Depuis l'établissement de l'Ordre de l'Empire britannique, plusieurs femmes ont reçu le titre de " Dames ". On leur donne ce titre en s'adressant à elles.

Nos compatriotes qui ont fait la guerre ont droit à leur titre militaire, et il serait malséant de ne pas le leur accorder. On ne négligera pas de leur adresser la parole en ajoutant M. le colonel, M. le major. Mais pour les lieutenants, on dit Monsieur seulement.

En France, les soldats disent mon colonel, mon lieutenant, mais la chose ne se fait pas dans le monde, où l'on observe la même règle qu'en Angleterre et que chez nous. Si l'on est sur un pied d'intimité, on se contente de se servir du titre, sans le faire précéder du mot monsieur. On suivra la même règle pour les officiers de marine. Mais à bord des navires marchands, le capitaine est le seul à qui l'on conserve son titre ; les autres sont de simples messieurs.

Aux prêtres, on dit monsieur l'abbé, monsieur le curé, monsieur le chanoine. Aux religieuses, les gens du monde diront Madame, ou ma sœur, laissant à leurs élèves le plaisir de dire ma mère.

En général, il faut bien se garder d'entamer des disputes en société. Si quelqu'un dans la conversation commet une erreur ou exprime une idée fausse, les gens d'esprit ne les relèveront pas de crainte d'embarrasser l'hôtesse ou les proches de celui qui parle.

On ne se fâchera jamais, même si la provocation est grande et nous conseillons aux soupes au lait d'aller prendre l'air, plutôt que de risquer une sortie en paroles.

Si quelqu'un se permet de le prendre de haut avec vous, de vous adresser la parole d'un ton désagréable, ayez l'air de ne pas le remarquer, et surtout, n'adoptez pas le même ton.

Evitez toute familiarité, même si vous êtes parmi vos amis.

Ne demandez surtout jamais le prix des articles que vous voyez, même s'ils excitent votre curiosité. Oh, entre amis intimes, on peut parfois se le permettre, mais en y réfléchissant bien, on se convaincra facilement que peu de personnes aiment à donner des détails de ce genre.

Fermez les yeux, ou plutôt les oreilles, devant une erreur de langage, et si vous devez répéter le même mot, la même phrase, ne vous servez pas de l'expression correcte, car vous auriez l'air de corriger votre interlocuteur, qui aurait le droit de vous en vouloir.

Ne parlez pas de vos maladies, de vos malaises physiques et de grâce, pas de descriptions d'opérations chirurgicales. Ce n'est pas seulement par convenance que l'on doit s'en abstenir, mais aussi parce que certaines personnes sont fortement incommodées en entendant ces histoires. On rapporte même le cas d'une dame qui perdit connaissance en écoutant un bon vieillard donner force détails sur l'amputation de sa jambe.

N'obligez personne à vous écouter, ne retenez pas par la manche celui qui désire vous quitter.

Evitez de faire allusion en termes ambigus à certains faits inconnus de quelques-uns de ceux qui vous écoutent. Il serait presque enfantin de recommander de ne pas chuchoter, ou de parler sur un ton assez bas pour exclure de la conversation une partie des personnes présentes.

Si l'on veut passer pour un agréable causeur, on se tiendra au courant de la vie de tous les jours, on observera ce qui se passe autour de soi, on écoutera volontiers et attentivement les autres, on s'habituera à raisonner logiquement et à enchaîner les faits. On apprendra aussi à se servir d'une langue correcte, d'un accent sans provincialisme. Par dessus tout, on n'essaiera pas de briller aux dépens du prochain.

Chapitre V

De la correspondance — Titres.

Tout ce que nous venons de dire de la conversation s'applique aussi à la correspondance. Il faut être simple, clair, digne, naturel, car une lettre n'est qu'une conversation par écrit. Mais il faut être plus prudent en écrivant qu'en parlant, puisque "les écrits restent", et que la personne qui reçoit la lettre y fera passer ses impressions du moment.

Le ton aisé et naturel qui fait le charme des entretiens est celui qui convient le mieux dans la correspondance entre amis, en tenant compte toutefois des circonstances et de la position de la personne à qui l'on écrit.

On acquiert cette facilité de style en fréquentant la bonne compagnie, c'est-à-dire en lisant madame de Sévigné, madame de Maintenon, etc.

On juge d'une personne par ses lettres ; il faut donc en soigner l'apparence. De nos jours, la dactylographie est en honneur, il est permis de s'en servir beaucoup plus qu'autrefois entre amis. Mais les lettres de cérémonie seront toujours écrites à la main lisiblement, à l'encre noire ou bleue foncé, sur beau papier blanc ou gris-pâle, bien que le blanc soit préférable. On évitera les formats bizarres, et l'on se rappellera que les papiers de fantaisie ne prennent pas bien l'encre. L'usage d'un crayon est impardonnable. On ne négligera pas de laisser une marge raisonnable, et l'on n'adoptera pas de pagination fantaisiste. Ajouterons-nous qu'il est sage de garder un dictionnaire sur son bureau et de le consulter au besoin ?

Sur l'enveloppe, on aura soin d'écrire le nom lisiblement, correctement, car rien n'offense plus les gens que de voir leur nom mal épelé. Les noms de la rue et de la ville s'écrivent tout au long. Nous avons, au Canada, adopté l'habitude d'insérer une virgule entre le numéro et le nom de la rue, mais on se sert de peu de ponctuation pour l'adresse. Ainsi, il est incorrect d'adresser une enveloppe comme suit :

Monsieur J. Lebrun,
130 rue Belle,
Montréal.

Mais il est correct d'écrire :

Monsieur J. Lebrun, Avocat
130, rue Belle
Montréal.

On ne manque jamais de mettre madame ou mademoiselle en s'adressant à une femme, et à un homme on met " Monsieur " avant le nom, ou écuyer après. Ce suffixe d'écuyer a un peu vieilli, mais demeure convenable. L'abréviation du mot monsieur est " M." et non Mr., même si les Français emploient cette dernière forme dans les lettres d'affaires. Pour Madame, on met " Mme " sans ponctuation ; pour Mademoiselle on met " Mlle " aussi sans ponctuation. Il n'y a pas d'autre abréviation correcte. Pour Messieurs, on met " MM.". Il va sans dire que l'on se donne la peine de placer le timbre dans le coin supérieur, à droite de la lettre, la tête en haut, et que l'adresse est placée bien au milieu de l'enveloppe.

Pour les billets de remerciements, et de félicitations, on suit les mêmes règles que pour les lettres, mais on se sert d'un format plus petit. Parfois même d'une feuille simple. Pour les lettres, le format généralement en usage est à peu près de six pouces et demi par cinq. On ne négligera pas de se servir invariablement d'une enveloppe de la même qualité que le papier, et de grandeur assortie. Si l'on a un écusson, on le place au milieu de la feuille et sur la pointe qui ferme l'enveloppe, mais cette mode a presque disparu. On voit même moins de papier à initiales. Il est d'excellent goût de faire graver son adresse sur son papier ; elle sera alors placée un peu à droite, comme lorsqu'on l'écrit à la main, ou juste au centre. L'usage d'ajouter le numéro du téléphone se pratique beaucoup en Angleterre, moins ici.

On ne voit plus de papier de deuil à bordure si large qu'il reste à peine un espace pour écrire. Aujourd'hui, on se sert d'une bordure étroite, et encore, seulement pour les lettres de remerciements et celles qu'on écrit pendant les premières semaines qui suivent la mort.

Les *post-scriptum* sont mal vus, car ils indiquent un manque de réflexion. Pourtant, comme ils étaient en vogue au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe ! Tous les romans anglais de l'époque en émaillent les lettres de leurs héros et de leurs héroïnes. Autrefois, on se donnait aussi beaucoup de mal pour amener avec esprit la fin d'une lettre, Aujourd'hui, l'on fait moins de façon, et après avoir dit ce que l'on voulait, on termine simplement par une formule banale, une expression d'affection, de respect ou de bons sentiments, selon le

cas. Un homme signe de ses nom et prénom. Une femme mariée signe de son propre prénom, ainsi elle écrira " Marie Lebon ", et non " Madame Henri Lebon ", bien que nombre de femmes en France signent " Marie Henri Lebon ", afin d'éviter toute possibilité d'erreur ; mais on adresse toujours une lettre à " Madame Henri Lebon ".

On n'adresse jamais une lettre à Madame Veuve X ; ce terme est réservé aux actes civils ou notariés. Une veuve porte encore le nom et le prénom de son mari.

Une lettre de sollicitation doit être courte, claire et simple. Elle doit être concise en même temps que respectueuse. Même si l'on demande les choses les plus justes, les plus naturelles, on ne doit pas le prendre de haut, mais laisser entrevoir à la personne à qui l'on s'adresse que le mérite du succès lui en reviendra. C'est là surtout qu'une louange délicate, un mot touchant trouveront leur place. Sans vouloir conseiller la duplicité, on ne peut s'empêcher de trouver que le tailleur de M. Jourdain, dans *Le bourgeois gentilhomme* savait bien prendre son homme.

C'est une impolitesse marquée que de ne pas répondre à une lettre, ou de répondre très tard. Si des circonstances valables empêchent de le faire dans un délai raisonnable, on ne manquera pas de les exposer.

Il est bien difficile de refuser une faveur demandée, et il faut y mettre de la bonté. Il arrive souvent qu'on reçoive des demandes impossibles à accorder. En ce cas, on explique soigneusement la situation, et si possible, on donne quelque conseil sur la manière de procéder pour arriver à autre chose. Mieux vaut dire tout de suite un non bienveillant que de laisser aux gens une vaine espérance.

Les lettres de remerciement, qu'il faut toujours envoyer sans retard, ne devraient jamais être difficiles à écrire, puisqu'il suffit de laisser parler son cœur. Bossuet l'a dit, le remerciement n'est qu'un acte de reconnaissance, et ne doit pas coûter aux personnes bien nées. On insistera sur les services rendus, le peu de droit qu'on avait de s'y attendre, la générosité de celui qui oblige, la sensibilité de celui qui reçoit. Rien ne surpasse les lettres de remerciement écrites à l'époque du grand siècle, et le lecteur se réserve un grand plaisir s'il parcourt à ce sujet la correspondance de cette époque. Le maréchal de Tallard écrivait à madame de Maintenon : " Rien n'égale vos bontés, rien n'égale ma reconnaissance." Et le comte de Bussy à la même : " Par la noblesse de votre action, jugez, Madame, de ma reconnaissance."

Les félicitations sont d'ordinaire aussi très faciles à exprimer, car on se réjouit du bien qui arrive à ses amis et connaissances. Que l'on s'adresse à ses supérieurs ou à ses égaux, on s'exprimera chaudement,

avec cœur ; une pointe de plaisanterie convient assez pour ces circonstances, car ceux à qui il vient d'arriver un bonheur sont contents de trouver l'occasion de rire.

Les lettres de condoléances donnent d'ordinaire un peu plus de mal, car on est oppressé par le regret, et l'on ne veut pas appuyer au point de renouveler trop vivement la douleur de ceux à qui l'on écrit. Il est toujours convenable de faire quelques réflexions de piété, et l'on vous en saura gré, car la religion est la meilleure consolatrice. Les louanges de la personne disparue sont de mise et feront du bien à ceux qui la pleurent.

Les lettres de faire-part, les lettres de remerciements pour sympathies ont une formule adoptée que connaissent les imprimeurs. Toutefois, il sera bon d'en revoir le contexte pour s'assurer qu'il ne s'y est rien glissé qui soit contre les convenances. Et on ne choisira pas le moment de la mort pour étaler ses titres et distinctions. On adopte de plus en plus l'habitude d'écrire les billets de remerciements pour sympathies et condoléances, à la main, surtout aux amis.

Chacun d'entre nous peut avoir l'occasion d'écrire à des personnages de marque, et nous donnons ici les suscriptions qu'il convient d'employer dans chaque cas.

D'abord au pape : on le qualifie de Très Saint-Père, et l'on se sert dans le courant de la pétition ou de la lettre des termes de " Votre Béatitude ", "Votre Sainteté ". Notons en passant qu'une femme ne doit jamais écrire directement au pape.

Aux cardinaux, il est de coutume d'écrire comme suit :

Inscription en vedette : Monsieur le Cardinal,

Traitement : Votre Eminence,

Courtoisie : Agréez les assurances de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être.
Monsieur le Cardinal,
De Votre Eminence,
le très humble et
très obéissant serviteur

Date : Montréal, le

Réclame et adresse : A Son Eminence Monsieur le Cardinal

Au délégué papal :

Suscription : A son Excellence Monseigneur M
Délégué de Sa Sainteté le Pape,

Commencement de la lettre : Excellence,
J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence
. . . . . .

Terminaison : J'ai l'honneur de demeurer
de Votre Excellence,
le très humble serviteur.

A un archevêque :

Suscription : A son Excellence Monseigneur
archevêque de

Commencement de la lettre : Excellence,
J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence

Terminaison de la lettre : J'ai l'honneur d'être de Votre Excellence, le très obéissant serviteur.

A un abbé mîtré :

Suscription : Au Très Révérend Père Abbé (avec les initiales de l'Ordre, soit O. C. R., ou O. S. B.) selon le cas.

Commencement de la lettre : Très Révérend Père Abbé,
J'ai l'honneur d'informer Votre Grandeur

Terminaison de la lettre : J'ai l'honneur d'être, Très Révérend Père Abbé,
Votre obéissant serviteur.

Au supérieur des Dominicains, on dit Révérend Père Prieur, à celui des Jésuites, Monsieur le Supérieur, et ainsi de suite.

Aux supérieures des Ordres de femmes, on dit Madame la Supérieure, et aux autres religieuses, l'on dit Madame.

Dans les ordres de femmes et d'hommes, on ne manque pas de dire M. le Provincial, Madame la Provinciale, s'il y a lieu.

Aux simples membres du clergé, on écrit Monsieur le Curé, Monsieur le Chanoine, selon le cas, et on se sert des formules ordinaires de correspondance au commencement et à la fin.

Peu de gens ont l'occasion de s'adresser à la famille royale, et s'il arrive que l'on soit obligé de préparer une adresse, il est bon de s'adresser au secrétaire du Gouverneur général qui fournira tous les renseignements. En tous cas, il est bon de savoir qu'on s'adresse au roi comme suit :

A Sa Très Excellente Majesté le Roi :
Très Gracieux Souverain,

A la Reine Marie :
Votre Majesté,

Comme nous n'avons pas de Prince de Galles, il suffit de dire en passant qu'on lui écrit :

Son Altesse Royale le Prince de Galles :

Monsieur,

J'ai l'honneur d'approcher Votre Altesse Royale, etc.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec de profonds sentiments de respect, de Votre Altesse Royale,

Le très humble et très obéissant serviteur.

Nous ne donnerons pas ici la liste des suscriptions à employer envers les membres de la noblesse d'Angleterre, car cela semblerait oiseux, et l'on peut toujours se renseigner auprès de personnes compétentes, comme par exemple, les fonctionnaires des Affaires Etrangères du Canada, ou consulter le livre d'Edward Pope, intitulé *Formal Modes of Addressing Titled and Distinguished Personages,* et qui se trouve dans toutes les bibliothèques importantes.

Mais comme nous avons chez nous nombre de chevaliers, commandeurs ou bacheliers, voici les formules correctes à employer :

A un chevalier commandeur :

Sir Robert X... (on met ici les initiales de l'Ordre)

Sir,

Après quoi on se sert des termes ordinaires de correspondance et l'on termine comme suit :

J'ai l'honneur d'être, Sir,
Votre obéissant serviteur,

A son épouse :

Lady X

Madame,

On se sert ensuite des termes ordinaires de correspondance, et l'on termine comme suit :

J'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre obéissant serviteur.

Il est bien rare qu'une femme se serve des termes : " J'ai l'honneur d'être, etc.", ou " Veuillez me faire l'honneur " ; ces formules, de femme à homme, et même de femme à femme, sentent trop la servilité.

A un chevalier bachelier (Knight Bachelor) :

Sir Robert X

Sir,

Suivi des termes ordinaires de la correspondance, et l'on termine comme suit :

J'ai l'honneur d'être, Sir,

Votre obéissant serviteur.

A son épouse, on s'adresse exactement comme à l'épouse du chevalier commandeur.

A une dame décorée du titre de *Dame :*

Dame Marie X . .

Madame,

et le reste de la lettre ne diffère en rien de l'ordinaire.

Aux ambassadeurs :

Son Excellence X . . ., Ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à . . .

Monseigneur (ou Excellence),

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence . . .

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur (ou Votre Excellence),
De Votre Excellence,
Le très humble et très obéissant serviteur.

A l'épouse d'un ambassadeur " Madame ".

Un Chargé d'affaires s'appelle Monsieur le Chargé d'affaires, et l'on a l'honneur de l'informer de . . . mais on a l'honneur d'être son obéissant serviteur, sans ajouter " Votre Excellence ". Les ministres canadiens à l'étranger ont droit aux même formules que les Chargés d'affaires, et il va sans dire que les autres titres, quels qu'ils soient, ont leur place dans la correspondance.

Au Gouverneur général du Canada (s'il n'est pas de sang royal) :

Son Excellence le Gouverneur général,

Hôtel du Gouvernement (ou Rideau Hall),
Ottawa.

Sir,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence . . .

J'ai l'honneur d'être, Milord (ou Sir, selon le cas) De Votre Excellence le très fidèle et très obéissant serviteur,

A l'épouse du Gouverneur général :

Son Excellence Lady . . .
Hôtel du Gouvernement (ou Rideau Hall),
Ottawa.

Madame,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence . . .

Veuillez me croire, Madame, de Votre Excellence,
Le très fidèle et respectueux serviteur.

Pour l'administrateur du Canada, on se sert exactement des mêmes termes, excepté qu'on dit " administrateur " au lieu de " Gouverneur général ".

Aux lieutenants-gouverneurs, on s'adresse comme suit :

Son Honneur le Lieutenant gouverneur,
Hôtel du Gouvernement,
Québec.

A son épouse, on dit Madame.

Nous donnons ici une table des titres en usage au Canada, préparée en 1936, et que l'on pourra consulter au besoin :

Le Gouverneur général porte le titre de " Son Excellence ", son épouse aussi.

Les lieutenants gouverneurs des provinces portent le titre d' " honorable " pour la vie.

Les Conseillers privés portent le titre d'honorable pour la vie.

Le soliciteur général porte le titre d'honorable pendant la durée de ses fonctions.

Les sénateurs canadiens portent le titre d'honorable, mais seulement pendant la durée de leurs fonctions.

L'orateur de la Chambre des communes porte le titre d'honorable, mais seulement pendant l'exercice de ses fonctions.

Le juge en chef du Canada, les juges de la Cour suprême et de la Cour de l'Echiquier, les juges en chef et les juges des cours provinciales portent le titre d'honorable pendant la durée de leurs fonctions. En voici la nomenclature :

Dans l'Ontario, ceux de la Cour suprême d'Ontario.

Dans le Québec, ceux de la Cour du banc du roi, de la Cour supérieure et ceux de la Cour de circuit du district de Montréal.

En Nouvelle-Ecosse, ceux de la Cour suprême.

Au Nouveau-Brunswick, ceux de la Cour suprême.

Au Manitoba, ceux de la Cour du banc du roi, et de la Cour d'appel.

Dans la Colombie-Britannique, ceux de la Cour d'Appel et de la Cour suprême.

A l'Ile du Prince-Edouard, ceux de la Cour suprême et de la Cour de chancellerie.

Dans la Saskatchewan, ceux de la Cour suprême.

Dans l'Alberta, ceux de la Cour suprême.

Les présidents et les orateurs des législatures provinciales portent le titre d'honorable pendant la durée de leurs fonctions.

Les conseillers législatifs de la province de Québec n'auront pas droit à ce titre à l'avenir, toutefois ceux qui étaient conseillers législatifs des provinces avant la Confédération ont le droit de garder leur titre, leur vie durant, mais . . . en reste-t-il ?

Le Gouverneur général a le droit, s'il le désire, de recommander à Sa Majesté que les personnages suivants aient la permission de garder le titre d'honorable pour la vie :

Les orateurs de la Chambre des communies et les présidents du Sénat qui se retirent après trois ans de fonctions, même si ces trois années ne sont pas consécutives.

Voici les titres officiels de Son Excellence le Gouverneur général, titres que doivent porter toutes les adresses qui lui sont présentées :

Son Excellence le très honorable Baron Tweedsmuir d'Elsfield, chevalier grand croix de l'Ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-Georges, membre de l'Ordre des Compagnons d'honneur, Gouverneur général et Commandant en chef du Dominion du Canada.

Chapitre VI

Des invitations : Ecrites, de vive voix — Pour un bal — A dîner. — A déjeuner — Pour le bridge — En général — Acceptations — Regrets.

Avec le téléphone qui simplifie tant les choses, et qui permet d'obtenir une réponse immédiate, on a adopté de nos jours l'habitude de faire la plupart des invitations de vive voix. Lorsqu'il s'agit de dîners ou de déjeuners, ou même de parties de cartes, pour lesquels l'hôte ou l'hôtesse a besoin de connaître d'avance le nombre de ses invités, le téléphone est d'autant plus commode. Dans le cas de réceptions formelles, on adopte de plus en plus l'usage de téléphoner l'invitation et d'obtenir une réponse immédiate ; après cela, l'hôtesse écrit un mot de confirmation, répétant le jour et l'heure. De cette façon, pas d'erreur possible.

Pour un dîner de cérémonie, un déjeuner où l'on prie plus de huit invités, on peut faire les invitations deux, ou même trois semaines d'avance. Les bals d'Etat, les réceptions officielles exigent aussi que les invitations soient adressées longtemps à l'avance. Pour les grands thés, les sauteries, on fait les invitations soit de vive voix, soit par écrit, dix ou quinze jours d'avance.

Certes, rien n'est plus fatigant que de s'installer au téléphone pour inviter cinquante ou soixante personnes, et bien des gens reculent devant cette corvée. On envoie alors des cartes appropriées à l'occasion, après avoir soigneusement dressé sa liste d'invités. Le mot "soigneusement" n'est peut-être pas assez énergique, car cette liste d'invités donnera fatalement du fil à retordre. Si on lance un grand nombre d'invitations, on est tout de même obligé de tirer la ligne quelque part, et il y aura des mécontents. Il faut donc agir avec circonspection, pour que ces mécontents soient aussi peu nombreux que possible. On passera et repassera la liste en famille, surtout s'il s'agit d'une réception pour le début d'une jeune fille ou pour quelque autre circonstance du même genre.

Commençons donc par parler des invitations qui s'envoient pour un bal donné à l'occasion d'un début. Une fois la liste dressée, liste qui comprendra toujours un plus grand nombre de jeunes gens que de jeunes filles, si l'hôtesse veut être sûre que les danseurs ne manqueront pas, elle fera graver des cartes qui porteront à peu près ceci :

Monsieur et Madame Leblanc
recevront
mardi, le 6 février,
à neuf heures,
Hôtel Mont-Royal.
R. S. V. P.
150, rue Jeanne-Mance On dansera.

Et au haut de la carte, elle ajoutera à la main le nom des personnes qu'elle désire inviter.

Bien entendu, on peut recevoir chez soi, si l'on a à sa disposition un local convenable, mais tant de gens habitent aujourd'hui des appartements qu'il faut presque invariablement recevoir à l'hôtel ou au club.

Il vaut mieux cacheter l'enveloppe de ces invitations ; autrement on s'exposerait à se faire accuser de mesquinerie dans les détails.

Quand on le peut, il est de bon goût d'inviter à une réception de débutante les amis des parents aussi bien que ceux de la jeune fille. Il est admis que l'on peut inviter certains membres de la famille, et non les autres, mais que cela est délicat ! Si l'on invite plusieurs membres de la même famille, la carte paraîtrait peut-être chargée si elle contenait tous les noms. Dans ce cas, il est bien d'inscrire sur une carte les noms des jeunes filles, disons, et sur une autre, ceux des jeunes gens. Ou bien, le nom des parents paraîtra sur une carte, le nom de la jeune fille et celui de son frère sur une autre. On mettra les cartes dans une seule enveloppe portant tous les noms, ou dans deux enveloppes séparées, à son goût.

Les invités répondront sans tarder, surtout s'il s'agit d'une réception à la maison, où l'on remplace souvent ceux qui sont obligés de refuser. On disait autrefois que l'absence de réponse équivalait à une acceptation, mais cela n'est plus admis. Il faut répondre, et sans tarder, au risque d'ennuyer ses hôtes. Et l'on répond à la troisième personne :

Mademoiselle Blanche X accepte avec empressement l'invitation de Monsieur et Madame Leblanc à une réception, le mardi, 6 février, à neuf heures.

Si l'invitée est obligée de refuser, elle dira :

Mademoiselle Blanche X regrette profondément ne pouvoir accepter, etc.

Dans ce dernier cas, il est bon de téléphoner pour donner ses raisons, et offrir à la débutante ses meilleurs souhaits. Ceux qui peuvent se le permettre enverront même des bonbons ou des fleurs.

Les invitations à dîner s'écrivent à la troisième personne lorsqu'il s'agit d'un dîner de grand apparat, dans le monde officiel. Mais aujourd'hui, même les femmes des ministres rédigent leurs billets à la première personne. On peut dire, par exemple :

Madame,

Mon mari et moi serions très heureux que vous et votre mari nous fassiez le plaisir de venir dîner avec nous, mercredi, le huit mars, à huit heures du soir.

Veuillez accepter, Madame, mes meilleures salutations.

Si le dîner est donné en l'honneur de quelque personnage, on peut le mentionner dans le billet, de cette façon, par exemple : M. et madame Z ont promis d'être des nôtres.

La réponse ne se fera pas attendre, et sera sur le même ton :

Madame,

Mon mari et moi sommes enchantés d'accepter votre charmante invitation à dîner, pour mercredi le huit mars, à huit heures du soir. Nous nous promettons beaucoup de plaisir du fait que nous verrons chez vous M. et madame Z.

Veuillez croire, Madame, à mes meilleurs sentiments.

MMM.

Si l'on est obligé de refuser, on téléphone immédiatement ; on confirme ensuite par lettre, ce qui permet à l'hôtesse de remplacer les premiers invités par d'autres qui n'auront pas trop l'impression de venir en deuxième choix.

Une invitation à déjeuner s'écrit sur un papier de format plus petit que celle à dîner. On peut dire :

Madame,

Me feriez-vous le plaisir de venir déjeûner avec moi jeudi le

16 avril, à une heure et demie ? Je compte sur votre présence, car je sais que mon amie, madame C, aura beaucoup de plaisir à faire votre connaissance.

Veuillez me croire, Madame,
Bien sincèrement vôtre,
NNN.

Encore une fois, la réponse sera immédiate, et du même ton que l'invitation :

Madame,
Vous êtes bien aimable de m'inviter à déjeuner, jeudi, le 16 avril, à une heure et demie, et j'accepte avec empressement. J'entends dire de tous côtés que madame C est charmante, et je serai heureuse de la rencontrer chez vous.
ZZZ.

Inutile de dire que toutes ces lettres seront datées correctement, et porteront l'adresse de celles qui les écrivent. Lorsqu'il s'agit d'un déjeuner de vingt couverts ou plus, les invitations sont d'ordinaire gravées sur des cartes, et à la troisième personne.

Madame Jean-Louis Lenoir
prie
Madame Henri Levert
de déjeuner avec elle
mardi, le 11 janvier, à une heure et demie,
au Château-Laurier.

On n'ajoute pas d'ordinaire le R. S. V. P. réservé aux invitations pour bals et réceptions, car il va de soi qu'une réponse immédiate s'impose, et à la troisième personne comme sur la carte.

Madame Henri Levert accepte avec plaisir de déjeuner avec madame Jean-Louis Lenoir, mardi, le 11 janvier, au Château-Laurier.

Ces lettres, ces billets en réponse, s'écrivent à la main, et jamais, au grand jamais, on ne se servira de la machine à écrire pour cela. La même règle s'applique aussi aux lettres d'invitation qui ne sont pas gravées et sont à la troisième personne : elles s'écrivent toujours à la main. On entend là-dessus toutes sortes d'arguments de la part de ceux qui prétendent que la dactylographie est plus lisible, que le

secrétaire préfère les réponses qui ne sont pas à la main. N'en déplaise à ceux qui raisonnent ainsi : ils se trompent. Il faut répondre à la main, tant pis pour les secrétaires. Oh, il est bien entendu que l'on s'efforcera d'écrire lisiblement, mais on écrira à la main.

Les invitations pour le bridge se font presque toujours par téléphone, car le temps presse, et là, plus que partout ailleurs, l'hôtesse a besoin de savoir immédiatement la réponse. Même si les appels sont nombreux, un aimable préambule est de mise avant l'invitation. Il serait grotesque de lancer de but en blanc son invitation par la tête de son interlocutrice.

Il est presque superflu de donner des formules pour les invitations par téléphone, mais nous dirons aux personnes timides qu'il est toujours bon de se servir de certaines circonlocutions, de parler du plaisir qu'on aura à recevoir les personnes à qui l'on s'adresse, du fait que l'on regrette de ne pas les voir plus souvent, etc., etc. Toutes ces phrases, on pourrait les qualifier de vieux clichés, mais elles ont tout de même leur valeur ; ce sont les bons procédés qui entretiennent les rapports d'amitié.

Pendant que nous en sommes aux invitations par téléphone, il serait peut-être bon de dire qu'aujourd'hui il est généralement admis que l'on se nomme, dans les relations sociales, de son nom et son prénom. Ainsi, on dit : C'est Marie Dutemps qui parle, et non : C'est madame Dutemps qui parle. Mais il va de soi que c'est la dernière formule qu'on emploie en parlant aux fournisseurs, aux gens d'affaires à qui l'on téléphone.

Les invitations à un mariage sont traitées au chapitre *Des mariages*, qu'on pourra utilement consulter pour tout ce qui concerne ces occasions.

Au chapitre *Madame reçoit* on trouvera les formules les plus usitées pour les invitations à un grand thé.

Tous ces cas comportent des exceptions, et la jeune hôtesse, si elle est indécise sur un point, ne manquera pas de consulter une dame plus âgée et expérimentée.

Chapitre VII

Madame reçoit : A dîner — A déjeuner — A l'heure du thé — A une garden-party — A un coctail — A souper le dimanche — A danser — Au bridge.

L'hôtesse qui doit recevoir à dîner commencera par discuter et décider de tous les détails avec son mari et les autres membres de la famille. On conviendra ensemble de la date, du groupe de gens à inviter. Pour un bal, les parents pensent d'abord aux jeunes ; à l'occasion d'un dîner, ce sont les aînés qui prédominent.

On a souvent constaté qu'il était plus facile d'arranger avec succès un dîner de huit ou de seize convives que de six ou douze.

Ceci posé, l'hôtesse établira une liste d'au moins quatre personnes de plus qu'elle ne veut recevoir, en prévision de refus possibles. Elle aura soin de s'assurer que ses invités formeront un groupe homogène. On n'invite évidemment pas ensemble des personnes que l'on sait se détester. Mais on s'efforce au contraire de réunir ceux qui ont assez d'intérêts en commun pour ne pas manquer de sujets de conversation.

Une fois la liste dressée, on envoie les invitations, et si certaines d'entre elles sont refusées, on remplit les vides au fur et à mesure par les noms de ceux qu'on avait eu la précaution d'inclure dans sa liste. Si tout le monde accepte d'emblée, on en sera quitte pour inviter les surnuméraires une autre fois. Il arrive parfois qu'à un dernier moment, mettons une heure ou deux avant le dîner, l'un des invités fasse défaut parce qu'il doit faire un voyage imprévu ou qu'il est souffrant ; c'est alors que la liste est utile ! Si elle est épuisée, on explique son embarras à quelque personne amie et on lui demande son concours.

La maîtresse de maison sait maintenant quand et qui elle recevra ; c'est le moment de passer en revue son linge de table, de s'assurer que tout est bien en ordre. Qui n'a vu au cours de ses pérégrinations mondaines, une hôtesse mortifiée du fait qu'un serviteur insouciant lui ait joué le mauvais tour de placer devant un convive important une serviette trouée ou déchirée ? Si l'on est obligé d'acheter du linge

neuf, on le fera assez tôt pour avoir le temps de le faire blanchir, car rien n'est moins agréable que l'apprêt des serviettes neuves.

Ensuite, l'hôtesse inspectera son argenterie, s'assurant que tout est bien net, bien clair, surtout les dents des fourchettes.

Puis, il lui faudra penser à sa toilette, qui devra être belle et élégante, mais assez sobre pour ne pas éclipser celles de ses invitées. Ses gants seront prêts à être enfilés avant l'arrivée des premiers convives.

De son côté, l'hôte se sera assuré que son habit à queue, le seul admissible pour un dîner de cérémonie, est impeccable, que son gilet blanc est immaculé, que sa cravate et ses gants, blancs aussi, sont d'une fraîcheur parfaite. Disons en passant, que les cravates toutes faites ne sont pas de mise, les hommes chics achètent des cravates de mousseline qu'ils nouent eux-mêmes.

Les escarpins de cuir verni seront bien reluisants, les chaussettes seront de soie noire, le mouchoir de fine toile blanche. Il serait du dernier ridicule de mettre des guêtres, qui ne se portent jamais le soir.

Les invités seront habillés comme leur hôte, sauf qu'ils porteront de simples souliers de cuir verni, au lieu d'escarpins. C'est la règle qu'observent les grands élégants à Londres, et on ne peut faire mieux que de la suivre. Les invités porteront le chapeau-claque ou le haut de forme, même le melon, suivant leur goût, un paletôt noir ou très foncé, et un cache-col.

Inutile de parler de la toilette des dames, puisqu'elles savent qu'elles doivent toujours être belles, et qu'un dîner leur donne, plus que toute autre sorte de réception, l'occasion de se faire valoir. Elles porteront leurs plus riches bijoux, et leur plus belle toilette décolletée, et n'oublieront pas leurs gants qu'elles ne retireront qu'une fois rendues à table, pour les laisser sur leurs genoux.

Passons maintenant au menu que l'hôtesse aura composé en tenant compte des ressources locales et de la saison. Ainsi, au mois de novembre, on se procure plus facilement du gibier qu'en avril ; le raisin est alors plus beau et meilleur que les fraises, les huîtres sont abondantes.

A cette époque, on pourrait servir les plats suivants : des huîtres, un consommé, un poisson (pas un crustacé, puisqu'il y a déjà des huîtres), une entrée, un rôti ; de grâce, que ce rôti ne soit pas invariablement du poulet ou de la dinde ; une salade, un dessert, glace ou gelée, des fruits. Le café se sert d'ordinaire au salon.

Si l'on ne peut se procurer d'huîtres, on les remplacera par des hors-d'œuvre, que l'on pourra servir au salon, en même temps qu'un cocktail, un verre de sherry ou un apéritif quelconque. Depuis quelques mois,

le sherry semble le plus à la mode. On passe en même temps des cigarettes.

Quel que soit le menu auquel elle s'arrête, l'hôtesse s'arrangera pour que les aliments chauds soient très chauds, et servis dans des assiettes chaudes, les aliments froids bien refroidis.

L'hôte aura assumé la tâche de commander les vins nécessaires. S'il n'est pas très sûr de son fait, il consultera l'excellent petit guide préparé par la Commission des Liqueurs de Québec, où il verra également les vins qui doivent être frappés, et ceux qu'il faut chambrer. Il est d'usage d'offrir des liqueurs avec le café, et l'hôte les commandera en même temps que les vins. S'il choisit la crême de menthe, l'hôtesse devra décider si on la servira nature ou sur de la glace pilée.

Il est sage de commander les fleurs plusieurs jours à l'avance. Les pièces montées d'autrefois ne se voient guère de nos jours. Si la maîtresse de maison n'a pas l'habitude de disposer des fleurs, elle fera bien de demander au fleuriste de lui envoyer quelqu'un. Pour les fleurs comme pour le menu, tout dépend de la saison.

Si l'hôtesse le désire, elle peut très bien employer du linge et de la verrerie de couleur. Mais alors, qu'elle s'assure que fleurs, linge et verrerie s'harmonisent, que les fleurs ne soient pas effacées par le linge, et que les verres ne jurent pas avec le reste. D'ailleurs, on ne se trompe jamais en se servant de belle toile blanche damassée, et de cristal.

Il y a aussi la question de l'éclairage : la plupart des hommes aiment une lumière éclatante, les dames au contraire préfèrent la lueur plus douce et plus flatteuse des bougies. C'est à l'hôtesse de composer le différend. Si elle a de beaux candélabres, elle aimera certes à les faire valoir, et l'effet des bougies est toujours heureux.

Nous expliquons dans un autre chapitre la façon de mettre la table ; même pour un grand dîner, on ne place que l'argenterie requise pour trois services, et dans l'ordre où elle devra servir. Nous avons adopté l'habitude américaine de mettre à chaque couvert une assiette dite " de service ". Au-dessus de cette assiette, se trouve une carte portant le nom de l'invité à qui la place est réservée. Dans quelques maisons, de petits ornements en argent, en verre ou en porcelaine soutiennent les cartes et contribuent à l'ornement de la table.

Voici donc la table dressée, les aliments à point, l'hôte et l'hôtesse prêts à accueillir leurs invités. Comme nous parlons ici d'un dîner qui ne dépasse pas seize couverts, il n'est pas de rigueur qu'un maître d'hôtel annonce ceux qui entrent. A la maîtresse de maison de régler ce détail. Mais il est essentiel que le domestique qui ouvre la porte

sache bien indiquer le vestiaire à chacun, et ne dirige pas les dames vers la chambre réservée aux messieurs, ou inversement.

Au vestiaire des dames, qui est d'ordinaire la plus belle chambre à coucher de la maison, une femme de chambre aidera les invitées à se débarrasser de leurs manteaux et de leurs galoches. Il y aura sur la table de toilette de la poudre, un peigne, des épingles, et autres petits objets du genre.

Le domestique qui ouvre la porte aide en général les messieurs à enlever leurs paletots et les débarrasse de leurs chapeaux.

Chaque invité attend sa compagne et, au moment où ils doivent entrer au salon, le domestique présente sur un plateau, au monsieur, des enveloppes adressées à chacun d'eux, et contenant une carte avec le nom de la dame à qui le monsieur offrira le bras pour aller dans la salle à manger.

La période entre l'arrivée des premiers invités et le moment où l'on passe dans la salle à manger est toujours critique, c'est ce qu'on pourrait appeler un mauvais quart d'heure. C'est le moment où l'hôte et l'hôtesse déploieront tout leur tact, toute leur amabilité pour alimenter la conversation et éviter les silences embarrassants. Les invités, de leur côté, ne se tiendront pas à l'écart, avec l'air de ne pas vouloir se mêler les uns aux autres. En un mot, on se rappellera que l'on va dans le monde pour son plaisir et pour celui de ses amis. Jane Austen fait dire à l'un de ses héros qu'il partait pour le bal " déterminé d'être enchanté de tout ". Ce n'est pas une mauvaise attitude à adopter.

Quand tout est prêt, le maître d'hôtel vient annoncer " Madame est servie " ; le maître de la maison offre son bras à la dame dont la situation sociale est la plus haute, les autres messieurs, aux dames qui leur ont été assignées, et la maîtresse de céans clôt la marche avec le convive le plus éminent du groupe.

Est-il nécessaire de dire que les hôtes auront étudié avec soin le plan de la table, et auront placé leurs invités en tenant compte de la situation sociale, des raisons que pourraient avoir certains d'entre eux pour désirer d'être placés à proximité de certains autres, enfin de toutes les nuances mondaines qu'on n'a pas le droit d'ignorer quand on reçoit.

On trouvera, dans le chapitre sur la vie officielle d'Ottawa, une " table de la préséance au Canada " que l'hôtesse fera bien de consulter.

S'il y a plus de huit personnes à table, la conversation générale est à peu près impossible. On cause avec ses voisins et si, par hasard, les deux se trouvent pris d'un autre côté, on ne prend pas pour cela un

air ennuyé, maussade, et l'on n'essaie pas de forcer l'attention. Mais on profite de la minute de calme pour tout admirer.

Aujourd'hui, tous les dîners se servent à la russe, c'est-à-dire que les plats sont offerts par les serviteurs, sans que l'hôte s'en mêle. Les assiettes à soupe sont apportées toutes servies et placées devant les convives.

Tout se prépare à la cuisine et la viande, le gibier sont présentés aux convives, divisés de façon convenable et chacun se sert soi-même à son tour. Un autre serviteur présente ensuite la sauce et les légumes.

L'hôtesse qui n'a pas de maître d'hôtel dans son personnel, fera bien de s'en procurer un d'occasion, et la bonne aidera au service, car il faut au moins deux serviteurs pour un grand dîner. S'il y a plus de dix convives, le service se fera en double : deux plats exactement semblables seront présentés à chaque bout de la table, l'un commençant par la dame à la droite de l'hôte, l'autre par la dame au bout opposé. Les serviteurs passent les plats d'un convive à l'autre, à tour de rôle, et ne servent pas les dames avant les messieurs. Tout se présente à gauche, excepté les boissons.

Lorsque les convives sont à table et que la soupe est servie, l'un des serviteurs passe le pain dans une corbeille ou sur une assiette : petits pains ou pain ordinaire coupé en cubes de deux pouces environ. Les invités se servent avec leurs doigts, naturellement, et déposent leur pain sur la nappe et à gauche. Pour un grand dîner, on ne met pas de petites assiettes pour le pain et le beurre, et l'on n'offre jamais de beurre.

Pour offrir les mets, le serviteur les tiendra à plat sur la main gauche protégée par une serviette. Chaque plat contient une cuiller et une fourchette de service et les changements d'assiettes se font toujours du côté gauche, dès qu'un convive a signifié qu'il a fini en déposant son couteau et sa fourchette parallèlement sur son assittte.

Avant de servir le dessert, les serviteurs enlèvent toutes les assiettes, les salières et les poivrières. Ils se servent ensuite d'une serviette pliée et d'un plateau d'argent pour enlever les miettes de pain qui ont pu tomber sur la nappe. Les ramasse-miettes ne sont plus de bon goût.

Au dessert, on place d'ordinaire devant chaque personne un rince-doigts posé sur une assiette de cristal recouverte d'un napperon qui repose à son tour sur une assiette de porcelaine. Les convives déposent eux-mêmes le rince-doigts au-dessus de l'assiette, à gauche, et l'assiette de cristal reçoit le dessert, glace ou poudingue. Puis elle est enlevée, et l'assiette de porcelaine sert pour les fruits. Cependant, certaines hôtesses préfèrent ne faire apporter le rince-doigts et l'assiette à fruits,

avec couteau et fourchette, qu'après le dessert au moment de servir les fruits.

Il serait plus que malséant que la conversation soit dérangée par le bruit du service et la maîtresse de maison devra prendre des précautions pour qu'il se fasse silencieusement et que le calme règne dans la cuisine. Presque partout, le café se sert au salon, aux dames, les messieurs restent à table, après s'être levés pour saluer les dames à leur départ. Mais ce n'est pas là une loi des Mèdes et des Perses, et la maîtresse de maison a toute latitude pour décider sur ce point. C'est, bien entendu, la maîtresse de maison qui annonce la fin du repas et se lève la première.

Les invités sont en général conviés pour sept heures et demie ou huit heures, même huit heures et demie : c'est à la dame qui aura occupé la place d'honneur, à la droite du maître de la maison, de donner le signal du départ ; elle le fera un peu avant onze heures, dix heures et demie même n'est pas trop tôt.

Ces règles concernent un dîner donné à la maison. Lorsqu'il s'agit de recevoir plus de seize personnes, il est presque de règle générale d'aller au restaurant ou au club, soit pour dîner, soit pour déjeuner. Ayant fait le choix du restaurant, l'hôtesse conviendra de la date avec le maître d'hôtel, et discutera avec lui du menu, des fleurs, des vins, etc. Elle pourra ensuite consacrer tout son temps à choisir ses invités, à lancer ses invitations, ce qu'elle fera deux, ou même trois semaines à l'avance. Après avoir reçu les réponses, elle s'occupera de placer avec soin ses invités. Tous les établissements qui se spécialisent en dîners et déjeuners particuliers ont un plan de la table, indiquant sa forme et le nombre de convives. Il est bon d'écrire le nom des invités sur des carrés de papier, que l'on distribue autour de la table et que l'on change jusqu'à ce qu'on ait obtenu un arrangement conforme à la liste de préséance et aux rumeurs mondaines sur les sympathies et les antipathies de chacun. On attendra à la dernière minute pour écrire les noms sur le plan même, de crainte de changements possibles. Ces plans permettent aux invités de voir d'un simple coup d'œil où est leur place.

En Amérique, les déjeuners sont presque exclusivement réservés aux dames, car peu d'hommes ont les loisirs nécessaires pour y assister. Ces parties peuvent tout de même être gaies, surtout si elles sont le prélude d'un après-midi de bridge. Les déjeuners sont nécessairement plus simples que les dîners, mais certaines hôtesses préfèrent les donner, comme les grands dîners, au club ou à l'hôtel, ce qui leur laisse l'esprit libre et leur permet de causer avec leurs convives. Quand on reçoit à la

maison, on écrit ou l'on téléphone les invitations assez longtemps à l'avance pour s'assurer que les personnes invitées seront libres. L'hôtesse fera les mêmes préparatifs de tenue de maison que pour un dîner et règlera soigneusement tous les détails. Le menu sera plus simple que pour un dîner, cela va sans dire, et les décorations aussi. Quelques indications sur la façon de placer les invités à table : l'invitée en l'honneur de qui on reçoit sera toujours placée à droite de la maîtresse de maison ; à l'autre bout de la table, à la place qu'occuperait le maître de la maison, on met d'ordinaire une amie intime, une parente qui s'occupe de diriger la conversation dans son voisinage. Naturellement, on évite de placer côte à côte les membres d'une même famille.

Les dames gardent leur chapeau pour un déjeuner, mais enlèvent leurs gants au salon, après avoir salué l'hôtesse. Cette dernière ne porte pas de chapeau, d'ordinaire, bien que ce soit la mode en Angleterre.

On peut se servir d'une nappe pour le déjeuner, mais on voit plus souvent un centre et des napperons de dentelle ou de toile brodée. Les fleurs seront assez basses pour ne pas empêcher les convives de se voir d'un côté à l'autre de la table. Il y aura des noix, des olives, des bonbons dans de petits plats, le tout contribuant à la décoration. Les cartes portant le nom des invitées seront placées comme pour le dîner.

On ne se sert pas d'éclairage artificiel à l'heure du déjeuner, à moins que la journée ne soit particulièrement sombre.

Voici le moment de se servir de toutes les jolies choses que l'on collectionne : poteries paysannes, verreries de fantaisie comme assiettes à soupe ou à salade, etc.

Le menu varie entre la simplicité parfaite de quatre services et les complications les plus variées. Règle générale, plus le nombre des convives augmente, plus augmente aussi le nombre des mets. Pour huit personnes, il suffit d'une soupe, d'un plat de viande, d'une salade et d'un entremets sucré. Bien entendu, la salade sera servie séparément, et la viande sera accompagnée de légumes.

Pour un déjeuner de cérémonie, on pourrait servir un cocktail aux crevettes, un bouillon, chaud ou en gelée, des riz de veau à la crême avec champignons, un pigeon avec des asperges et des pommes de terre, une salade de laitue, une glace quelconque et du café noir.

Il est facile de varier là-dessus, mais l'hôtesse s'assurera, en tous cas, que tout est préparé à la perfection, que les mets chauds ne sont pas tièdes et que les glaces ne sont pas à demi dégelées.

Répétons-le, tous les détails auront été réglés d'avance par la maîtresse de maison, et il n'y aura aucune confusion. S'il y a un maître d'hôtel, il ouvrira la porte et indiquera aux dames où se trouve le vestiaire. Comme

pour un dîner, elles y trouveront de la poudre, un peigne, des épingles. Le service se fera d'après le nombre de serviteurs ; s'il n'y a qu'une bonne, les invitées ne devront pas dépasser le nombre de six, et encore faudra-t-il que cette bonne soit bien expérimentée, et qu'il y ait une cuisinière capable de tout bien préparer sur les plats, afin qu'il n'y ait pas de longue attente.

Au moment de servir le café, soit à table, soit dans le salon, on passe des cigarettes ; si toutefois l'hôtesse réprouve l'usage du tabac, elle n'est pas obligée d'en offrir à ses invitées ; celles-ci devront comprendre sans qu'on leur mette les points sur les i, et s'en abstenir. Mais devant une invitée qui demande la permission de griller sa cigarette, l'hôtesse devra s'incliner en souriant.

On reçoit d'ordinaire entre une heure et une heure et demie pour un déjeuner ; à moins d'être invitée à rester pour un bridge, l'invitée d'honneur fera mine de se retirer vers trois heures moins le quart.

Le service pour un dejeuner se fait d'ordinaire comme pour un dîner, à la russe. L'invitée d'honneur est servie la première, et les plats sont ensuite présentés à chacune des convives. Les verres à eau seront d'abord remplis, puis on offrira les autres boissons, s'il y en a. On peut servir un vin léger, un punch au fruit, une eau minérale, une limonade. S'il y a plus de huit personnes à table, on supprimera le beurre et l'on ne passera que du pain.

Il va sans dire que, soit à un dîner, soit à un déjeuner, les serviteurs n'enlèvent jamais plus d'une assiette à la fois, et qu'il serait tout à fait malséant de les voir empiler les assiettes les unes par-dessus les autres pour les transporter à la cuisine.

Dans notre société moderne, le thé est probablement la forme d'hospitalité la plus répandue. On peut en faire un succès, une fête, dans les circonstances les plus diverses : dans un palais ou dans une modeste villa, voire même dans le plus petit appartement. Les ingrédients sont toujours les mêmes : la simplicité, un vrai sens de l'hospitalité et des invités bien choisis.

C'est la réception la plus facile à donner, et l'hôtesse dont les obligations sociales sont nombreuses fera bien de donner une série de thés à chacun desquels elle invitera des gens sympathiques. On peut donner un thé pour présenter de nouveaux arrivés dans un voisinage, une jeune fille qui fait son début, ou pour marquer son estime envers quelqu'un.

On reçoit à un thé entre quatre et six heures, et l'on se prépare à voir arriver la plupart des invités vers cinq heures.

On invite presque toujours de vive voix, ou par téléphone. Il existait autrefois dans nos campagnes une bien charmante coutume : les amphitryons se rendaient chez leurs invités pour les prier de venir. De nos jours, on téléphone, et si la liste des invités est trop longue, l'hôtesse envoie sa carte de visite, avec l'invitation écrite à l'encre au-dessous du nom, par exemple :

Madame Lacour
recevra
mardi le 8 décembre
de 4.30 à 6 heures.

130, rue Z.

Ou bien, une carte plus grande et gravée de la même manière. Il n'est pas nécessaire de répondre à une invitation de ce genre. Mais si l'on ne peut s'y rendre, il faut exprimer ses regrets par le téléphone.

Pour un thé intime, l'hôtesse mettra d'avance la table qu'elle choisira ni trop haute ni trop basse afin que la personne qui sert le thé puisse le faire avec grâce et aisance. La table sera recouverte d'une nappe de dentelle ou de toile brodée, blanche ou de couleur. Les tasses seront toutes prêtes, avec leurs soucoupes, les cuillers à côté, le sucre dans le sucrier ; en un mot, on fera d'avance tous les préparatifs possibles, afin de simplifier le service.

Le menu ne varie guère : du thé et du café à volonté, de petites tartines très minces, des sandwiches, des pains chauds, si la cuisinière est capable de les bien préparer, des gâteaux assortis. Il est sage de ne pas offrir de gâteaux glacés qui laisseront les doigts collants, mais de s'en tenir aux choses qui se servent facilement. Dans les grandes réceptions, on offre aussi des glaces, des amandes salées, des bonbons, des olives.

Les arrangements dans la cuisine seront suffisants pour assurer une provision abondante de thé, de café et d'eau chaude ; on peut faire une grande quantité de café à la fois et remplir la cafetière au fur et à mesure des besoins ; quant au thé, il vaut mieux l'infuser plusieurs fois, car il faut qu'il soit frais et celui qu'on prépare d'avance acquiert bientôt une saveur désagréable.

Si l'hôtesse n'attend qu'une demi-douzaine de personnes, elle servira le thé elle-même ; pour un plus grand nombre, il vaut mieux demander à une amie intime de faire les honneurs de la table à thé, afin que l'hôtesse reste libre de causer avec ses invitées. Dans les grandes réceptions, la table se met dans la salle à dîner, une dame à chaque

bout sert le thé et le café respectivement, et quelques jeunes filles sont priées de voir à ce que tout le monde ait goûté. Mais l'hôtesse ne demande jamais aux invités qui s'en vont si on les a bien servis : cela serait injurieux, et ferait croire que l'hospitalité ne consiste qu'à donner à manger.

A un thé dansant, on invite les messieurs, on engage un orchestre, et l'on sert du punch aux danseurs.

Une garden-party n'est qu'un thé servi dans le jardin ; dans un pays comme le nôtre, où le temps est si incertain, il faut avoir pris la précaution de préparer la maison aussi bien que son jardin en cas d'intempérie canadienne, et cela entraîne beaucoup de préparatifs. Mais le coup d'œil d'un beau jardin rempli de personnes en toilettes claires est si charmant qu'on ne regrette pas sa peine.

L'hôtesse qui reçoit l'après-midi offre parfois à ses invités le plaisir d'entendre un peu de musique ; elle aura dans ce cas retenu ses artistes d'avance, professionnels ou amateurs ; elle se sera assurée que deux contraltos ne rivaliseront pas ensemble, que deux ténors ne se disputeront pas les applaudissements. Sa réception devient une matinée musicale, l'hôtesse verra à ce qu'il y ait un assez grand nombre de sièges, que le piano soit bien accordé. Elle s'efforcera de choisir le bon moment pour le premier morceau, le moment où chacun a fini de boire son thé, et se trouve prêt à écouter. Est-il besoin de dire qu'elle observera le plus parfait silence pendant l'exécution des pièces de musique, et qu'elle tâchera de ramener ses invités au même silence, par un sourire discret, ou un geste, s'ils entreprennent une conversation. Mais disons tout de suite qu'il faut, pour une matinée musicale, choisir ses invités autrement que pour un bridge ou une " cocktail party ".

Les cocktails sont fort à la mode ; on en donne avant un dîner, avant un bal, la semaine, le dimanche, l'après-midi, le soir. On choisit parmi ses connaissances les gens les plus gais, on se procure de bonnes recettes de cocktails, de grandes quantités de hors-d'œuvres qui excitent la soif, et les hôtes n'ont qu'à laisser faire. Les personnes qui n'aiment pas cette sorte de réception n'accepteront pas l'invitation ou se retireront très vite ; les autres resteront probablement trop longtemps. C'est une façon extrêmement dispendieuse de recevoir, mais qui plaît à tant de gens !

Les soupers du dimanche soir laissent libre cours à la fantaisie de chacun ; ils varient de la plus stricte cérémonie au sans façon le plus intime. Les invités s'habillent conformément au train de vie de leurs hôtes ; mais les dames ne se tromperont jamais si elles mettent une jolie toilette de dîner, et les messieurs un smoking. On voit du reste

à ces réunions la jaquette et l'habit, aussi bien que le veston noir et le pantalon rayé qu'affectent les Européens. Le menu varie aussi entre deux et huit services. L'hôtesse peut très bien, avec un peu d'ingéniosité, préparer un joli souper et se passer de bonne. En s'y prenant d'avance, elle combinera un menu facile à exécuter et à servir. Ainsi, une langue en galantine, avec une belle salade printanière, suivie d'une glace avec des gâteaux et du café sont des mets à la portée de tous. On offrira, avec la viande froide, de petits pains chauds et du beurre, peut-être des cornichons ; le tout sera présenté de façon appétissante, servi avec gaîté, et les invités feront avec plaisir leur part du service.

D'autre part, on peut très bien servir comme souper du dimanche un véritable grand dîner. Chacun décidera suivant ses moyens et son goût.

La plupart des gens aiment à danser, et un bal est toujours considéré comme une affaire de gala. De plus en plus, on reçoit à l'hôtel pour ces occasions, puisque nos maisons et nos appartements ne sont pas assez grands. En Angleterre, on peut même dans ce but louer une maison meublée. Mais que le bal ait lieu chez soi, à l'hôtel, au club ou dans une maison louée pour l'occasion, les préparatifs sont à peu près les mêmes. Comme pour un dîner, on dresse la liste, en consultant les divers membres de la famille, et en ayant soin de s'assurer d'un grand nombre de danseurs, afin que nulle des jeunes filles ne soit exposée à faire tapisserie. Bien souvent, les amis des hôtes organisent des dîners qui précèdent le bal ; dans ce cas, la dame qui reçoit à dîner soumet sa liste à celle qui donne le bal, afin que les invités soient les mêmes. Il va de soi que cette sorte de collaboration se fait discrètement, et que l'une et l'autre s'entendent pour ne pas inviter de fâcheux. Il arrive assez souvent que des dames invitées demandent à leur hôtesse la permission d'amener avec elles des danseurs que ne connaît pas l'hôtesse. A moins de raisons graves, l'hôtesse accorde la permission, car les danseurs ne sont jamais trop nombreux.

Certaines hôtesses vont même jusqu'à emprunter la liste d'amies, afin de s'assurer un plus grand nombre de jeunes filles et de jeunes gens, et d'ajouter à la gaîté de leur réception.

Les invitations s'envoient trois ou même quatre semaines à l'avance. Elles seront gravées sur une feuille de papier à lettre ou mieux encore sur une carte de cinq pouces et un huitième par quatre pouces et un seizième et selon la formule donnée au chapitre des invitations.

Aux Etats-Unis et à Toronto, pour les débuts d'une jeune fille, on ajoute sur la carte le nom de cette dernière. Mais cette mode n'existe ni en France, ni chez les Canadiens-Français, ni même en Angleterre.

Le soir du bal, les hôtes seront arrivés assez longtemps d'avance pour jeter un dernier coup d'œil sur les préparatifs, tenir un dernier conciliabule avec le maître d'hôtel, et être prêts à recevoir les premiers invités. Les dames porteront leurs plus belles toilettes, qu'elles soient hôtesses ou invitées, les messieurs porteront l'habit de gala ; souliers vernis et gants blancs sont de rigueur pour tous. Inutile de dire que les dames sont nu-tête. Les messieurs mettront le chapeau-claque, le haut de forme ou le melon, mais jamais de casquette, ni de chapeau mou. Leur cache-col sera de soie blanche, leur pardessus de couleur foncée, noire de préférence.

Les gens qui ont une maison assez grande font bien de recevoir chez eux. Une réception à la maison a toujours un cachet particulier qui ne se retrouve ni à l'hôtel, ni au club. Pour un bal, l'hôtesse s'assurera d'un bon orchestre ; mais si ses invités sont peu nombreux, et si elle donne une sauterie plutôt qu'un bal, un bon phonographe avec disque variés ou la radio suffiront. Sa maison entière sera à la disposition des invités, et certaines mesures auront été prises en conséquence. Il va de soi que les invités se conduiront avec la discrétion de rigueur chez les gens civilisés. Il y a quelques années, une vague de mauvais ton déferlait sur la société, et l'on entendait parler de jeunes gens qui profitaient de l'hospitalité qu'on leur offrait pour s'enivrer, pour ouvrir les tiroirs des commodes, lire les lettres de leurs hôtes. Voilà des cas où l'on ne peut montrer trop de fermeté, et après deux ou trois exemples de sévérité, les coupables seront si honteux d'avoir été exposés au ridicule et à la réprobation, que tout rentrera dans l'ordre.

Que le bal ait lieu dans un club ou à l'hôtel, ou que ce soit une sauterie intime et à la maison, les hôtes devront s'occuper de leurs invités, présenter des danseurs aux danseuses ; et au besoin, l'hôtesse devra céder son partenaire à telle jeune fille oubliée sur sa chaise. Si l'on a invité des personnes âgées qui ne dansent pas, ou aura la prévenance de leur organiser un bridge ou de leur fournir des gens avec qui causer. Rien ne donne un meilleur ton à une soirée dansante que la présence de belles vieilles dames en grande toilette, de messieurs âgés qui font un brin de cour à toutes les jolies filles.

Le souper varie d'après le nombre des invités et l'endroit où l'on danse. Mais dans tous les cas, l'hôtesse aura une provision de punch pour les danseurs altérés, et un menu qui comprendra au moins deux services.

Pour un grand bal à l'hôtel ou au club, une consultation avec le maître d'hôtel qui connaît les ressources de son établissement s'impose ;

toutefois, on peut modifier à son goût le menu proposé. S'il s'agit d'une sauterie à la maison, on peut servir une tasse de bouillon, un buffet froid ou un plat chaud, des glaces, des gâteaux et du café. Mais une préparation soignée des mets et un service impeccable sont essentiels.

La plupart des invitations pour un bal se font pour neuf heures. Mais on peut aussi bien dire neuf heures et demie ou même dix heures : ce détail est réglé par la maîtresse de maison. On part d'ordinaire vers une heure et demie ou deux heures du matin.

Personne n'est obligé d'accepter une invitation à un bal. Ceux qui le font doivent se rendre compte que ce n'est pas uniquement pour leur propre plaisir, mais aussi pour celui des autres qu'ils sont là. Du reste, l'un n'exclut pas l'autre, au contraire, et ceux qui se donnent la peine de montrer de l'empressement, des égards envers leurs compagnons de soirée y trouveront leur compte. Personne n'est plus recherché dans le monde que le monsieur toujours prêt à inviter les jeunes filles qui ne connaissent pas tous les danseurs, que la jeune personne heureuse de l'hospitalité qu'on lui accorde et qui le fait voir.

Est-il nécessaire de dire que les invités ne pénètrent jamais dans une salle de bal sans saluer leurs hôtes, qu'ils ne repartent qu'après avoir pris congé et fait quelques compliments sur le charme de la réception ? Les messieurs ne se seront pas fait faute d'inviter leur hôtesse et sa fille ou ses filles à danser, les dames auront réservé leurs plus gracieux sourires pour l'hôte. En un mot, chacun aura conscience de faire partie d'un groupe où règnent l'aménité et la cordialité.

Un bridge de trente à quarante personnes, donné le soir, exige beaucoup de préparatifs. Voilà une occasion pour laquelle il vaut mieux inviter par téléphone, afin de pouvoir au plus tôt organiser les tables. On choisit, bien entendu, parmi ses connaissances celles qui aiment les cartes. Les hôtes feront bien de se tenir en réserve, même si toutes les personnes conviées huit ou dix jours à l'avance ont accepté, car il arrive souvent à la dernière minute un message téléphonique annonçant l'indisposition ou le départ inattendu de quelqu'un.

Les tables seront dressées à l'avance, chacune contenant deux paquets de cartes propres, quatre crayons et tablettes pour que chaque joueur marque ses points. On y met aussi d'ordinaire des cendriers, des bonbons et des cigarettes. Au milieu de la soirée, on fait servir du punch ou de la limonade, et les verres sont enlevés dès qu'ils sont vides, pour éviter des accidents possibles.

La question des prix est à discuter : si l'hôtesse n'en donne que deux, l'un pour les dames, l'autre pour les messieurs, elle les décernera aux deux totaux les plus élevés. S'il y a plusieurs prix, il faudra faire

preuve d'une certaine diplomatie afin d'éviter de faire des mécontents.

Le souper sera au choix de l'hôtesse, mais s'il y a plus de huit personnes, il comprendra plus que des sandwiches et du café. On peut même servir du consommé, un plat chaud ou une salade et des glaces avec gâteaux. Le café est de rigueur. Ce souper se sert vers minuit ou minuit et demie, les invités prennent congé vers une heure ou un peu plus tard. La question de toilette est réglée par l'hôtesse, mais l'habit de soirée est toujours correct. Les dames enlèveront leurs gants pour jouer aux cartes et les messieurs auront, bien entendu, laissé les leurs au vestiaire.

Au cours de toutes ces manifestations d'hospitalité, l'hôtesse se rappellera qu'elle doit garder un visage serein, sourire même quand elle sait que des tragédies se déroulent à la cuisine, et convaincre ses invités que leur présence lui est un plaisir sans mélange. Elle ne s'excusera pas d'un modeste menu, se souvenant des mots que La Fontaine prête à Philémon :

" Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux ? "

Ses égards, son amabilité donneront à chacun l'impression que nul ne lui importe plus, que le plaisir de ses invités est son seul souci, et s'il se produit quelque contretemps, personne ne le devinera à sa contenance. Que son hospitalité se manifeste par une attitude digne du général qui accueille avec joie les petites difficultés puisqu'elles lui donnent l'occasion d'en triompher.

Chapitre VIII

Manières à table — Ordonnance des ustensiles, des repas.

Voilà un sujet qui a fait couler des tonnes d'encre, qui a soulevé entre membres d'une même famille, d'un même groupe, des discussions à n'en plus finir, des ressentiments difficiles à oublier.

Les hommes, depuis la plus haute antiquité, ont entouré leurs repas de tout un cérémonial. Abraham reçoit les anges, et pour démontrer sa vertueuse hospitalité, il fait précéder les rafraîchissements de prévenances, de formes, qui marquent sa haute considération. Les aliments et la boisson sont ensuite apportés cérémonieusement. Tobie fait de même.

Jupiter et Mercure se présentent-ils chez Philémon et Baucis ? Ces derniers se précipitent autour de leurs visiteurs ; Philémon fait la conversation, Baucis apprête les aliments ; tous deux réparent la table boiteuse en signe de respect des hôtes, même avant de les reconnaître. Le brouet noir de Sparte était servi avec un certain apparat. Les Athéniens mangeaient souvent les uns chez les autres, toujours en grande cérémonie. Chez les Romains aussi, on faisait mille frais, et ce que ce devait être chez Lucullus, ce gourmet épris des arts !

En Orient, on mange entouré de serviteurs, avec grand sérieux, en donnant des signes sonores que l'on trouve la nourriture grasse et savoureuse.

Les ustensiles qui servent aujourd'hui ne sont pas tous de la même origine, ni surtout de la même date. On peut s'en convaincre en étudiant les images, gravures, tapisseries des diverses époques. La tapisserie de la reine Mathilde, par exemple, est un précieux document historique, et donne une excellente idée des mœurs au moment qui précède la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, illustre époux de l'artiste. Sur la table que représente cette tapisserie, on ne voit que couteaux et cuillers : pas la moindre trace de fourchette. Mais saint Pierre d'Amiens, fulminant contre la sœur de Romain Argyres, mariée au doge de Venise Orséolo, s'exprime ainsi contre

elle : " Cette femme, au lieu de manger avec ses doigts, emploie de petites cuillers et de petites fourchettes dorées." Cette manifestation d'un luxe insensé provoque le courroux céleste, et la raffinée dogesse meurt de la peste en 1005. Sans doute Mathilde de Flandres avait-elle eu vent de la chose, et s'abstenait-elle par prudence.

En 1313, on voit, d'après l'inventaire dressé des biens d'Edouard II d'Angleterre, que ce monarque possédait trois fourchettes. Clémence de Hongrie, femme de Louis le Hutin, et Jeanne d'Evreux, épouse de Louis le Bel, en avaient chacune une. Charles V de France, d'après inventaire, avait neuf fourchettes d'or et deux d'argent, grand indice de progrès. Mais la princesse de Condé mangeait non seulement avec ses doigts, mais avec ses gants. Quant au chancelier Séguier, qui mourut en 1672, il se lavait les mains tout à son aise dans la sauce, à l'exemple de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Toutefois, en 1695, le marquis de Coulanges raconte à Madame de Sévigné qu'à un excellent dîner à l'hôtel de Chaulnes, " où il a mangé comme un diable et bu comme un trou ", Madame de la Jalle, une de leurs connaissances, " ne se servit jamais qu'avec ses doigts ". C'est donc que ces manières commençaient à être choquantes. Le *Traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens* avait été publié en 1673, et commençait à porter fruit.

L'usage de la cuiller est très ancien. On buvait d'abord à même l'écuelle, mais lorsque l'habillement devint un peu compliqué, surtout lorsque les fraises apparurent, il fallut allonger le manche des cuillers. Jusque-là, elles en avaient un très court, et ne servaient guère qu'à plonger dans le plat pour prendre les morceaux qu'on ne pouvait attraper avec la main. Mais boire à même l'écuelle et risquer de tout renverser dans les plis de la fraise ! La nécessité est mère de l'invention, et l'on apprit à se servir d'une cuiller à long manche.

Le couteau a été en usage de tous temps. Chacun portait le sien dans sa poche et le sortait au besoin. Avant de le replier, on l'essuyait avec soin, soit sur un morceau de pain, soit sur la nappe ou la serviette, mais tous les manuels de civilité s'accordent à défendre de l'essuyer sur l'habit.

Les tableaux du Moyen-Age et de la Renaissance montrent que les convives ne prenaient place que d'un côté de la table, l'autre restant libre pour le service. Ces tables étaient fort larges et, après le repas, servaient d'estrades pour réciter des couplets ou jouer des scènes allégoriques. Dans la salle appelée *Middle Temple Hall*, à Londres, autrefois salle à manger des Chevaliers du Temple, aujourd'hui affectée aux dîners des avocats, on voit encore une belle table, faite d'un seul

chêne de la forêt de Windsor, dont la reine Elizabeth avait fait présent aux disciples de Thémis. Il est notoire que la reine n'était pas prodigue, et les donataires durent fabriquer eux-mêmes la table à leurs frais, à l'intérieur de la salle. Shakespeare s'en servit plus d'une fois comme de tréteau. Les visiteurs peuvent encore admirer ce beau meuble qui n'est jamais sorti de sa demeure, puisqu'il est trop grand pour passer soit par les portes, soit par les fenêtres.

Pendant toute la durée du Moyen-Age, la salle à manger était en même temps la cuisine. On y revient, du reste. Ce n'est qu'au XIVe siècle que se meuble la véritable salle à manger. Et vers le commencement du XVIIIe, on se rapproche de la manière de vivre en honneur de nos jours. Mais il ne faut pas croire que les manières à table, plus que les autres usages, soient régies par des règles fixes. Elles varient avec le temps et les endroits. Parlons des nôtres.

Il est de mode chez nous de mettre à chaque convive les ustensiles dont il aura besoin, et ce, afin de faciliter le service. Dans certaines maisons, la fourchette et la cuiller à dessert se mettent au-dessus de l'assiette, formant la troisième partie d'un carré qui reste ouvert par le bas. Il est également correct de placer de chaque côté tous les couteaux, fourchettes et cuillers : les fourchettes à gauche, les couteaux et les cuillers à droite, en ayant soin de mettre à l'extérieur ceux qui serviront les premiers. Ainsi, la cuiller à soupe est la première à droite, la fourchette à poisson, la première à gauche. Il va sans dire que les repas de famille ne comportent pas toujours un service de poisson, et que c'est alors la fourchette à viande qui se trouve la première à gauche. En France, on place le, ou les verres au milieu du couvert ; mais au Canada, on a adopté la coutume anglaise, et les verres se placent à droite au-dessus des couteaux, pour que la main droite les atteigne facilement.

La serviette de table se met à gauche. Si le beurre est sur la table, la serviette est sur une petite assiette, dont on se sert, au lieu de mettre le beurre sur l'assiette à viande généralement chaude. Autrefois, cette toile se pliait en coque, et l'on voit qu'à un dîner donné par Marie de Médicis, les serviettes disposées de manières fantaisistes constituaient la principale décoration. Cette mode a passé, et aujourd'hui nous nous contentons de gonfler parfois la serviette en y glissant le morceau de pain.

C'est à la maîtresse de maison de décider, d'après les circonstances et le nombre de serviteurs, si elle adoptera l'ordonnance des repas à la russe ou à l'anglaise. Dans la plupart des familles, où il n'y a qu'une servante, on simplifie les choses autant que possible, et l'on

adopte un compromis entre les deux manières. Et l'expérience démontre qu'on peut manger fort bien et à son aise sans la moindre servante. Il suffit pour cela que la maîtresse de maison réfléchisse aux moyens de tout faciliter. Nos salles à manger ont chacune un dressoir où l'on peut " dresser " d'avance tout ce qui est nécessaire au deuxième ou au troisième service, salade, dessert, fromage, voire même café, maintenant que tout le monde se sert de cafetières électriques qu'on n'est pas obligé de surveiller. Dans les maisons qui possèdent une petite table roulante, il ne reste plus de difficultés de service.

Quand on mange en famille, la soupière se met sur la table, les assiettes devant le maître de céans, qui les remplit. S'il y a une bonne, elle les distribuera une par une, de crainte d'accident, et les déposera devant chaque convive, par la gauche. Qu'elle se serve d'un plateau, ou du moins d'une serviette, pour que l'empreinte de son pouce ne reste pas sur le bord de l'assiette. Mais il est parfaitement admis que tout se passe d'une personne à l'autre, de main à main. Ici, une petite observation : on voit souvent une personne à qui une assiette est destinée insister, par fausse politesse, pour donner cette assiette à quelqu'un d'autre. Gardez ce que vous destine celui ou celle qui vous sert, et chez qui vous vous trouvez ; ne vous arrogez pas le droit de contredire vos hôtes, même par humilité. Et ne dites jamais : Servez donc les autres avant moi. Vous auriez l'air de faire la leçon à votre hôte.

Quant la soupe est mangée, les assiettes à soupe et la soupière s'enlèvent et sont remplacées par le service de viande. Nous parlons au chapitre VII des dîners d'apparat, ici de ce qui se passe dans l'intimité. Le service se fait comme pour la soupe, les légumes étant généralement servis par la maîtresse de maison, pendant que le maître sert la viande, bien que ce ne soit pas là une loi des Mèdes et des Perses, et que la maîtresse de maison puisse fort convenablement assumer toute la tâche. Toutefois, on ne saurait trop recommander à ces messieurs d'apprendre à dépecer convenablement une pièce de viande ; d'abord, par raison d'économie, puisque celui qui sait s'y prendre tirera bien mieux parti d'un plat, ensuite parce qu'il est plus appétissant de voir devant soi de belles tranches bien taillées que des morceaux déchiquetés. Il est presque pénible de faire remarquer que celui qui sert doit employer pour cela des ustensiles spéciaux, non les siens, s'il ne veut pas dégoûter ses compagnons de table. Que le père de famille s'observe sur ce point : ses enfants sont ses pires critiques. Faut-il ajouter que les convives ne touchent jamais aux aliments dans les plats, surtout avec leurs propres couteaux et fourchettes ?

Quand on enlève la viande et les légumes, on fait aussi disparaître d'ordinaire le sel, le poivre, les condiments, le pain et le beurre. Soit dit en passant, cette habitude de manger du beurre avec la viande chaude nous vient des Etats-Unis. Dans les familles canadiennes, on ne le faisait pas autrefois, pas plus qu'en France et en Angleterre. Et bien des maladies de foie et d'estomac doivent sans doute leur origine à cet abus de gras.

Le dessert est servi soit par le maître, soit par la maîtresse de maison. Dans certaines familles, tout se place dans les assiettes à la cuisine ; cela évite peut-être un peu de travail, mais déplaît à ceux qui aiment la vie familiale ; le père et la mère servant eux-mêmes leurs enfants suivant leurs goûts et leurs besoins, l'œil ouvert à tout ce qui pourrait nuire à leur santé, n'est-ce pas plus affectueux, plus intime ?

On se tient assis bien droit, à table, les mains sur ses genoux ; il est gauche, même grossier, de faire de grands mouvements. Bien des gens posent leur coude sur la table, mais de grâce, qu'on ne le fasse pas pendant qu'on mange. Rien ne serait plus vulgaire que de se tenir la tête appuyée dans une main, pendant que l'autre porte les aliments à la bouche. On ne se donne pas de soins de toilette à table, la poudrette et le rouge attendront ; quant à toucher ses cheveux, son nez ou ses oreilles, horreur !

Les gens civilisés ne prennent pas les os dans leur main pour les gruger ; ils ne boivent pas la bouche pleine.

Le homard se mange avec une fourchette, après que la carapace a été bien craquée à la cuisine.

On ne coupe pas les huîtres sur écaille ; on les prend avec une fourchette — il y en a de spéciales, mais la fourchette à dessert convient — pour les porter à la bouche.

Si la soupe est servie dans des tasses, on commence avec la cuiller à bouillon ou à café, suivant ce que préfère la maîtresse de maison, après quoi on boit à même la tasse, la tenant de la main droite.

La pointe des asperges se mange avec la fourchette ; on finit parfois par porter le bout dur à la bouche avec les doigts. Observez ce que font vos voisins, et imitez-les.

On pèle littéralement les artichauts, prenant chaque feuille à son tour avec les doigts ; le cœur se mange avec une fourchette et un couteau, après qu'on a enlevé complètement la partie non édible qui ressemble à des cheveux.

Les doigts aussi suffisent pour les olives ; si elles ont leur noyau, on prend plusieurs petites bouchées, et l'on dépose le noyau dans l'assiette sans le mettre dans sa bouche.

Si les queues des fraises ont été enlevées, on mange ce fruit avec une fourchette ou une cuiller ; sinon, on prend le fruit par la queue pour le rouler dans le sucre et le manger.

Les bananes, une fois la peau enlevée, se mangent avec la fourchette.

Les autres fruits, tels que les poires, les pommes, les pêches, les pruneaux se pèlent et se mangent avec le couteau et la fourchette.

Tout le monde sait qu'ici, on prend la soupe du côté de la cuiller, non du bout ; que la fourchette porte les aliments à la bouche, après que le couteau et la fourchette les ont coupés en petits morceaux, la dernière restant dans la main gauche, et que l'on ne coupe pas ses aliments tout à la fois, mais bouchée par bouchée. Jamais, au grand jamais on ne met le couteau dans la bouche. On prétendait autrefois que le fromage se mangeait avec le couteau, mais ce n'est guère un usage recommandable, et Dieu merci, il n'a jamais été répandu. On ne tient pas non plus la fourchette près des fourchons, ni le couteau près de la lame, et la paume est tournée vers la table, de la façon la plus naturelle, la plus facile ; surtout, qu'on ne raidisse pas le petit doigt, comme affectaient autrefois de le faire les faux élégants. Les ustensiles se déposent sur l'assiette, bien en dedans, si l'on a un geste à faire, car rien ne serait plus disgracieux que d'éparpiller des gouttes de sauce ou des parcelles de légumes.

On n'écrase pas les légumes pour les manger ; si la cuisinière avait désiré vous donner une crême, elle aurait elle-même fait le nécessaire.

Que de discussions n'entend-on pas au sujet de la sauce ! D'aucuns la placent sur la viande ou les légumes, d'autres à côté. Dans l'intimité, on fait à son goût, chez les autres, on accepte leurs habitudes.

Inutile de recommander aux gens propres de s'essuyer les lèvres avant de boire, car une empreinte laissée sur le bord du verre est peu décorative. Et la serviette, avec laquelle on s'essuie, ne se met pas devant soi en plastron, encore moins la noue-t-on autour du cou ; il faut la laisser sur ses genoux, partiellement dépliée. Quand on a fini, on la remet dans le rond, si l'on est en famille ; on la laisse dépliée à sa place, sans la trop froisser, si l'on est chez les autres.

Aujourd'hui, on n'entend plus parler de verser le thé ou le café dans la soucoupe avant de boire ; cette mode fut bien éphémère, et l'on ne retrouve plus que chez les collectionneurs ces tasses à deux soucoupes, l'une plate pour recevoir la tasse sans abîmer la nappe, l'autre très profonde pour y boire. La cuiller ne reste jamais dans la tasse qu'elle pourrait faire tomber, mais sur la soucoupe.

Le thé et le café se servent au moment qui convient le mieux aux convives, le vin de même. Au chapitre VII nous indiquons ce qui se fait dans les réceptions, les déjeuners et les dîners d'apparat.

L'une des choses qu'il faut éviter le plus à table, c'est le bruit. On remue ses ustensiles sans trop heurter l'assiette, on dépose son verre doucement, on évite de faire sonner la tasse contre la soucoupe. Quant à claquer les lèvres et la langue de satisfaction, à humer la soupe ou les breuvages, c'est un crime impardonnable dont le Code ne parle pas, mais qui mérite les pires châtiments. Si les aliments ou les breuvages sont trop chauds, attendez un peu ; pour la soupe, on peut la remuer avec sa cuiller ; pour le thé et le café, rien à faire qu'attendre. Il serait injurieux de recommander de ne pas souffler pour refroidir.

Qui de nous n'a fait la triste expérience de mettre dans sa bouche un objet impropre à la consommation, huître, amande, petit fruit ? Les gens polis avalent tout de même, s'ils sont chez les autres, et passent tout de suite au rang de " ces martyrs obscurs, de ces héros d'une heure ", qu'on ne saurait trop révérer.

Ceux qui ne tiennent pas à la béatitude achetée à ce prix rejetteront le mauvais morceau aussi discrètement que possible, en se servant de leur serviette comme écran, et disposeront de l'objet sur le bord de leur assiette.

Dans l'intimité, il n'est que juste de louer un plat, mais critiquer ? Ah non ! Que ces messieurs se le tiennent pour dit : ils ne ménageront pas les compliments, mais un silence discret, sympathique, accueillera le soufflé aplati, la tarte revêche, le bifteck semelle de botte. On a vu des éloges dans de tels cas, mais on ne peut tout de même pas les exiger.

Est-il permis de demander des recettes ? Tel ministre de la couronne le faisait autrefois, et ses hôtesses en étaient toujours flattées, mais il est bien possible que ce fût là un petit artifice de politicien. Demandez toujours, si le cœur vous en dit, mais plus d'un cordon bleu refusera, ou éludera la question.

Les anciens manuels d'étiquette recommandaient de toujours briser la coquille, après avoir mangé l'œuf, mais ce n'est plus de rigueur. Mangez votre œuf dans la coque, mettez-le dans un verre ou une soucoupe, c'est votre affaire ; mais remarquez que la coquille se jette, tandis qu'il faut nettoyer l'assiette ou le verre. Du reste, le coquetier est mieux vu. En France, où l'on mange souvent des œufs sur le plat, on vous donne invariablement une cuiller pour cela ; ici, nous avons l'habitude de nous servir de fourchettes.

Ne jouez pas avec vos ustensiles, en attendant d'être servi ; si vous redemandez d'un plat, laissez-les côte à côte dans votre assiette, non croisés, car il ne resterait plus de place pour ajouter ce que vous désirez.

Ne mangez pas trop rapidement, coupez vos aliments en morceaux assez petits pour que la joue ne se trouve pas gonflée ; causez, devisez, car on dit que la nourriture prise en franche gaieté est à demi digérée. N'émiettez pas votre pain dans la soupe, ne vous en servez pas non plus pour prendre les dernières gouttes de sauce dans votre assiette, même avec votre fourchette.

Les lèvres se tiennent fermées pendant qu'on mastique ; autrement, pensez à ce que verraient vos voisins, et à ce qu'ils entendraient.

Il est gauche, même grossier, d'écarter les coudes, et de faire de grands mouvements pendant qu'on est à table. Si les mains ne sont pas occupées, il est poli de ne les point mettre sur la nappe. Toutefois, il faut convenir que la plupart des gens, aujourd'hui, y posent même leurs coudes, entre deux services.

Est-il besoin de rappeler qu'on ne doit pas attirer l'attention quand on a le malheur de trouver dans son assiette quelque corps étranger ? On épargne les sentiments des autres, même quand l'appétit est coupé.

Il faut toujours éviter de se servir de ses ustensiles à soi pour se servir de sel, de sucre, de beurre ou d'autre chose. L'hôtesse placera sur la table les cuillers et couteaux nécessaires.

Autrefois, les gens s'abstenaient de prendre le dernier morceau sur le plat, mais aujourd'hui on fait confiance à la maîtresse de céans.

Que l'hôte et l'hôtesse n'insistent pas trop pour servir de nouveau leurs invités, même dans l'intimité, et surtout qu'ils ne mettent jamais rien sur l'assiette quand un refus a déjà été exprimé.

En résumé, il est bon que les parents, les maîtres dans les pensionnats, insistent pour que les enfants observent toujours les règles de l'étiquette à table ; une grande personne même doit s'observer de crainte de s'oublier, et d'acquérir insensiblement des habitudes choquantes. Il est si facile, quand on est obligé de manger au restaurant, d'omettre les petites civilités, telles que d'offrir du sel, du pain, du sucre à son voisin ; de se servir sans penser aux autres, d'avaler à la hâte ce que l'on a devant soi, de se tenir courbé sur la table, toutes choses répréhensibles.

Et pour terminer, le mot de Pascal : " Ma fantaisie me fait haïr un croasseur, et un qui souffle en mangeant." Cette fantaisie est trop répandue, trop respectable pour qu'on en fasse fi.

Chapitre IX

Des mariages : Annonce des fiançailles — Trousseau — Préparatifs — Contrat — Cadeaux de noces — La cérémonie — La réception — Anniversaire.

Eh bien, c'est fait, les jeunes gens ont décidé de se marier, les parents consentent, il faut fêter les fiançailles et commencer les préparatifs.

Dans certains cas, les parents aiment à célébrer les fiançailles religieusement, en présence du prêtre. D'autres préfèrent annoncer l'événement par la voix des journaux. Mais la jeune fille qui désire conserver ses amies fera bien de prévenir elle-même les plus intimes d'entre elles soit par téléphone, soit en les invitant à un petit thé. La mère de son côté pourra avertir les parents les plus proches par téléphone ou par lettre. Ceux qui aiment ces sortes de prévenances sont encore nombreux. Quant au jeune homme, on n'en trouverait certes pas qui manquerait assez de cœur pour ne pas prendre ses parents comme premiers confidents. Si la fiancée prévoit que l'émotion pourrait faire un peu oublier ses devoirs familiaux à son élu, elle lui rappellera délicatement ce qu'il doit faire.

L'annonce dans les journaux portera à peu près ceci : M. et Madame Letemps font part des fiançailles de leur fille, Eliane, avec Monsieur Jean Caze, fils de M. et Madame Henri Caze.

Si, par malheur, les fiançailles se rompent, la jeune fille retourne immédiatement au jeune homme les présents qu'elle en a reçus, avec ses lettres, et lui, fait de même. Si la jeune fille a déjà reçu des cadeaux de noces, il va sans dire qu'elle les retournera aussi. On peut mettre une annonce dans les journaux, disant que le mariage projeté n'aura pas lieu, ou bien, on le dit simplement à quelques amis. La dernière méthode est de meilleur goût.

Mais les fiançailles rompues ne se voient pas tous les jours, Dieu merci ! Ce chapitre est consacré à ceux qui se fiancent avec l'intention de se marier et qui mettent à exécution cette intention.

Les fiançailles ne doivent pas s'annoncer trop longtemps d'avance, six semaines tout au plus avant le mariage. La période des " showers " s'ouvrira presque immédiatement, et la fiancée recevra une pléthore de petits cadeaux plus ou moins encombrants, et dont l'achat aura grevé le budget de ses amies qui ne peuvent guère refuser les invitations de ce genre. Cette mode des " showers " est devenue une plaie, et la mariée elle-même n'y gagne rien, à la longue. Elle sera donc sage de refuser poliment les manifestations d'amitié de ce genre ; chacune de ses amies pourra alors lui offrir un plus beau cadeau, et tout le monde sera content.

LE TROUSSEAU

On recherche plutôt la beauté que l'utilité dans les trousseaux d'aujourd'hui, et l'on trouve essentielle une apparence luxueuse. La lingerie de beau coton ou de toile fine ne se voit plus, tout est en soie ou en crêpe. Cela est dû en partie à la facilité de blanchir ces riens délicats dont se parent les élégantes d'aujourd'hui, et aussi, aux habitudes de luxe qui règnent partout. Il faut admettre que la soie artificielle, qui se lave si facilement et qu'on n'a pas besoin de repasser, est à la fois pratique et économique.

Avec les modes qui changent si rapidement et qui exigent des dessous assortis aux robes, on achète des trousseaux beaucoup moins volumineux que ne l'étaient ceux de nos mères. Une demi-douzaine de dessous, autant de paires de bas, de robes de nuit, et voilà la mariée prête. Pour les robes, les négligés, la mère et sa fille jugeront de ce qu'il faut, d'après la situation sociale qu'occupera le nouveau ménage et les moyens dont il pourra disposer. Toutes les jeunes mariées ont besoin d'une jolie toilette d'après-midi, qui pourra aussi servir pour le dîner, d'une toilette du soir, d'un costume tailleur avec manteau assorti qui servira à l'automne et au printemps, d'un ou deux négligés, de quelques blouses, et de deux ou trois petites robes de maison qu'on pourra enfiler le matin pour vaquer aux soins du ménage, tout en restant jolie et attrayante. Il faut aussi deux ou trois chapeaux et des chaussures pour les différentes occasions : de bons souliers de ville, de mignons souliers pour le soir et l'après-midi, et une paire de pantoufles pour la maison. Comme elles ont changé les pantoufles d'antan et comme elles sont devenues gentilles !

Passons au linge de maison : nos grand'mères en avaient d'énormes quantités ; elles en donnaient autant à leurs filles. Et qui n'a pas entendu au moins l'une des victimes de cette générosité intempestive

dire avec des larmes dans les yeux, qu'elle n'a jamais, depuis l'époque de son mariage, pu trouver le moyen d'acheter du linge neuf. Le linge moderne est pourtant bien joli, même si on ne peut pas se permettre de draps en crêpe de Chine brodé de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Et le linge de table de couleur est aussi fort tentant.

Pour une jeune femme de position moyenne, il faut ce qui suit :

Pour chaque lit :
- Trois paire de draps ;
- Deux paires de couvertures de laine ;
- Deux couvrepieds ;
- Trois paires de taies d'oreillers ;
- Une couverture pour le matelas.

Trois douzaines de serviettes de toilette ;
Deux douzaines de grandes serviettes de bain en tissu éponge ;
Trois nattes de bain ;
Une douzaine de débarbouillettes ;
Un dessus pour chaque table de toilette ;
Plusieurs petits tapis de table ;
Une nappe de douze couverts avec une douzaine de grandes serviettes assorties ;
Deux nappes de grandeur moyenne ;
Deux douzaines de serviettes de grandeur moyenne ;
Six petites nappes à déjeuner avec serviettes assorties ;
Une ou deux jolies parures de table pour les réceptions ;
Deux douzaines de torchons pour la cuisine ;

Des époussettes, des poignées, et tous les petits articles de fantaisie que confectionnent les jeunes filles en prévision de leur mariage. Pour les gens riches, on peut multiplier la liste à l'infini.

Le mariage est un événement dans une famille, et tous s'efforcent d'en faire une occasion dont les jeunes époux garderont le plus heureux souvenir. Les membres de la famille participent à leur bonheur, leurs amis aussi, et le manifestent de mille manières. Entre l'annonce des fiançailles et le jour du mariage, il se donne des fêtes pour les jeunes gens, et leur cercle mondain tout entier se met de la partie.

C'est à la famille de la jeune fille qu'échoient presque tous les frais d'un mariage. Ce sont ses parents qui fournissent les invitations gravées, qui achètent le trousseau et la robe de noces, et règlent les dépenses du déjeuner ou de la réception nuptiale.

Le marié, lui, se charge des frais à l'église, du bouquet qu'il envoie à sa fiancée, et de ceux qu'il offre à la belle-mère et aux demoiselles d'honneur. S'il y a des garçons d'honneur, la mariée leur offrira un petit souvenir, le marié en offrant aux demoiselles d'honneur.

Avant de fixer la date de l'heureux jour, et sur ce point le dernier mot revient à la fiancée, il est bon de se renseigner à l'église, car il y a des jours où l'on ne peut pas bénir un mariage, soit à cause d'une fête de première classe, soit pour une autre raison. Le vendredi et le dimanche sont inusités, les autres jours de la semaine se partagent le choix, et le samedi devient de plus en plus à la mode. Il faut aussi consulter le prêtre qui doit faire la cérémonie, pour s'assurer que le jour lui conviendra, et que ses supérieurs ecclésiastiques lui accorderont la permission demandée. Soit dit en passant, il est d'usage de faire parvenir au prêtre ses frais de déplacement, s'il vient du dehors. Si le mariage est de grande envergure, avec beaucoup d'invités, il vaut mieux consulter aussi les fournisseurs comme le fleuriste, le pâtissier.

Toute la génération qui lisait le *Maître de forges* se rappellera le mariage à minuit et la procession aux flambeaux. Cette mode a entièrement disparu, et les Canadiens-Français catholiques se marient le matin, avant la messe basse. Si, pour une raison spéciale, on préfère l'après-midi, il faut faire ses arrangements en conséquence.

Neuf heures du matin est un peu tôt, dix heures fait très bien ; si M. le curé consent à attendre à onze heures, tant mieux.

La mariée demande d'habitude à ses amies de se charger de la musique ; sinon on s'entend avec l'organiste. Du reste, dans l'un et l'autre cas, on consulte M. le curé.

La cérémonie varie d'après les moyens et la situation sociale des jeunes époux. Une jeune fille pauvre qui épouse un homme riche préfère à l'ordinaire ne pas grever le budget de ses parents par un étalage de luxe inutile. Quant à celle qui épouse un homme de situation modeste, elle fera mieux de conserver ses ressources pour son installation. Mais la fille de parents riches peut se permettre tout le déploiement qu'aiment les femmes. Elle portera une toilette blanche, un voile, aura autour d'elle un essaim de demoiselles d'honneur, en un mot, tout le décor auquel ses parents consentiront. Mais il faut, bien entendu, consulter le marié et sa famille sur ce point, et surtout sur les gens à inviter. Il est d'usage que la famille du marié prépare sa liste de parents et d'amis et la remette à celle de la jeune fille. Il serait déplorable que cette liste ne soit pas acceptée d'emblée, et voilà le moment où la fiancée prouvera son tact, et son attachement pour sa future famille.

Au Canada, l'on voit rarement plus de quatre demoiselles d'honneur, six garçons d'honneur, et peut-être un page et une bouquetière. Quant on songe à tous les goûts qu'il faut concilier, ce nombre est déjà considérable. La mariée choisit ses demoiselles d'honneur parmi ses amies les plus intimes, ses parentes les plus proches et celles du marié. Le page et la bouquetière sont d'ordinaire un neveu et une nièce de l'un ou l'autre des mariés.

L'église et la maison des parents où se donne la réception seront ornées de fleurs, il y aura une marquise aux deux endroits, en cas d'intempérie. On peut louer ces marquises chez le pâtissier ; on peut également engager un orchestre pour la réception, mais cela se voit rarement, car les déjeuners et réceptions de noces sont déjà assez bruyants, sans qu'on y ajoute de la musique.

Un grand mariage, auquel on convie trois cents personnes ou plus, et où l'on donne un déjeuner à la fourchette et des vins appropriés, coûtera bien près de mille dollars. Au jeune couple et à leurs parents de décider si le jeu en vaut la chandelle. D'autant plus que chez les Canadiens-Français, il faut encore compter la soirée du contrat, qui entraîne aussi certains frais. A cette soirée de contrat, on invite, cela va de soi, les deux familles au complet ainsi que le notaire, et l'on sert une coupe de champagne ou un verre de vin avec une légère collation. Faut-il dire que les conditions du contrat auront été arrêtées d'avance, entre les deux pères ou entre le marié et la famille de la jeune fille, et qu'on ne verra à ce moment ni discussion, ni récriminations ?

Si la maison ou l'appartement des parents est de proportions ordinaires, il est parfaitement convenable de recevoir à l'hôtel ou au club. Mais alors, adieu à toute apparence d'intimité, à toute illusion d'être parmi les siens.

La toilette de la mariée sera suivant son goût et la mode du jour. Mais les catholiques évitent toujours ce qui ressemble à l'indécence, même de loin. La robe sera montante, les manches longues, et il n'y aura pas d'hiatus entre les gants et la manche. Il est facile à la couturière de mettre une guimpe et des manches qui disparaîtront quand la robe servira de toilette de bal. Si la mariée compte parmi ses parentes quelque vieille dame qui ait de belles dentelles, il est parfaitement admissible d'en emprunter, surtout pour le voile.

Les toilettes des demoiselles d'honneur seront au goût de la mariée et de ses amies, mais c'est la mariée qui aura le dernier mot. Et il est à souhaiter que ce dernier mot soit aimable, car cette question cause souvent des froissements. Que la mariée s'arme de patience et

de douceur, elle en aura besoin ! Quant à la bouquetière et aux pages, leurs costumes s'harmoniseront avec celui des demoiselles d'honneur.

Le marié portera le col droit à pointes, la jaquette et le pantalon rayé, le gilet noir, la cravate grise ornée d'une perle, des gants gris, des souliers noirs avec des guêtres pâles, un chapeau haut de forme, une canne. Si un point quelconque de sa toilette l'inquiète, qu'il aille chez un bon tailleur consulter le plan distribué quatre fois par an par l'association des maîtres-tailleurs, et qui donne tous les détails, même les plus infimes du costume masculin.

Les témoins, les garçons d'honneur, les invités s'habillent tous comme le marié. Les dames invitées à la cérémonie mettent leur plus jolie toilette d'après-midi, leur plus joli chapeau, des gants blancs. A la réception, elles enlèvent leur manteau, mais gardent leur chapeau et leurs gants, retirant ces derniers pour manger.

La mère de la mariée porte naturellement une toilette aussi élégante que le permettent ses moyens. Elle entre à l'église au bras d'un fils, d'un parent âgé, puisque son mari entrera avec la mariée. La mère du marié suit la même règle.

Dans certaines familles canadiennes-françaises, on adopte la coutume américaine et canadienne-anglaise de choisir un témoin parmi les amis du marié. Cela déplaît aux traditionalistes, à ceux qui aiment à voir la solidarité des familles affirmée de toutes façons. Si le père de l'un des jeunes époux est mort, on choisit comme témoin le membre le plus éminent ou le plus vénérable de la famille. Un parrain convient aussi fort bien, ou un vieil ami. Et celui à qui l'on fait cet honneur, car c'en est un, ne peut pas refuser, à moins de raisons majeures, et même plus que majeures !

A mesure que les invités entrent à l'église, ils sont conduits à des bancs réservés, par les garçons d'honneur. Dans certains cas, le garçon d'honneur demande aux dames si elles sont de la famille ou des amis de la mariée ou du marié, et les place suivant la réponse, mais cela n'est pas de rigueur. Le garçon d'honneur offre le bras aux dames qui ne sont pas accompagnées, pour les conduire à leur banc. Les couples qui entrent ensemble se donnaient autrefois le bras pour se rendre à leur place, et les gens âgés le font encore. C'est une belle coutume qui devrait être remise en honneur.

Le marié arrive toujours à l'église le premier, avec son témoin ; ils montent ensemble vers l'autel, après avoir déposé leurs chapeaux sur l'un des derniers bancs, afin de n'en être pas embarrassés. Après s'être agenouillés comme de bons chrétiens, ils attendront debout l'arrivée de la mariée.

Quand cette dernière entre dans l'église, un signal est donné à l'organiste qui attaque la marche nuptiale, les garçons d'honneur s'avancent deux à deux, les demoiselles d'honneur suivent, le père donne le bras à la mariée, le page et la bouquetière suivent, ou précèdent, au goût, et toute cette procession marche lentement jusqu'au pied de l'autel. Les mariés se saluent d'une inclination de la tête, la mariée donne son bouquet à l'une des demoiselles d'honneur ou le dépose par terre, pour avoir les mains libres, et tout le monde s'agenouille.

Après la messe de mariage, les mariés et leurs parents les plus proches vont signer le registre à la sacristie, le cortège se forme comme suit : le marié et la mariée se donnent le bras, les demoiselles d'honneur sont au bras des garçons d'honneur, le père du marié donne le bras à la mère de la mariée, et le père de la mariée à la mère du marié. S'il y a des grands-parents, on ne saurait leur montrer trop de respect ni trop d'égards, et on les mettra au premier rang partout. Si la mère de l'un des jeunes époux est veuve, elle sera accompagnée du témoin. Le reste du cortège viendra ensuite un peu au hasard. Sans en avoir trop l'air, les parents de la mariée s'arrangeront pour arriver à la maison ou à l'endroit où se donne la réception avant tout le monde, afin d'être prêts à recevoir les nouveaux mariés et les parents du jeune homme. La ligne de réception comprend d'ordinaire : d'abord, la mère de la mariée, ensuite le père ; la mariée elle-même, le marié, sa mère et son père ou son témoin. Tous les invités défilent, font leurs compliments, les messieurs se permettent d'ordinaire d'embrasser la mariée, bien que cela puisse devenir une véritable cruauté ; certains mariés profitent de l'occasion pour embrasser toutes les dames. Les demoiselles d'honneur et les placeurs se chargent de veiller à ce que tous les invités soient bien reçus, qu'ils aient quelqu'un avec qui causer, s'ils viennent de l'extérieur, en un mot, ils agiront un peu comme délégués des maîtres de la maison.

Inutile de dire que le prêtre qui aura béni la cérémonie sera invité à la réception ou au déjeuner de noces. C'est souvent lui à qui l'on demande de porter la santé de la mariée ; on peut aussi inviter un vieil ami de la famille à le faire, mais il faut choisir quelqu'un qui pourra se tirer d'affaires sans bafouiller, et il n'est pas mauvais de le prévenir, afin qu'il se prépare à dire des choses spirituelles d'un air tout à fait spontané.

Les rafraîchissements peuvent varier à l'infini, mais comme nous parlons ici d'un mariage où l'on ne regarde pas à la dépense, il est bien sûr que le champagne coulera à flots dès que les glaces seront servies, ce qui arrivera après qu'on aura présenté aux invités des

viandes froides, des sandwiches, des salades, de petits fourrés, etc. A mesure que la gaîté augmentera, on verra augmenter aussi le nombre de gens qui voudront boire à la santé des personnes présentes : la mère de la mariée, celle du marié, les deux familles, les amis, les grands-parents, tous y passeront sans doute, tous prendront la chose en bonne part et accepteront les compliments. Il est bien rare que le marié soit en possession de tous ses moyens, et réponde brillamment au toast de la mariée, mais on le lui pardonne facilement, surtout s'il a soin de prendre un air intimidé. Les autres se tireront bien d'affaires, après plusieurs coupes de champagne.

Les cadeaux de noces seront exposés. Dans nos familles, on laisse à chaque cadeau la carte qui l'accompagnait, mais chez nos compatriotes de langue anglaise, on enlève toutes les cartes ; cette anonymité a du bon, puisqu'elle ménage les susceptibilités des gens de fortune modeste. A chacun de décider ce qui s'adapte le mieux aux circonstances.

La mariée reçoit tous les cadeaux de noces, même ceux qui sont offerts par les parents et les amis intimes du marié ; par contre, c'est elle qui écrit toutes les lettres de remerciement. On ne saurait trop condamner l'habitude qu'ont certaines personnes de ne remercier que plusieurs mois après le mariage, et par une simple carte de visite, portant " Avec remerciements ". C'est une façon trop cavalière d'accuser réception d'un cadeau. Il faut écrire promptement un joli billet, qui ait l'air d'exprimer une vraie reconnaissance. C'est une corvée, si l'on veut, mais les gens bien nés ne peuvent s'en dispenser.

Jusqu'ici, nous n'avons rien dit des invitations ; pour un mariage comme celui que nous venons de décrire, il faut des faire-part gravés, envoyés trois semaines ou un mois à l'avance. Les enveloppes seront en double et adressées toutes les deux. Dans bien des cas, on suit l'ancienne mode : les deux familles font part du mariage. Mais d'habitude de nos jours, la famille de la mariée se charge de tout. Voici un modèle assez généralement accepté :

Monsieur et Madame Louis Lebon
ont l'honneur de vous faire part du mariage
de leur fille Ariane
avec
Monsieur André Dupont,
et vous prient d'assister à la bénédcition nuptiale
qui leur sera donnée samedi, douze avril,
mil neuf cent trente-sept,
à neuf heures trente
en la chapelle Notre-Dame.
Appartements Kingdon,
Ottawa.

Il faut toujours répondre promptement à une invitation pour un mariage, même si la carte ne porte pas *R. S. V. P.* La réponse sera à la troisième personne comme l'invitation, et se lira à peu près comme suit :

M. et Madame Lestels
acceptent avec plaisir l'invitation de
M. et Madame Unchacun
au mariage de leur fille avec M. Quelconque
le samedi, huit septembre,
et à la réception qui suivra.

Ou si l'on refuse :

M. et Madame Lestels
regrettent que leur absence les empêche d'accepter la gracieuse
invitation de M. et Madame Unchacun
au mariage de leur fille avec M. Quelconque,
le samedi, huit septembre.

Ces deux formes porteront, au bas gauche de la feuille, la date et l'adresse de ceux qui répondent.

Si la mariée est orpheline, les invitations seront envoyées au nom de ses plus proches parents, de son tuteur ou de vieux amis de sa famille.

Lorsqu'on ne veut pas trop charger la lettre d'invitation, il est permis de mettre dans la même enveloppe une carte portant le nom des parents qui donnent la réception, et leur adresse, un peu comme ceci :

M. et Madame Lestels
recevront
après la cérémonie.
110, avenue Clark.

Nous avons décrit toutes ces formes, non parce que nous les considérons comme essentielles, mais parce que l'usage veut qu'on s'y conforme. Un jeune couple peut fort bien se marier dans l'intimité, jouir de la compagnie de ses amis et de ses parents, sans tant de frais. Les jeunes gens font part de vive voix à leurs parents et amis de leurs fiançailles, et de la date où aura lieu leur mariage, pas plus de six semaines à l'avance. Ils remercieront ceux qui leur enverront des

cadeaux et leur demanderont, si la chose est facile, de venir à l'église assister à leur mariage. Les parents peuvent donner une réception plus ou moins simple au choix et à laquelle ne seront invités que les proches et les amis les plus intimes. Mais il faut toujours compter qu'une réception de mariage, même peu considérable, est plus dispendieuse qu'une autre. On peut donc encore restreindre les invitations et ne recevoir que les frères et sœurs... ce qui fera même alors une vingtaine d'invités ! Mais si la mariée et sa mère sont ingénieuses, elles sauront tirer parti de tout et tout arranger avec grâce, sans qu'il en coûte trop. En été, les fleurs sont si belles, il y a toujours des amis heureux de dévaliser leurs jardins pour une telle occasion, tous les parents prêtent avec joie leur concours aux préparatifs, bref, on peut être très gai avec un punch de quatre sous, si le jeune couple est rayonnant de bonheur. Les voyages de noces en auto ne sont pas très dispendieux, et tout se prête au plaisir de ceux qui les font. En hiver, les difficultés et les dépenses sont plus considérables.

A la campagne, les choses se font toujours plus simplement ; tout se prépare à la maison, les sœurs, les cousines, les amies mettent la main à la pâte. Il n'est pas nécessaire que le marié et les invités portent la jaquette, bien que les deux pères insistent d'ordinaire pour sortir leur redingote et leur chapeau haut de forme. Les dames portent leurs plus jolies toilettes, comme à la ville, et l'exubérance qui règne plus facilement à la campagne a tôt fait de suppléer à la marquise et au tapis rouge. A l'église et à la réception qui se donne invariablement chez les parents de la mariée, on suit à peu près le même protocole que celui mentionné plus haut pour les grands mariages à la ville, mais avec les modifications que suggèrent le lieu et les ressources dont on dispose.

La prétention n'a jamais de place ni à la ville, ni à la campagne, et l'on admire toujours ceux qui agissent avec simplicité et naturel. Les jeunes sont souvent portés à croire que leurs parents sont surannés, qu'ils n'observent pas les petites convenances à la mode du jour. Mais qu'ils se rassurent ; les Canadiens-Français ont une délicatesse, un raffinement innés, qui les sauvent toujours de la grossièreté, et presque invariablement du ridicule.

A la campagne comme à la ville, on organise plus facilement un mariage durant la belle saison qu'en hiver. Qui n'a pas vu nos églises de campagne ornées de fleurs comme on n'en trouve pas chez les fleuristes, la maison toute ouverte et regorgeant de jeunesse parée de ses plus beaux atours, et les aînés dignes autour de la table, écoutant les discours, y répondant avec entrain tout en donnant d'aimables

conseils ? Voilà qui vaut bien une réception à l'hôtel ou au club, où des serviteurs d'occasion font leur travail avec ennui.

LES SECONDS MARIAGES

Un second mariage se célèbre toujours avec moins d'apparat. Mais si c'est le marié qui est veuf, et si la fiancée est une jeune fille, il ne serait pas généreux de lui refuser le plaisir d'un beau mariage. Si elle y tient, le monsieur devra s'incliner devant les désirs de la dame ! Certaines familles restent bien unies, et l'on voit parfois les proches de l'époux défunt ou de l'épouse défunte assister au second mariage, mais on n'est pas obligé de les inviter. Les enfants du premier lit son généralement présents à la cérémonie. Si la mariée était veuve, elle porte encore sa première alliance pendant la période des secondes fiançailles, mais la quitte lorsqu'elle part pour l'église où elle doit convoler une seconde fois. Les cadeaux de noces sont de rigueur pour un second comme pour un premier mariage.

ANNIVERSAIRES

Voici l'ordre dans lequel on célèbre les anniversaires de mariage : le premier, de papier ; le cinquième, de bois ; le dixième, de ferblanc ; le quinzième, de cristal ; le vingtième, de porcelaine ; le vingt-cinquième, d'argent ; le trentième, d'ivoire ; le quarantième, de laine ; le quanrante-cinquième, de soie ; le cinquantième, d'or ; le soixantième, de diamant.

Les autres anniversaires sont relativement peu importants. Dans certains cas, les amis sont obligés de faire un cadeau, surtout pour fêter des noces d'argent. Les noces d'or sont un événement. La coutume veut que la famille, les amis, se réunissent alors pour témoigner de leur respect et de leur affection. On offre des cadeaux, les enfants du vieux ménage organisent une belle réception, qui commence par une messe le matin et continue pendant presque toute la journée. Chacun décide des rafraîchissements, de l'ordonnance de la fête suivant son goût et ses moyens. Mais ce qu'il ne faut pas négliger, c'est de réunir autant que possible ceux qui furent présents aux noces.

APRÈS LE VOYAGE DE NOCES

Au retour, la jeune femme a fort à faire pour son installation, et personne ne lui en voudra si elle ne fait pas de visites pendant quelque temps. Autrefois, les visites du jeune ménage se faisaient le dimanche,

et tous les deux arboraient pour l'occasion leur toilette de noces. Cette mode survit encore parfois à la campagne. De nos jours, la jeune femme termine son installation, et dans les trois mois, annonce dans les journaux qu'elle recevra tel jour, à telle heure, d'ordinaire de quatre à six heures. Elle sort tous ses beaux cadeaux de noces, invite sa mère ou sa belle-mère à recevoir avec elle, prie ses amies de venir l'aider à faire les honneurs de son foyer. Les demoiselles d'honneur sont les premières conviées. Elle se préparera comme pour un thé, mais ne se mettra certes pas en tête de servir des glaces, se contentant de sandwiches, de toasts, de tartines, avec du thé et du café, même seulement du thé à la rigueur. Elle mettra sa robe de mariée, sans le voile, et arborera son plus joli sourire pour faire remarquer à chacune de ses visiteuses que son cadeau de noces est bien en évidence, et lui dire combien elle le trouve joli. Toutes les dames de la famille, toutes les amies se présentent sans invitation spéciale, à une réception de ce genre. Elles admirent tout, et réitèrent leurs bons souhaits.

La jeune femme devra rendre ces visites aussitôt que possible, et certainement dans les six mois. C'est parmi ces visiteuses et leurs maris, leurs frères, leurs pères que s'établieront les relations du jeune ménage. Si par hasard, il s'était présenté des fâcheux, qu'on ne tient pas à revoir, il faut tout de même rendre la visite, quitte à s'en tenir là.

Chapitre X

Des naissances — Des baptêmes.

La naissance d'un enfant est toujours un grand événement. Sa venue est attendue avec impatience, les parents, surtout la mère, pensent longtemps d'avance au nom qu'on lui donnera, aux parrain et marraine qu'on lui choisira. Le premier-né a toujours pour parrain et marraine ses grands-parents : un fils est tenu sur les fonts baptismaux par la grand'mère maternelle et le grand-père paternel, une fille par la grand'mère paternelle et le grand-père maternel. Pour le deuxième enfant, ce sont les deux autres grands-parents. Lorsque les grands-parents sont morts, on choisit parmi sa famille ceux qu'on affectionne, et qu'on respecte le plus, ou ses meilleurs amis. Toutefois, il faut agir avec réflexion, puisqu'il est impossible à ceux auxquels on fait cet honneur de le refuser. Il y a aussi à considérer l'avenir de l'enfant, et il convient de lui donner un parrain et une marraine qui ont le sens du devoir et s'occuperont de leur filleul, si ses protecteurs naturels disparaissent. Il serait assez ridicule de demander à une personne dont l'aversion pour les enfants est connue de tenir un bébé sur les fonts. On ne choisit pas non plus une femme qui a la réputation d'être écervelée. Bref, on fait appel en cette occurence à tout son bon sens.

Les parents ont à choisir le nom de l'enfant, cela va de soi ; toutefois, la courtoisie les oblige à consulter les parrain et marraine, quitte à leur suggérer un choix entre plusieurs noms qui plaisent au père et à la mère. On peut évidemment, si on y tient, affubler un pauvre bébé d'un nom ridicule, car il ne peut protester ; pourquoi ne pas penser aux parents disparus et les faire revivre en donnant leur nom aux petits ? De grâce, qu'on ne se fie pas trop aux romans, surtout aux romans étrangers, pour choisir un vocable.

Quelques familles ont l'air de croire que le baptême est une cérémonie sans importance, dont on se débarrasse suivant l'expression de saint Paul " comme dans un coin ".

L'enfant est porté au baptême sans aucune façon, un peu comme un paquet, personne n'est averti, et l'on retourne à la maison du même

train. Ceux qui ont le respect des traditions familiales n'agissent pas ainsi. Le père s'empresse, aussitôt après la naissance, de communiquer la nouvelle aux parents les plus proches et aux amis les plus intimes. Il annonce aussi l'événement dans les journaux. Ce qui permet aux connaissances de manifester leur joie, soit par une carte, par un appel téléphonique, un envoi de fleurs ou de friandises pour la mère, de jolies fanfreluches pour l'enfant.

Une superstition bien répandue veut qu'on ne se présente jamais pour voir un nouveau-né sans un petit présent, car si on néglige de le faire, on risque de vouer l'enfant à la pauvreté. Du reste, les visites ne se font plus comme autrefois où l'on se précipitait dans les huit jours pour voir la mère et l'enfant. De nos jours, on attend plus longtemps, pour donner à la jeune mère le temps de se rétablir, au bébé, celui de s'habituer à l'existence.

Mais chez les catholiques, on ne retarde guère le baptême plus d'une semaine. Si la naissance a eu lieu dans un hôpital, et que les autorités le permettent, la cérémonie peut avoir lieu dans une salle de l'établissement. Dans ce cas, le père ira prendre chez eux le parrain et la marraine pour les conduire lui-même à l'hôpital. Les autres parents et amis, dont le nombre sera forcément restreint, arriveront à l'heure indiquée. Lorsque le baptême a lieu à l'église paroissiale, on peut demander à un prêtre parent ou ami d'officier. Mais il faudra s'entendre à ce sujet avec le curé de la paroisse. D'ordinaire, le père va chercher le parrain et la marraine, une jeune parente porte le bébé, et tous les cinq se rendent ensemble à l'église dans la même voiture. Les parents et amis prévenus de l'heure se présentent en temps et lieu. Le compère aura fait porter à sa commère une bonbonnière ou des fleurs, et une paire de gants blancs. Il aura envoyé un cadeau à son filleul, après avoir consulté sa commère, et c'est lui qui paiera le sonneur de cloches. La marraine envoie aussi un cadeau au bébé, et elle offre un petit souvenir à la porteuse.

Au retour de l'église, on se rend chez les parents, pour boire à la santé du nouveau-né ; on se félicite à la ronde et l'on se retire avant que la mère ne soit fatiguée.

Et voilà un autre chrétien lancé dans la vie ; il a été accueilli avec bonheur par ses parents ; tout le cercle de famille a eu l'occasion de lui souhaiter la bienvenue. Cet enfant n'est plus un inconnu, et les personnes prévenues de sa naissance, invitées à son baptême, seront toujours particulièrement portées vers lui.

Chapitre XI

Des funérailles — Lettres et visites de condoléances — Remerciements.

Il y a une étiquette pour les jeurs de deuil comme pour les jours de bonheur. Elles est fondée sur le désir de tout faciliter aux affligés, de leur éviter les corvées, et n'est en somme qu'une série d'actes de bienveillance, d'égards que les gens bien nés témoignent à ceux qu'ils aiment. Les règles ne sont pas rigides, elles s'adaptent aux circonstances et aux sentiments de chacun.

En réalité, cette étiquette est une forme de protection pour les gens en deuil ; c'est un voile que l'on tend, en quelque sorte, entre eux et la terrible réalité.

Quand la mort entre dans la maison, le monde en est informé convenablement et dignement, et les derniers rites s'accomplissent d'après un ordre reconnu.

Tout d'abord, on baisse les stores de la chambre mortuaire et ceux des fenêtres qui donnent sur la façade de la maison. Ces premières mesures sont si bien passées dans les mœurs que la garde-malade ou un ami les prennent instinctivement, sans presque y réfléchir.

La famille prévient ensuite par téléphone, par télégramme ou par lettre, suivant les cas, les parents et les amis qui habitent au loin. Un ami intime est chargé d'apprendre la triste nouvelle aux personnes qui sont sur les lieux et avec qui la famille ou le défunt aura été en relations, soit d'affaires, soit mondaines, y compris le banquier et l'avocat ou le notaire. L'heure des funérailles pourra être fixée plus tard et annoncée par la voix des journaux.

Une bonne en robe noire se tient dans l'entrée pour ouvrir la porte, recevoir et donner les messages et admettre les visiteurs. Si l'on n'a pas de bonne, on demande à une amie de rendre ce service, mais jamais à une personne de la famille immédiate.

Le médecin donne un certificat de décès et l'on appelle ensuite l'entrepreneur des pompes funèbres. Il est sage de faire avec ce dernier un contrat ferme et par écrit, afin d'éviter des surprises désagréables ou des

discussions déplacées. Il vaut toujours mieux s'adresser à une maison dont on connaît la réputation, pour ne pas courir le risque d'avoir plus tard des ennuis.

On fait insérer dans les journaux, à la colonne des décès, une annonce rédigée avec soin et dignité. Dans bien des cas, la famille ajoute à cette annonce, la rubrique : " Prière de ne pas envoyer de fleurs." Il faut respecter cette demande.

Si le défunt est père de famille, la veuve ou les enfants demanderont à un parent ou à un ami intime de s'occuper de l'entrepreneur. S'il y a un grand fils ou un gendre, c'est à lui que reviendra ce soin. Les questions d'argent répugnent plus à ce moment qu'à tout autre ; c'est pourquoi il vaut mieux s'assurer le concours d'un proche pour que tout se règle convenablement et sans faste déplacé. Ce n'est pas à la mort qu'il faut faire des étalages, et les funérailles qui ruinent les familles ne font pas honneur au disparu.

On n'a pu s'empêcher de remarquer, lors de la mort de Sa Majesté, le roi Georges V, combien la famille royale s'est maintenue dans les bornes de la simplicité. C'est aux gangsters de Chicago qu'il faut des cercueils de bronze dont le prix fabuleux est affiché dans la presse jaune ; le roi d'Angleterre, empereur des Indes, a été enterré dans un simple cercueil de chêne taillé dans un arbre de la forêt de Windsor. La reine s'est rendue à pied dire un dernier adieu à son mari dont le corps était gardé par des serviteurs sans livrée, et ses enfants l'entouraient comme la plus simple des femmes. Même quand le gouvernement a pris le cérémonial en mains, ce n'est pas le luxe que l'on remarquait : c'était l'affection du peuple pour son souverain disparu.

Puisse cet exemple d'humilité être suivi par tous, car on avait oublié, depuis quelques années, celui qu'avaient donné parmi nous nos hommes publics les plus éminents.

Les cercueils trop ornés sont de mauvais goût. Ils doivent être étanches et construits à l'épreuve des accidents, mais simples.

Pour les personnages importants, à la ville, on demande presque toujours des porteurs du coin du poêle, car le cercueil même est porté par les aides de l'entrepreneur des pompes funèbres. On choisit d'ordinaire les amis du défunt, ses associés en affaires, ses compagnons, mais jamais un parent. Ces porteurs sont au nombre de six ou huit, et précèdent le cercueil dans le cortège. Ils se réunissent à la maison mortuaire et se rendent ensemble à l'église. Un membre de la famille fera les démarches nécessaires à ce sujet aussitôt que possible après la mort. Voilà un autre de ces services qu'on ne peut refuser à moins d'être malade.

Une famille affligée pour la première fois peut se trouver embarrassée quant à la toilette du mort. A un homme, on met sa jaquette ou un complet propre, noir ou de couleur foncée ; à une femme, une robe blanche, violette ou noire, simple mais belle. Les enfants sont presque toujours en habits blancs. L'usage du linceul est inconnu parmi nous, et la coutume grandit de mettre au mort sa plus belle toilette, au lieu de confectionner au dernier moment des habits de circonstance.

Les dames qui vont à des funérailles ne choisissent pas cette occasion pour porter des couleurs vives, mais s'habilleront simplement, en toilettes sobres. Les hommes qui vont rendre visite à la famille en deuil y vont en habit de ville. Pour l'enterrement, ils porteront la jaquette, le pantalon rayé ou noir, le haut de forme, avec cravate et gants noirs. Ceux qui sont obligés de retourner à leurs affaires après la cérémonie, peuvent très bien aller à l'église en habit de ville.

Si la veuve assiste aux funérailles, elle marchera au bras de son parent le plus proche, de son fils aîné ou de son frère, voire de son beau-frère. Mais il est rare qu'une femme puisse supporter une telle épreuve : elle reste presque toujours chez elle, et ses parentes les plus proches, ses amies les plus intimes lui tiennent compagnie.

Dans le cas du décès de la mère de famille, le veuf prendra la tête du cortège avec son fils, s'il en a un ; les autres enfants suivent ; viennent ensuite les parents les plus proches, les amis les plus intimes. Lorsqu'il s'agit d'un personnage officiel aux funérailles de qui assiste le représentant du Gouverneur général, ce dernier vient immédiatement après la famille immédiate, et marche seul en tête du cortège. Il faut, après avoir reçu cette preuve de considération, remercier par une lettre adressée au secrétaire de Son Excellence. On a parfois de grands amis à qui l'on peut demander de se tenir bien près de la dépouille mortuaire et de se rendre jusqu'au cimetière.

A la campagne, il faut toujours des porteurs pour le cercueil, et si la route est un peu longue, on s'assure de quelqu'un qui pourra prêter main forte au besoin. Les voisins, les amis sont choisis pour rendre ce triste service ; un homme qui a plusieurs grands fils peut être porté en terre par eux. Autrefois, on offrait à chacun des porteurs une paire de gants noirs, une bande de crêpe pour leur chapeau, mais la mode en a passé. S'ils viennent de loin, un membre de la famille leur offrira à déjeuner ; on fait du reste cette politesse à tous ceux qui ont dû partir très tôt de chez eux pour assister aux funérailles.

La durée du deuil varie selon les circonstances, et surtout selon les idées de chacun. Une veuve peut porter le plus grand deuil, y compris

le long voile, pendant deux ans, ou se contenter de s'habiller de noir pendant quelques mois. Si elle reste chez elle, elle décidera si elle a besoin de la protection que lui accordent ces signes extérieurs ; mais si elle est obligée de participer à la vie des affaires, elle fera bien d'éviter tout ce qui attirerait trop l'attention. Si elle se présente au bureau ou au magasin couverte de crêpe, elle causera vite un malaise parmi ses compagnons de travail et ses chefs. Qu'elle adopte plutôt une robe noire toute simple et un chapeau qui passe inaperçu.

En général, la veuve porte des robes et des manteaux d'un noir mat, avec un col et des poignets de linon blanc. Son chapeau, souvent un canotier, au bord doublé de crêpe blanc, sera garni d'un long voile tombant en arrière. Autrefois, toutes les veuves se recouvraient la figure d'un autre voile qui retombait presque jusqu'à la taille. On aura remarqué que la reine Marie d'Angleterre portait ce double voile en mémoire de son illustre époux, et l'on sait qu'en France, cet usage une grande influence ,. mais il y a à cela bien des inconvénients, ne est presque général. Il est possible que l'exemple de Sa Majesté ait serait-ce qu'en ce qui concerne l'hygiène des yeux. Aussi le port du double voile est facultatif, ainsi que la durée du grand deuil. Cette durée peut varier entre six et dix-huit mois. Après cela, on porte du demi-deuil. Une mère qui pleure son enfant, des filles qui pleurent leur père, leur mère ou leurs grands-parents, portent le même deuil, mais sans voiles, et la durée varie suivant les endroits et les circonstances. On est certes plus sévère sur ce point à la campagne qu'à la ville. Pour un frère, pour une sœur, les règles sont les mêmes.

De nos jours, il est très rare que l'on porte le deuil d'un oncle, d'une tante ou de cousins, mais il n'est certes pas mauvais de le faire pendant quelques semaines.

Une fiancée porte d'ordinaire pour son fiancé le même deuil qu'une veuve pour son mari.

Les bijoux ne sont pas de mise avec des robes de deuil. La veuve gardera son alliance et se permettra peut-être une broche de jais pendant les six premiers mois ; après cela, on peut porter des diamants ou des perles avec les toilettes habillées. Mais on réserve les pierreries de couleur pour d'autres occasions.

Les rigoristes en France n'admettent pas les fourrures pendant la durée du deuil. Mais notre climat ne nous permet pas de suivre cette règle. On considère ici que le mouton de Perse est de deuil, et l'on porte aussi les autres fourrures, plutôt que d'en acheter de neuves, ce qui serait fort onéreux.

On ne s'attend pas à ce que les hommes portent le deuil de la même manière que les femmes, à cause de leurs relations d'affaires qu'ils ne peuvent interrompre que pendant la première semaine, ou à peu près. Un veuf, bien entendu, portera un habit noir ou gris foncé, une bande noire à son chapeau, des cravates, des chaussettes et des chaussures noires, mais les gants gris sont admis. La bande de crêpe au chapeau sera de deux pouces et demi ou trois pouces de large, et de drap très fin. La durée du deuil varie entre dix-huit mois et un an, mais on s'en tient en général à la période plus courte. Pour un père ou une mère, un enfant, un frère ou une sœur, un homme porte le deuil pendant un an ou moins. La bande noire du chapeau sera plus étroite que pour une épouse.

On voit très souvent des messieurs qui se contentent d'une bande noire à leur manche gauche, en signe de deuil, et cette pratique est tout à fait convenable.

On parle encore, dans un village québecois, du jeune homme qui avait arboré une chemise noire et une cravate vert-pomme pour porter un ami en terre ; inutile de dire qu'il aurait mieux fait de s'en tenir au linge blanc et à la cravate noire. C'eût été moins coûteux et plus convenable.

Pour les beaux-parents, on porte le même deuil que pour les parents.

Dans les familles où il y a des serviteurs, on leur donne une livrée noire pour la semaine des funérailles ; après cela, les bonnes remettent leur uniforme ordinaire, et le chauffeur porte une bande noire à la manche de sa tunique.

Les tissus qui conviennent le mieux au deuil sont les soies mates, le crêpe de chine, le chiffon, le crêpe georgette, et les tissus de laine.

Pour le demi-deuil, on peut porter du noir, du blanc, du gris et même du mauve, à condition qu'il ne soit pas rosé.

Il est d'usage que les femmes en deuil ne se mêlent pas aux grandes réunions mondaines, qu'elles n'aillent ni au théâtre, ni au concert, et ne fréquentent pas les grands restaurants à la mode, au cours des premiers mois, ou du moins des premières semaines qui suivent un décès. Pendant ce temps, elles ne feront pas de visites de cérémonie, et seront dispensées des devoirs mondains ordinaires. Cette coutume est une grande protection pour les affligés, et les parents, les amis n'essaieront pas de forcer la consigne pendant la première période de grand deuil. Autrefois, on ne tolérait pas la musique, et le piano même était fermé à clef dans toutes les maisons où la mort venait de passer. Dieu merci, ce rigorisme a disparu de nos jours : les enfants peuvent étudier leur

piano, et les fervents du sans-fil ne sont pas forcés de se priver de ce plaisir.

Les hommes sont moins pointilleux sur les questions de deuil, mais un veuf ne va pas au bal, un père dont l'enfant vient de mourir ne laisse pas sa femme à la maison pour courir les réceptions. Toutefois, ni l'un, ni l'autre ne se fera scrupule d'assister à un dîner de la Chambre de commerce ou à une autre réunion d'affaires du même genre.

Jusqu'ici, nous avons surtout parlé du point de vue de la famille éprouvée. Mais les amis, les relations, ne restent pas indifférents devant la mort. Que doit-on faire en l'apprenant, soit par les journaux, soit autrement ? On verra ici une fois de plus que l'étiquette est l'expression de la bonté du cœur, de la charité. Et ce sont ces bons sentiments qu'il s'agit de manifester. On se rend immédiatement à la maison mortuaire pour y déposer sa carte avec un mot de sympathie ; si cela n'est pas possible, on écrit sans retard une lettre ou un billet de condoléance. Si l'on connaissait bien le défunt et sa famille, on peut envoyer des fleurs ou encore, faire dire des messes, ou préparer un bouquet spirituel, selon les cas. Bien entendu, seul l'envoi de fleurs est permissible pour les Protestants. Pour les Catholiques, on agit suivant leur préférence, si on la connaît ; sinon, suivant son goût à soi.

Nos amis protestants ne suivent pas exactement le même cérémonial que nous, mais on va, chez eux comme chez nous, déposer sa carte immédiatement après avoir appris le décès. Si la famille reçoit, on lui fait part de ses regrets ; sinon, on en demande des nouvelles à la personne qui répond à la porte, et on laisse sa carte. A l'église, on suit le service religieux avec respect. Si les journaux annoncent que les funérailles se feront dans la plus stricte intimité " Funeral Private ", on s'abstient naturellement de s'y présenter.

Dans le cas où, sans avoir bien connu le défunt, on désire témoigner ses regrets à la famille sans mettre les proches dans l'obligation, on se présente simplement aux funérailles.

Inutile de donner ici des précisions sur les bouquets spirituels. Les fleurs seront choisies dans les teintes douces, bien qu'on ne se confine plus aux blanches et aux violettes comme autrefois. Mais on semble encore éviter le jaune. On adresse les fleurs à la famille, on raye de sa carte les mots " Madame ", " Mademoiselle " ou " Monsieur ", selon le cas, pour écrire son prénom à la place, et l'on ajoute aussi quelques mots de sympathie. Certains formalistes évitent de mettre la préposition " de " entre les mots tracés à la main et le nom, pour ne pas avoir l'air d'attendre une réponse du mort !

Il ne faut pas l'oublier : plus on tarde à écrire une lettre de condoléance, plus il est difficile d'y faire passer le ton de sympathie sincère qu'elle doit refléter. Mieux vaut une carte envoyée sans retard qu'une lettre qui n'arrive qu'après des semaines. Et dans ces lettres, il faut surtout éviter l'emphase, le théâtral. Dix lignes bien senties seront plus appréciées que trois pages de déclamation.

Les gens d'esprit un peu paresseux, qui ne peuvent s'exprimer facilement, feront bien d'adopter une sorte de formule. En voici deux exemples :

Chère Madame,

Permettez-moi de vous exprimer ma profonde sympathie, à l'occasion de la mort de votre mari. Comme tous ceux qui le connaissaient, j'admirais son beau caractère, son intégrité. (On peut remplacer par " son attachement à sa famille, ses vertus civiques "). Je sais, chère Madame, que l'estime générale dont il était entouré et tout le bien qu'il a fait vous seront aujourd'hui de grandes sources de consolation.

Veuillez accepter l'expression de ma profonde sympathie et me croire, chère Madame,

Bien sincèrement vôtre,

XXX.

Chère Madame,

La perte de votre chère fille doit vous être bien douloureuse. Comme le sort est sans pitié de l'avoir arrachée à votre affection ! Veuillez croire, chère Madame, que je compatis de tout cœur à votre trop digne chagrin.

En même temps que mes sincères condoléances, veuillez agréer mes salutations les plus empressées.

ZZZ.

Retournons maintenant à la famille en deuil. Il faut répondre par des remerciements aux condoléances, à tous les envois de fleurs, de messes et de bouquets spirituels. Il est prudent de dresser une liste des fleurs et couronnes, bouquets spirituels et autre témoignages de sympathie reçus, afin que personne ne soit oublié quand viendra le temps des remerciements. Il ne faut pas se fier aux cartes, qui sont trop souvent perdues, dans de telles circonstances.

Lorsqu'on a reçu un très grand nombre de témoignages de sympathie, il est permis de répondre par des lettres ou cartes gravées ou imprimées, et dont on trouve des modèles chez tous les imprimeurs. Mais il faut les examiner avec soin, pour que rien de saugrenu ne s'y glisse. Ces lettres portent les noms de tous les membres de la famille, et une phrase de remerciement. Sur les cartes, le nom du chef de famille figure seul, ou celui de la veuve, selon les cas, suivi de la phrase " et les membres de la famille ", et des mêmes remerciements que sur les lettres.

Mais les Canadiens-Français adoptent de plus en plus l'habitude de remercier par des lettres personnelles tous ceux qui leur ont témoigné de la sympathie ; si l'on ne peut écrire une lettre à tous, on en envoie au moins à ceux qui ont fait parvenir des fleurs ou des bouquets spirituels, et l'on adresse aux autres sa carte de visite bordée de noir sur laquelle on écrit à la main : " Remerciements pour sympathies ", ou autre phrase du même genre.

On ne saurait trop condamner l'indifférence, le manque de gratitude dont témoignent ceux qui se contentent de faire insérer dans les journaux une petite annonce de remerciements. Cette manière d'agir est d'un laisser-aller peu recommandable.

Le papier de deuil ne se fait plus avec la bordure noire très large que l'on voyait jadis. La plus usitée ne mesure guère que trois lignes, et c'est toujours la même, quel que soit le degré de parenté du défunt.

En France, on observe la louable coutume de témoigner du respect pour les convois funèbres que l'on croise au passage : les hommes se découvrent, les femmes s'inclinent ou se signent. Nous ferions bien de l'adopter, au lieu de tant d'autres moins recommandables qui nous viennent d'outre-mer.

Notre génération semble plus sage en matière de monuments funéraires que ne l'étaient nos aïeux ; mais on voit encore trop souvent des familles qui se sont endettées pour faire construire des chapelles mortuaires, ou élever des pierres tombales prétentieuses. C'est d'assez mauvais goût, et les riches feraient bien mieux, au lieu de dépenser ainsi des sommes souvent considérables, de doter un lit d'hôpital ou de fonder une bourse dans un collège, à la mémoire des disparus. Du reste, quoi que l'on fasse, il faut s'y résigner, l'oubli nous attend tous, et Victor Hugo l'a dit :

L'air reprend la fumée et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom.

Chapitre XII

Des visites : D'amitié — De cérémonie — D'occasions spéciales, félicitations, condoléances, de remerciements, du Jour de l'An — Jour de réception — Cartes de visite — " Madame est sortie ".

De toutes les visites mentionnées dans l'histoire, rien n'est plus curieux que celle de Saint-Simon à la princesse des Asturies. On se rappelle que ce grand bavard avait été chargé par le roi de France de reconduire en Espagne la princesse qui devait épouser l'héritier du roi castillan. Mais laissons parler le malicieux mémorialiste :

" Arrivé avec tout ce qui était à moi, à l'audience de la princesse des Asturies, qui était sous un dais, debout, les dames d'un côté, les grands de l'autre, je fis mes trois révérences, puis mon compliment. Je me tus ensuite, mais vainement, car elle ne me répondit pas un seul mot. Après quelques instants de silence, je voulus lui fournir de quoi répondre, et je lui demandai ses ordres pour le Roi, pour l'infante et pour Madame, M. et Madame la duchesse d'Orléans. Elle me regarda et me lâcha un rot à faire retentir la chambre. Ma surprise fut telle que je demeurai confondu. Un second partit aussi bruyant que le premier. J'en perdis contenance et tout moyen de m'empêcher de rire ; et jetant les yeux à droite et à gauche, je les vis tous, leurs mains sur leurs bouches, et leurs épaules qui alloient. Enfin un troisième, plus fort encore que les deux premiers, mit tous les assistants en désarroi, et moi en fuite avec tout ce qui m'accompagnait, avec des éclats de rire d'autant plus grands qu'ils forcèrent les barrières que chacun avait tâché d'y mettre. Toute la gravité espagnole fut déconcertée, tout fut dérangé : nulle révérence ; chacun pâmant de rire se sauva comme il put, sans que la princesse en perdit son sérieux, qui ne s'expliqua pas avec moi d'autre façon."

Cette histoire est trop absurde pour servir de leçon ; nous ne la citons que pour faire voir que les gens du monde, les courtisans les plus expérimentés même perdent parfois contenance devant le saugrenu, et que les gens ordinaires à qui la chose arrive peuvent se consoler.

On rend peu de visites, à notre époque ; toutefois, il reste des circonstances où il convient de faire acte de présence chez ses amis et connaissances.

Une dame demande à la bonne qui lui ouvre la porte : " Madame reçoit-t-elle ? " ou s'il y a plusieurs femmes dans la maison, la visiteuse demande " Les dames reçoivent-elles ? " Si la réponse est affirmative, la bonne fait passer la dame au salon, sans lui demander sa carte, ce que l'on ne fait que pour les personnes que l'on soupçonne d'être des agents ou vendeurs. Si l'hôtesse est déjà au salon, la visiteuse dit son nom à la domestique, lorsque c'est une première visite ; elle ne dit pas " Madame Jean Leblanc ", mais " Madame Leblanc " tout court. Si l'hôtesse n'est pas au salon, la bonne fait entrer, indique un siège, et se retire en disant : " Je préviens Madame ". Il se peut que l'attente doive se prolonger de quelques instants, et dans ce cas, la bonne revient dire " Madame vient ". Mais il serait très inconvenant que la visiteuse entame une conversation avec la bonne. Elle ne se lèvera pas non plus de son siège pour examiner un objet ou une peinture ; elle attendra tranquillement.

Dans certains milieux pointilleux, on recommande à l'hôtesse de ne pas dire aux visiteurs : " Veuillez donc vous asseoir ", mais " Asseyez-vous donc ici ". On prétend que la première formule convient seulement quand on s'adresse à ses inférieurs.

Il va sans dire que la visiteuse et l'hôtesse se serrent la main. S'il y a d'autres personnes présentes, on ne les dérange pas pour leur serrer aussi la main, mais on les salue par une inclination de tête seulement. L'hôtesse doit-elle présenter ses visiteuses les unes aux autres ? S'il n'y a que deux ou trois personnes dans le salon, il serait gauche de ne pas le faire ; mais s'il y a plus de six personnes, il serait également gauche de le faire, puisqu'il faudrait certainement interrompre plusieurs conversations.

Quand on désire rendre visite à une connaissance de passage chez une personne que l'on ne connaît pas, on demande " les dames ", mais on n'amène pas une étrangère faire visite avec soi chez des personnes qu'elle n'a jamais rencontrées.

La dame en visite laisse son parapluie dans le hall ou le vestibule, mais elle garde son manteau et ses gants.

Le monsieur qui fait des visites laisse son paletot, son parapluie ou sa canne et ses caoutchoucs en entrant ; les formalistes gardent leur chapeau et leurs gants à la main, et les déposent à côté de leur chaise dans le salon. Mais cette mode a vieilli, et la plupart laissent gants et chapeau aussi dans l'entrée. Un homme serre la main de son hôtesse,

et salue les autres d'une inclination et d'un mot. Si l'on annonce d'autres visiteurs pendant qu'il est là, il se lèvera et restera debout tant que l'hôtesse n'aura pas repris son siège. Cette dernière doit donc faire attention, lorsqu'elle reçoit des messieurs, de ne pas les laisser debout inutilement. Elle se lève, bien entendu, toutes les fois qu'il entre quelqu'un, mais se rassied aussitôt que possible.

Les visites les plus usitées sont celles d'amitié, que l'on fait d'ordinaire précéder d'un appel téléphonique, pour être sûr que l'hôtesse sera chez elle et prête à recevoir. Ces visites se font l'après-midi ou le soir, à la convenance et au goût ; elles peuvent durer une demi-heure ou même plus.

Il y a ensuite les visites de cérémonie, que l'on fait pour diverses raisons, et qui ne durent pas plus d'un quart d'heure ou vingt minutes. Les plus fréquentes sont celles-ci : les visites obligatoires dans la huitaine après un dîner, un bal ou un déjeuner, que l'on ait ou non accepté l'invitation ; celles que l'on fait aux étrangers pour lesquels on a reçu des lettres de présentation, et dont on doit s'acquitter promptement ; celles qui précèdent une invitation à de nouvelles connaissances. Les personnes âgées qui invitent des jeunes gens ne sont pas tenues à cette dernière visite.

Il y a aussi mainte occasion où il faut rendre visite à ses connaissances : pour les féliciter d'un bonheur qui leur arrive, de la naissance d'un enfant, d'un succès, ou de tout autre événement agréable. Ces visites sont courtes, gaies, on parle beaucoup de la raison de la visite, et de la part que l'on prend aux justes réjouissances.

Dans les deuils, on se présente pour témoigner du chagrin que l'on ressent, et l'on trouvera au chapitre *Des funérailles* des indications spéciales sur ces visites de condoléance. Il y a toutefois d'autres circonstances que la mort qui demandent des expressions de sympathie, et les gens de cœur ne manquent pas de le reconnaître. Par exemple, ces années de crise ont vu tant de chefs de famille perdre leur emploi, et tant d'autres incidents tristes que l'on n'a guère, hélas ! que l'embarras du choix.

Les visites de noces sont mentionnées dans le chapitre *Des mariages*. Tous ceux qui ont été invités à un mariage, même ceux qui n'ont reçu qu'une carte de faire-part, doivent une visite, non seulement à la mère de la mariée, mais à la mariée même. Les épouses de ceux qui sont en relations d'affaires avec le jeune homme viendront aussi à une réception de noces, tout comme les voisines du jeune ménage.

Il y a aussi les visites de remerciement : les obligés trouvent souvent qu'une lettre ne suffit pas, et ils viennent rendre visite pour exprimer

leur reconnaissance de vive voix. Inutile de donner des précisions, car la bouche parle de l'abondance du cœur, et la gratitude :

" qui se conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour la dire arrivent aisément."

Mille grâces à Boileau !

Les visites du Jour de l'An ont bien diminué d'importance ; cependant, certains personnages haut placés les remettent en honneur, et les dames en font maintenant plus qu'elles n'en reçoivent. Les rafraîchissements sont toujours abondants, et il règne en cette saison de l'année une cordialité générale qui rend ces réceptions très gaies.

Une dame qui a l'intention de recevoir ce jour-là l'annoncera dans la colonne des mondanités si elle habite à la ville ; à la campagne, on le dit à ses amis par téléphone, ou l'on s'en passe le mot. L'hôtesse aura préparé un punch chaud de même que du thé, puisqu'il fait toujours froid en cette saison. Il y aura des tartines beurrées, des sandwiches et de petits fours, avec du gâteau de Noël. Si le punch est bien fait, l'hôtesse n'aura pas à se préoccuper de la conversation qui ira toute seule.

Avant la guerre, chaque maîtresse de maison avait son jour de réception ; les dames d'un quartier avaient toutes le même, et l'on voyait des groupes de personnes occupées tout l'après-midi, depuis trois heures et demie jusqu'à six heures, à distribuer des cartes, à échanger des compliments avec leurs hôtesses et avec leurs amies. Tout en présentant certains inconvénients, cette mode avait du bon, car on savait toujours quand trouver une personne chez elle. Le thé était prêt, il y avait du feu dans la cheminée, des fleurs sur la table, bref, tout était agréable. On voit encore de temps en temps dans les journaux, à la colonne des mondanités, un entrefilet annonçant que madame Unetelle recevra tous les lundis de janvier, ou de février, mais la coutume n'est pas générale. Les dames qui l'observent invitent deux ou trois amies à venir passer l'après-midi ; ces dernières avertissent quelques personnes par téléphone, et l'on organise ainsi une petite réception. La collation sera légère mais soignée : du thé ou du café et les accessoires ordinaires. La bonne qui ouvre la porte sera bien stylée, et annoncera le nom des visiteurs au moment où ils entreront dans le salon, mais sans leur demander leur carte ; ce n'est qu'au moment où ils partiront qu'elle leur présentera le plateau où ils la déposeront. Une femme laisse une de ses cartes pour chacune des

dames de la maison, une carte de son mari aussi pour chacune d'elles, et une autre pour le maître de céans.

Il y a quelques années, les cartes de visite étaient toujours gravées sur un bristol mat, mais on se sert maintenant aussi de parchemin. La grandeur varie légèrement : pour celles d'un monsieur, elles sont d'à peu près trois pouces et un seizième de longueur, sur un pouce et demi de largeur. Les cartes des dames sont plus grandes, celles des jeunes filles plus petites que celles des dames, mais plus grandes que celles des messieurs. Du reste, on peut se fier au graveur, qui montrera des échantillons et indiquera la grandeur en vogue. Le nom sera gravé simplement, sans fioritures, et l'on peut y ajouter l'adresse dans le coin en bas à gauche de la carte, en lettres plus petites. Il vaut mieux ne pas se servir d'initiales sur une carte, mais mettre son nom tout au long. Une femme met le prénom de son mari, même si elle est veuve. Ainsi, sa carte portera :

Madame Louis-Jacques Blanc
15, avenue des Acacias

et non

Madame Marie-Louise Blanc

ni

Madame L.-J. Blanc.

Le point qui précède est destiné à marquer la fin de la phrase, non à indiquer ce que l'on met sur une carte de visite, sur laquelle on ne voit jamais aucune ponctuation, si ce n'est la virgule entre le numéro et le nom de la rue.

Est-il nécessaire de dire qu'on ne met jamais sur une carte de visite un sobriquet, ni un petit nom d'amitié, même dans le cas d'une très jeune fills que toutes ses amies connaissent sous une telle appellation ?

La fille aînée de la famille met sur ses cartes de visite " Mademoiselle Lebrun ", et ses sœurs cadettes ajoutent leur prénom : " Mademoiselle Thérèse Lebrun."

La carte de visite est indispensable dans diverses occasions : pour inviter des amis à prendre le thé, à jouer au bridge quand on ne veut pas téléphoner ; pour exprimer des sympathies, prendre des nouvelles d'une personne malade, féliciter quelqu'un, présenter une connaissance à un tiers ; dans ce dernier cas, on met à la main sur sa carte : Pour présenter M. Levert. Mais ce procédé est surtout usité en affaires.

On voit encore des cartes gravées au nom d'un monsieur et d'une dame, ainsi " Monsieur et Madame Louis Legros ", mais cette forme a quelque peu vieilli. Quant à mettre le nom des jeunes filles, cette mode est à peu près périmée, du moins en Amérique.

Parlons un peu du pieux mensonge admis dans le monde : " Madame est sortie." Il ne faut pas s'offenser si l'on reçoit cette réponse de la bonne, même si l'on a raison de croire que l'hôtesse est chez elle. Tant d'excellentes causes peuvent empêcher de recevoir, même lorsqu'on est chez soi, que cette formule est consacrée. Elle est certes moins offensante que l'habitude de certaines maîtresses de maison, qui ne disciplinent pas leurs bonnes, et leur font dire, après que la visiteuse a attendu un bon moment : " Madame ne reçoit pas aujourd'hui." Cette phrase est plus vraie que l'autre, mais plus choquante, car elle a l'air d'être destinée particulièrement à la personne qui attend. Il est donc sage de dresser la domestique à répondre correctement à la porte.

Chapitre XIII

De l'étiquette à la campagne.

Les citadins qui s'établissent à la campagne constatent bientôt certaines différences entre leurs coutumes et celles de leurs nouveaux voisins. La première, c'est le degré souvent intense, parfois malicieux, de curiosité que chacun porte aux nouveaux arrivés. Personne n'est anonyme à la campagne, personne n'a de secret. Mais ceux qui savent d'expérience ce que signifie cette vie en commun dans les moments d'épreuve, ne sont pas lents à en accepter les inconvénients.

Madame Lepetit a sans doute la langue un peu longue, elle sait trop ce qui bout dans la marmite de son prochain ; mais ceux qui ont vu son dévouement envers les malades, sa charité pour les orphelins, lui pardonnent volontiers ses petits travers.

Admettons que monsieur Legrand vous pose trop de questions, qu'il ne vous fasse pas grâce du moindre détail sur votre généalogie ; il vous révèle des choses si charmantes au sujet de votre grand'mère que bientôt il devient estimable.

La mode des visites est beaucoup plus respectée dans les villages qu'à la ville ; les nouveaux arrivés verront bientôt défiler chez eux toute la société de l'endroit. Les nuances sociales sont moins prononcées, et parfois, la présence de certaines personnes est inopinée. Mais ces visites, qui se font dès que la nouvelle famille paraît installée, devront toutes être remises dans les trois semaines, sous peine d'offenser.

Ainsi, la femme d'un nouveau gérant de banque verra chez elle toutes les épouses des clients de son mari ; même si ces personnes ne lui sont pas sympathiques, elle n'en laissera rien voir, et leur rendra leur première visite, quitte à ne pas se lier avec elles. La même chose s'applique à la femme d'un nouveau médecin, d'un marchand ou d'un autre homme en vue.

Rien ne contribue davantage à donner une mauvaise opinion d'une nouvelle venue que des remarques désobligeantes ou moqueuses de sa part. Dans un petit village où l'on ne connaît pas à fond les ramifications de famille, il faut se garder de tout ce qui pourrait paraître

malveillant, car on ne sait jamais à qui l'on s'adresse, et la personne sur laquelle on se permet un mot d'esprit peut fort bien être une parente rapprochée de l'interlocutrice. La discrétion est donc la première qualité que les citadins doivent cultiver à la campagne.

Dans les villages, les réceptions ne sont pas aussi cérémonieuses que dans les villes, mais les réunions d'amis, pour être simples, n'en sont pas moins gaies, ni moins l'expression de bons sentiments. On y rencontre souvent d'habiles joueurs de cartes, des musiciens remarquables, des gens dont la conversation est un plaisir délicat. Mais ils sont parfois méfiants, timides, et il faut se donner la peine de trouver leurs mérites, qu'ils ne livrent pas immédiatement. Que les nouveaux arrivés n'aillent pas croire que leur plus grande habitude du monde leur concède la supériorité : les autres s'en apercevraient vite, et pourraient user de représailles.

Tous ces conseils paraissent inspirés par un mauvais naturel, et trop souligner les punitions. Mais n'oublions pas que ces petites punitions sociales ont beaucoup plus d'importance au village qu'à la ville. Les hommes d'affaires ou de profession s'apercevront vite qu'on leur bat froid par suite d'une petite erreur de leur femme ; cette dernière agit souvent par étourderie, par cet esprit d'indépendance qu'on acquiert inconsciemment à la ville pour se défendre contre les intrus, et dont il faut se défaire au village, au risque de passer pour hautain ou orgueilleux. Toutefois, que ces messieurs n'aillent pas se prévaloir de ce qui précède pour blâmer leurs femmes de leurs erreurs à eux.

Au village, on ne laisse pas sa carte lorsqu'il y a des malades dans une maison amie ; on fait une véritable visite, on offre même d'aider dans la mesure de ses moyens, soit en restant auprès du patient pendant que la famille se repose, soit en préparant chez soi quelque petit plat recherché pour le malade.

Lorsqu'il survient un décès, on va aussitôt offrir ses services ; si l'on constate qu'un détail a été négligé, on s'en occupe sans ostentation ; en un mot, on fait pour les autres tout ce que l'on voudrait qu'ils fissent pour soi. Personne ne s'abstient d'assister aux funérailles, à moins d'être prié de rester avec quelque membre de la famille en deuil, qui est dans l'impossibilité de se rendre à l'église.

On trouvera, au chapitre *Des funérailles* et à celui *Des mariages*, des précisions sur ces circonstances, tant pour la campagne que pour la ville.

Le village est beaucoup plus démocratique que la ville, et rien n'indispose plus, dans le premier endroit, qu'une attitude d'exclusivisme social ou de supériorité intellectuelle. Il ne faut pas non plus faire

fi de l'opinion locale ni la mépriser. Une personne qui arborerait des toilettes trop décolletées pour des réunions d'amis, un homme qui arriverait en habit de gala lorsqu'il est prié à souper, non seulement feraient sourire, mais ils indisposeraient leurs hôtes et les autres invités. Si l'on n'est pas très sûr des habitudes locales, mieux vaut demander conseil à son hôtesse ou à la personne que l'on connaît le mieux.

Un nouvel arrivé, s'il ne tient pas à donner mauvaise opinion de lui-même, ira immédiatement rendre visite à monsieur le curé et à ses confrères. Les prêtres sont dispensés de toutes ces obligations, mais un jeune vicaire sera bien vu s'il va rendre visite aux familles amies ou parentes de la sienne.

Nous l'avons dit plus haut, c'est à la campagne que l'on voit les amitiés les plus solides, les moins intéressées, et les dévouements à toute épreuve. Mais il faut admettre que nos villageois négligent volontiers certains détails qui les font mal juger. Ainsi, un trop grand nombre de ces messieurs, même parmi les hommes de profession, négligent leur toilette et, faut-il l'avouer ? même les soins de propreté. Que de barbes longues, que de doigts endeuillés ! Aussi, que de chapeaux restent sur la tête de leurs propriétaires, quand ils devraient être à la main. C'est un peu le résultat de la timidité : on croit que trop de propreté ferait remarquer, que trop de coups de chapeau sont efféminés. Ah ! messieurs, comme vous avez tort, vous qui êtes si aimables, si enjoués, dont la compagnie est si attachante ; que serait-ce sans ces petits défauts ? Que ces dames prêtent leur concours : c'est leur droit, même leur devoir. Qu'elles s'assurent que le nœud de la cravate soit bien fait, que les visites au barbier soient régulières, que le rasoir ne reste pas dans son étui d'un samedi à l'autre, que le chapeau s'enlève en entrant dans toutes les maisons, pour toutes les connaissances que l'on rencontre, même les plus humbles. Tout cela, ce sont de petites habitudes à prendre, et qui deviennent vite une seconde nature.

Autre travers que l'on relève chez les campagnards : dans les réunions d'amis, les hommes restent trop souvent d'un côté, les femmes de l'autre. Les braves qui réagissent s'en félicitent bientôt, et constatent que la compagnie des dames a du bon, même beaucoup de bon. L'hôtesse qui a soin de rappeler à son mari ses devoirs avant l'arrivée des invités, de les lui rappeler de nouveau au cours de la soirée, verra bientôt de grands progrès, et tout le monde la félicitera de l'entrain de sa soirée.

Les maisons de la campagne sont grandes, les maîtres en sont hospitaliers, et ne se font pas faute d'inviter leurs amis et parents de la ville à passer avec eux plusieurs jours, même plusieurs semaines.

L'acceptation de l'invitation comporte certaines obligations de part et d'autre : l'hôtesse verra à ce que la chambre d'amis soit pourvue de tous ces petits détails qui augmentent le confort : épingles, aiguilles et fil, même quelques boutons, du papier à lettre, un livre ou une revue, une lampe à portée du lit, des allumettes, et autres petits objets utiles. De son côté, le visiteur arrivera avec un petit présent à la main, bonbonnière, livre nouveau, ou autre objet du genre ; il ne se permettra rien qui dérange les habitudes de la maison, tel qu'un lever intempestif, des exigences inconvenantes, ou toute autre incongruité. Il ne se permettra aucune critique des mœurs locales. Avant de quitter ses amis, ils ne manquera pas d'offrir un pourboire aux domestiques ; bref, il agira de manière que son départ cause des regrets à tous, et les hôtes, de leur côté, auront été si aimables que la bonne impression sera mutuelle.

Les villégiatures sont un peu différentes, et les citadins de passage dans une ville d'eau, à une plage ou à la montagne, ne sont pas astreints aux mêmes obligations que ceux dont nous venons de parler. Toutefois, il est bon de ne pas se faire remarquer par trop de désinvolture, trop d'indépendance d'allures. Les jeunes surtout sont portés à croire qu'en villégiature, tout leur est permis, que les gens de l'endroit ne méritent aucun égard, aucun respect. Qu'ils se détrompent. On trouve dans tous nos villages des personnes très distinguées, dont l'opinion a du poids, et qu'il ne faut pas offenser. Les toilettes tapageuses sont presque inévitables, mais de grâce, qu'elles ne soient pas indécentes, que les manières ne soient pas choquantes. Les cris stridents ne sont pas plus harmonieux sur la grève qu'ailleurs, les scènes de flirt avancé sont toujours déplacées. Les champs et les jardins, même s'ils ne sont pas dans le voisinage immédiat des maisons, ont un propriétaire, et on ne peut les piller sans commettre un larcin. Si la décadence des mœurs continue, il arrivera bientôt que les gens de la campagne auront à se défendre par des procédés rigoureux contre les dépradations de certains automobilistes sans scrupules.

Même en villégiature, il faut s'observer et ne se lier qu'avec des personnes dont on connaît l'origine et la situation. Qu'on ne s'y méprenne pas : cette remarque ne conseille pas le snobisme, mais une certaine prudence. D'aucuns diront que l'on ne va pas à la campagne pour se condamner à une vie de cloître, et que se priver de relations plus ou moins agréables serait une erreur, puisqu'on n'est pas tenu d'emporter avec soi ses relations bouclées dans sa valise. Raisonner ainsi serait folie. Il existe assurément des personnes honorables, distinguées même, parmi ces rencontres fortuites, mais il y en a d'autres

que l'on ne peut continuer de fréquenter de retour à la ville, et il serait de la dernière imprudence de leur laisser croire, soit par sa conduite, soit par ses paroles, qu'elles ont droit à la même considération pour plus tard.

On ne saurait trop le répéter : heureux ceux qui sont naturellement discrets, car ils seront préservés de commettre mille petits impairs ; quant à ceux qui ont apporté en naissant trop de spontanéité, qu'ils s'observent, qu'ils tâchent d'acquérir de la réflexion.

Chapitre XIV

Des clubs — Des cercles — Des œuvres.

Les clubs et les cercles, les œuvres remplissent un rôle de plus en plus important dans notre vie. Tout le monde, ou presque, joue au golf, au tennis, au badminton ; toutes les professions ont leur cercle, chacun de nous a son œuvre préférée à laquelle il consacre plus ou moins de temps. Et cela a créé une série de conventions que l'on observe pour le bien général.

En faisant partie d'un cercle, on peut se payer assez facilement un faste autrefois réservé aux millionnaires : de luxueuses maisons de campagne où les domestiques sont parfaitement stylés, des champs de golf, des courts de tennis, une cuisine soignée, la compagnie d'un grand nombre de gens qui ne songent qu'à jouir de tous ces avantages : en voilà assez pour les gens de moyens aisés et sans grande responsabilités. On voit augmenter tous les jours le nombre d'hommes non mariés et riches, de femmes gagnant largement leur vie qui se contentent d'une chambre à coucher et d'une salle de bain, et passent toute leur vie au club. On reçoit de plus en plus au cercle, pour n'être pas embarrassé de préparatifs, et parce que les maisons, les appartements ne sont plus assez spacieux.

Pour devenir membre de l'un de ces clubs ou cercles, il faut soit y être invité, soit en faire la demande. Certaines personnes sont invitées à contribuer à la formation d'un cercle, et s'appellent membres fondateurs ; elles paient leurs cotisations comme les autres membres, mais à cause des responsabilités qui leur incombent, les contributions d'initiation leur sont d'ordinaire épargnés. Certains personnages sont parfois invités à devenir membres honoraires ; ils ne paient ni cotisations, ni initiation. C'est ce qui arrive au premier ministre dans le cas des grands clubs du pays. Les membres ordinaires paient les cotisations régulières. Certaines organisations ont des membres à vie, qui paient leurs cotisations plusieurs années à l'avance, dix ou vingt même, et en sont ensuite dispensés pour le reste de leurs jours.

Mais le commun des mortels demande à entrer dans un club, soit directement, soit par l'entremise d'une personne qui en est déjà membre. La plupart des cercles ont une formule que signe le postulant, appuyé par deux membres du club, qui s'occupent ensuite de solliciter en faveur de leur ami un nombre suffisant de votes pour assurer son élection. Car il n'y a pas de pire mortification que de se voir refuser l'entrée d'un club. D'autres cercles admettent les postulants sur la recommandation du bureau d'administration ; dans ce cas c'est aux administrateurs que s'adressent les parrains. Du reste, il est facile de se renseigner sur ces détails, et d'agir en conséquence. Aussitôt qu'un nouveau membre est admis, il en est averti par une lettre du secrétaire, et n'a plus qu'à envoyer son chèque et à se prévaloir des avantages qu'il recherche. Il n'est pas obligatoire mais gracieux de sa part d'inviter ses parrains à dîner ou à dejeuner avec lui au cercle dans la quinzaine qui suit son admission.

Il est bon de se procurer une copie des règlements et de se familiariser avec les habitudes du nouveau milieu ; partout il est convenu qu'on ne parle pas à haute voix dans les salles réservées à la lecture, qu'on n'interrompt pas la conversation des autres, qu'on ne s'assied pas à table à une place affectionnée par un ancien membre, qu'on ne critique pas ses collègues. Surtout, on paie promptement les notes envoyées chaque mois et les cotisations annuelles. Si l'on invite des amis, on a soin d'inscrire leur nom dans le registre destiné à cet usage.

La plupart des clubs permettent à leurs membres de répondre d'un invité pendant quelques jours chaque année ; cet invité jouit des mêmes privilèges que les membres ordinaires et règle lui-même sa note. Il va de soi qu'on choisit quelqu'un qui ne commettra pas d'impairs et observera les convenances.

Les membres réguliers se servent du club comme de leur propre maison ; la bibliothèque, les salons, la salle à manger leur sont ouverts. Ils peuvent y prendre leurs repas, y inviter leurs amis comme chez eux.

Les Canadiens-Français n'ont pas un aussi grand nombre de cercles et de clubs que les Canadiens de langue anglaise ; toutefois, Montréal possède le Club Saint-Denis, le Cercle Universitaire et autres. Mais les femmes n'ont rien à comparer au Club Thémis de Montréal, à la somptueuse résidence qu'a acquise le Business and Professional Women's Club. Il n'est que juste d'ajouter que ces deux cercles comptent un assez grand nombre de Canadiennes-Françaises.

Les messieurs invitent parfois les dames dans leur sanctuaire, et le Club de la Garnison à Québec tolère la présence des femmes dans une petite salle à manger spéciale, qui devait jadis servir de chambre de

débarras. Mais nous avons l'Alliance française, les Clubs canadiens pour les deux sexes, bien qu'à cloisons étanches, puisqu'il n'arrive qu'une fois tous les deux ou trois ans que les clubs se reçoivent ou tiennent une réunion conjointe. Les Rotariens et les Kiwaniens admettent les auxiliatrices.

Cependant, les hommes croient encore que le bien-être de la société ne les regarde guère, et lorsqu'il s'agit d'œuvres de bienfaisance, les femmes tiennent toujours le haut du pavé. On s'en est bien aperçu lors de la distribution des honneurs par Sa Majesté, il y a deux ans et l'an dernier. Toutes ces œuvres sont régies par des bureaux d'administration, qui tiennent des réunions soumises au même règlement que les délibérations parlementaires. Et hâtons-nous de le dire, le règlement y est aussi bien observé qu'à la Chambre.

Une semaine environ avant chaque réunion, le secrétaire prévient les membres par lettre ou par téléphone ; l'avis de convocation comporte d'ordinaire un programme ou liste des affaires à régler, et donne la date, l'heure et le lieu de la réunion.

Lorsque l'association est surtout destinée à la récréation, au contact social, le président rappelle à l'ordre, après quelques instants de conversation générale ; il fait quelques remarques et prie le secrétaire de lire les procès-verbaux de la dernière réunion. Un membre en propose ensuite l'adoption, et si les assistants n'ont pas constaté d'erreur dans le compte-rendu, un deuxième membre appuie la proposition du premier, et les procès-verbaux sont adoptés. Il arrive parfois dans les réunions où l'ordre du jour est très chargé, que l'on propose de dispenser l'assemblée de la lecture des procès-verbaux, ce qui est accepté d'emblée. Dans les deux cas, le président fera ensuite l'exposé de l'objet de la réunion : si c'est une soirée récréative, il annoncera le programme et en fera une esquisse, brève, cela va sans dire. Si c'est une conférence, le président présentera le conférencier, ou il demandera à l'un des assistants de le faire. C'est tout un art que celui de la présentation, et peu de gens le possèdent naturellement ; il faut travailler à l'acquérir. Règle générale, six ou huit minutes doivent suffire. Il faut dire du bien du conférencier, mais s'en tenir dans les limites du bon goût. Rien ne décontenance plus une personne modeste que de se faire lancer des compliments outrés et dont l'invraisemblance peut faire supposer qu'ils sont une sorte de moquerie.

La causerie terminée, le président remercie ou demande à quelqu'un de le faire. Une fois de plus, il faut exercer de la discrétion, du bon goût. Qui n'a pas entendu des remerciements presque aussi longs que la conférence, ou qui répètent ce que vient de dire l'orateur ; pis

même, d'aucuns se permettent de contredire aigrement ce qu'ils viennent d'entendre, et l'on vit dernièrement, dans une grande ville canadienne, une conférence tourner à l'assemblée contradictoire, au grand désarroi du président et des membres du cercle. Que le président réfléchisse donc avant de choisir ses gens, et s'il ne trouve personne à qui il puisse se fier, qu'il remplisse lui-même toutes les charges. Mieux vaut se laisser accuser d'être un cumulard que de permettre à un quidam d'ennuyer tout un auditoire.

L'une des erreurs les plus graves que puisse commettre un président, c'est de laisser partir l'un des artistes qui aura prêté son concours, sans le remercier publiquement. Plus d'une œuvre a perdu des adhésions précieuses par suite d'un tel oubli.

Il arrive parfois que certaines affaires doivent se régler à des réunions de caractère purement social ; il faut alors que les membres du bureau d'administration préparent soigneusement leur procédure pour que tout marche sans anicroche. La résolution à présenter aura été dactylographiée, le secrétaire aura prié deux membres de la proposer et de l'appuyer après leur en avoir fait part, et l'on ne verra pas de ces retards, de ces silences embarrassants, dus à ce que personne ne sait exactement ce qu'il faut faire. Après que la résolution aura été lue à l'assemblée, proposée et appuyée, le président la mettra aux voix, et la déclarera adoptée ou renvoyée, selon le cas.

Les règles parlementaires sont assez connues ; toutefois, nous en donnerons ici un résumé.

Les personnes qui désirent organiser une société doivent commencer par convoquer une réunion de tous ceux susceptibles de s'y intéresser. On fait la convocation par la voix des journaux ou par téléphone. Lors de la première réunion, quelqu'un propose un président provisoire, après avoir rappelé à l'ordre. Quand ce président est choisi, on passe au choix d'un secrétaire également provisoire. On étudie ensuite les mesures nécessaires pour compléter l'organisation, suivant le plan dont décide l'assistance. On nomme d'ordinaire un comité chargé de préparer des règlements constitutifs, sujets à l'approbation d'une assemblée générale. Lorsque ces règlements ont été adoptés, les officiers nécessaires sont élus, et la société se trouve organisée de façon permanente.

Toutes les œuvres, les sociétés doivent avoir un président, un secrétaire, un trésorier. Lorsque la société est peu nombreuse, le double emploi de secrétaire-trésorier échoit à une seule personne. On nomme presque toujours aussi un vice-président qui, en l'absence du président, remplit les fonctions de ce dernier.

Le président préside, autant que possible, à toutes les réunions, et c'est à lui qu'incombe le devoir de faire observer les règlements et les principes parlementaires. Il se conforme à l'ordre prescrit, étudie toutes les propositions, tranche toutes les questions de règlement, lit les motions avant de demander et de compter le vote, dont il annonce ensuite le résultat. Il remplit aussi d'autres devoirs généralement prescrits par la loi constitutive de la société, tels que la nomination de comités et la surveillance de toutes les initiatives.

Le vice-président remplit les fonctions de président en l'absence de ce dernier.

Le secrétaire rédige les procès-verbaux de toutes les réunions, et les lit ensuite aux réunions subséquentes. Il a aussi la garde des archives et autres documents, tels que correspondance, rapports. C'est lui qui envoie les avis de convocation, et qui prépare le rapport annuel.

Le trésorier a pour devoir de recevoir les cotisations et autres sommes dues à la société ; il en est responsable puisque c'est lui qui fait les dépôts à la banque, et que personne ne peut émettre de chèque sans sa contre-signature. Il est tenu de faire de temps à autre un rapport qui sera lu, remis aux mains du président et indiquera les sommes reçues et dépensées, leur source et leur objet.

Les règles ordinaires à observer au cours des réunions sont assez simples. Le président demande le silence, et le secrétaire lit le procès-verbal de la dernière réunion. On suit ensuite l'ordre du jour ou programme, selon les règlements. Le président annonce chaque article à tour de rôle, et demande une décision. La discussion peut être plus ou moins longue, et le président doit empêcher les incursions en terrain étranger qui pourraient faire perdre beaucoup de temps. Il va sans dire que si les assistants s'égarent à discuter un sujet autre que celui énoncé par le président, ce dernier doit les ramener dans la bonne voie.

Après que chaque article à l'ordre du jour a été discuté et réglé, le président demande à quelqu'un de proposer l'ajournement, puisqu'il ne peut lui-même faire aucune proposition.

Pour plus de clarté, nous insérons ici le programme suivi généralement dans les clubs les plus expérimentés :

1° Lecture du procès-verbal de la dernière réunion. Adoption.
2° Rapport du trésorier. Adoption.
3° Lecture de la correspondance et autres communications. Discussion, s'il y a lieu, décision par voie de motion.
4° Rapports des comités permanents, décision comme ci-haut.

5° Rapports des comités spéciaux, discussion, décision.
6° Affaires non réglées à la réunion antérieure.
7° Nouvelles propositions.

Chaque article du programme ou ordre du jour est présenté sous forme de motion. Le membre qui désire faire quelques remarques commence toujours par dire " Monsieur le président " ou " Madame la présidente ", selon le cas ; cet officier fait un signe d'assentiment, et le membre a la parole, il s'exprime aussi brièvement que possible, et soit en commençant, soit en terminant, il dit : Je propose que... Avant que la motion ne soit adoptée, elle doit être appuyée par un deuxième membre qui annoncera sa décision en l'accompagnant de telles remarques qu'il juge à propos. Lorsque la motion a été proposée et appuyée, le président la répète aux assistants ; chacun peut alors participer à la discussion, tant que la question n'est pas mise aux voix. Le président qui encourage et dirige la discussion, qui demande leur opinion aux timides fait preuve de sagesse. Mais peste soit de celui qui laisse l'assemblée aller à la dérive, incapable de donner un bon coup de barre pour remettre les choses au point.

Toute motion qui tend à une décision est une motion principale ; toutes celles qui tendent à modifier la première sont des motions subsidiaires ou amendements. Ainsi, madame B propose que le trésorier soit autorisé à payer $6 pour les services d'un comptable ; une autre personne propose que le montant soit limité à $5, et Madame C propose $4. Après discussion, le président mettra la question aux voix en commençant par le dernier chiffre mentionné. Si les deux amendements sont rejetés, le vote final a trait à la motion principale ; si l'un des amendements est adopté, la mise aux voix se rapporte à la motion principale ainsi modifiée.

On ne peut pas discuter plus d'une question à la fois ; le président doit y veiller, car si l'on décidait d'une question après en avoir mis une autre à l'étude, les officiers et la société même s'exposeraient à mille embarras. Et le pauvre secrétaire aurait bien du mal à rédiger ses procès-verbaux.

A l'ordinaire, toute question dont la société est saisie prend la priorité sur tous les autres sujets. On n'en peut suspendre l'examen pour passer à un autre sujet. Toutefois, certaines motions prennent le pas sur toutes les autres : celles tendant à l'ajournement, au dépôt de la question sur la table, à l'ajournement à loisir, concernant la question de privilège, ou la question préalable. Ces cinq motions ont la préséance sur toutes les autres et doivent être décidées en premier ; elles ne sont

pas sujettes à discussion. La question préalable signifie que le débat sur un amendement doit être clos et la question principale mise aux voix ; l'adoption ne peut alors se faire que par un vote des deux tiers de l'assemblée.

On ne peut pas discuter une motion pour ajournement à une époque déterminée ou suivant le bon plaisir du président. Cette motion peut se faire en tout temps, excepté lorsqu'une personne a la parole.

Tout membre désireux de soulever une question de règlement se lève et dit : Monsieur le président, je désire soulever une question de règlement, après quoi il expose brièvement son opinion, sans faire de discours. Le président décide si le règlement est en cause. Les principales infractions au règlement consistent à présenter une motion au cours de la discussion sur une autre motion, à employer des termes contraires au règlement et à la civilité, ou à parler de sujets étrangers à l'objet de la discussion.

Les banquets donnés par une œuvre ou un cercle sont accompagnés de certains rites, dont le principal consiste à porter des santés et à y répondre. La première est toujours celle à Sa Majesté, que propose le président sans faire de discours ; il se lève et dit seulement : Mesdames, Messieurs, buvons à la santé de Sa Majesté. Tout le monde se lève et répète : A la santé de Sa Majesté. S'il y a un orchestre, il joue le premier verset de *God Save the King,* ou bien l'assemblée le chante. Mais ce n'est pas de rigueur. Si le dîner est donné en l'honneur d'un personnage distingué, de plusieurs personnes ou même d'une société tout entière, cette santé est la suivante sur le programme. On peut aussi porter celle des dames, des invités marquants. Les personnes à la santé de qui l'on boit restent assises, pendant que les autres se tournent vers elles en souriant avant de boire. La personne à la santé de laquelle on aura bu se lèvera pour saluer après que les autres convives auront repris leur siège, et les remerciera. La personne qui propose une santé prononce un discours et doit toujours terminer en donnant le nom de la personne ou de l'organisation en l'honneur de qui l'on doit boire.

Pour ce genre de dîner, la coutume veut que le président et quelques-uns des officiers reçoivent les convives et surtout les invités d'honneur, que l'on traite avec des égards tout spéciaux. Les membres se placent un peu au hasard, mais les officiers de la société, les convives de marque sont à une table dite table d'honneur, dont les places auront été réglées d'avance par un comité qui, tout en exerçant toute la discrétion, toute la diplomatie possible, se préparera néanmoins à essuyer toutes sortes de réclamations et de critiques. C'est la tâche la plus ingrate que l'on

puisse entreprendre. Les noms de chaque personne à cette table d'honneur seront inscrits sur des cartes et ces cartes disposées au-dessus du couvert. On entre sans cérémonie, et les hommes ne donnent pas le bras aux femmes pour ces dîners en public. A moins d'indication contraire, on porte l'habit de bal. Lorsque tout le monde est arrivé, un ecclésiastique bénit la table, chacun s'assied et le repas commence. Si l'on se trouve à table avec des étrangers, on salue d'une inclination de la tête, et l'on observe ensuite les règles de la politesse ordinaire. Mais il est bien rare que la conversation ne devienne pas générale en ces occasions, car les tables sont d'ordinaire pour six ou huit convives seulement, et il serait embarrassant de rester tout le temps du dîner sans adresser la parole à ses compagnons de table. Les discours se prononcent à la fin du repas, les convives restent à table ; on permet de fumer en prenant le café.

Nous n'essaierons pas de donner ici un cours sur l'art oratoire, mais il est sage de s'habituer à répondre avec à propos et sans embarras à des compliments de circonstance. Même si l'on n'a pas le don de la parole, on peut apprendre à dire au moins quelques mots sans bafouiller. De nos jours, les femmes sont aussi exposées à s'exprimer en public que les hommes, et elles feront bien de se rappeler les compliments qu'on leur apprenait à débiter au couvent. Les conseils que donnaient les bonnes religieuses étaient bien choisis, et s'en souvenir contribuera à donner de l'aisance.

Chapitre XV

La vie officielle à Ottawa: Résumé de règles usuelles — L'ouverture — Le lever — Table de préséance — Coutumes concernant Rideau Hall — Visites — Décorations — Présentation à la cour d'Angleterre — Québec.

Le monde officiel remplace la vie à la cour, et exige plus de formes que le monde ordinaire. Bien entendu, la bienveillance, le naturel, sont hautement prisés, là comme ailleurs. Mais il y a en outre certaines conventions qu'il faut apprendre et suivre.

Nos gouvernants sont soumis à une étiquette rigide ; un publiciste américain parlait dernièrement de la vie austère du duc d'York, et ajoutait naïvement : Il (le duc) observe toutes les austérités de la vie à la cour d'Angleterre. Même au Canada, où l'étiquette est bien mitigée, il faut que les membres du cercle officiel accomplissent leurs devoirs sociaux avec minutie. Ainsi, on ne salue pas Leurs Excellences, le Gouverneur général et son épouse, comme on salue le reste des mortels : les femmes font la révérence, les hommes s'inclinent profondément. On ne leur adresse pas la parole à moins qu'ils n'aient marqué le désir d'entrer en conversation. Il ne faut pas être surpris si le Gouverneur précède toujours son épouse, car il représente le souverain, et prend le pas sur tous. N'attendez pas non plus du premier ministre qu'il vous écrive de sa main pour répondre à une invitation : contentez-vous d'un billet du secrétaire.

Que d'autres détails ne faut-il pas apprendre en arrivant à Ottawa, si l'on veut remplir dignement son rôle. Nous l'avons déjà dit : les Canadiens-Français ont un sens inné des convenances, et leur succès est rapide, pourvu qu'ils prennent la peine de s'observer et d'observer leur entourage. Mais on leur reproche souvent de manquer de ponctualité, de répondre trop tard ou même pas du tout aux invitations. N'a-t-on pas vu des gens arriver chez le premier ministre pour dîner, une demi-heure après l'heure indiquée, sans avoir répondu à la lettre très courtoise envoyée par le secrétaire qui avait dû téléphoner pour arracher

un oui ou un non ? N'a-t-on pas entendu une vieille dame fulminer parce qu'elle avait mal lu sa carte d'invitation et s'était présentée le mauvais jour pour une réception ? Et cette personne accusait-elle sa propre vanité qui l'empêchait de porter des lunettes, ou son étourderie qui la faisait mal lire ? Pas du tout, elle fulminait contre secrétaires, imprimeurs, tous, excepté la seule coupable. Quant aux retardataires, ils ne pensèrent même pas à s'excuser.

Les nouveaux ministres, les nouveaux députés et sénateurs et leurs femmes ne doivent pas tenir pour acquis qu'ils connaissent tout ; ils ne doivent pas non plus se moquer des mondanités, car elles permettent aux gens de se rencontrer dans un cadre neutre, et les relations qui s'y nouent mènent souvent beaucoup plus loin que ne l'auraient cru les gens non avertis.

Parlons des hommes d'abord : celui qui arrive à Ottawa comme ministre ou sous-ministre, et qui se trouvera forcément mêlé à la vie officielle en prendra son parti : il se procurera les habits nécessaires, même s'ils ne sont pas portés dans son ancien milieu. A part les habits de ville pour le bureau, il possédera une jaquette et un pantalon rayé avec les accessoires, puisque la redingote ou prince-albert ne plaît pas au nouveau souverain ; cet homme aura aussi un habit de bal et un smoking, un pardessus pincé à la taille qu'il gardera pour le soir. S'il en a le courage, il se procurera même un chapeau-claque, ou tout au moins un haut de forme. Il y a quelques années, les hommes portaient le soir de beaux feutres souples, noirs, à large bords, mais on n'en voit presque plus.

Dès le commencement de sa carrière mondaine, un homme apprendra quelques détails essentiels : ainsi, on ne porte jamais une cravate blanche avec le smoking, ni une noire avec l'habit à queue ; on met un gilet blanc avec l'habit de bal, à moins de règlements spéciaux de la cour durant les périodes de deuil officiel ; on ne met jamais de gants blancs l'après-midi, à moins d'être président de l'une des deux Chambres, mais l'on n'arrive jamais sans ses gants blancs le soir, que ce soit à un dîner, un bal ou une réception. Il saura que le smoking convient pour un dîner au club, entre hommes, ou pour un souper du dimanche soir, même pour un dîner suivi d'une partie de théâtre, mais jamais pour une occasion de cérémonie ; il gardera sa jaquette et son pantalon rayé pour une réception l'après-midi, un mariage, une visite à Rideau Hall, les courses, les funérailles. Et il saura qu'on ne porte jamais avec ce costume des souliers de sport ni un canotier. Il ne prendra pas sa canne, le soir, lorsqu'il est en habit de bal.

Il ne se présentera pas au bureau en culottes bouffantes de golf, mais laissera ce costume au club, et s'en vêtira pour jouer.

Il ne se permettra jamais un chandail sous son habit à la ville, mais portera un gilet assorti à son complet.

Du reste, s'il est embarrassé pour des détails de toilette, il fera ce que nous recommandions préalablement : il consultera le plan d'un bon tailleur.

La femme qui arrive à Ottawa se procurera plusieurs jolies toilettes ; elle aura besoin de deux robes d'après-midi, l'une plus habillée que l'autre, et de deux robes de bal dont l'une sera une grande toilette dans toute l'acceptation du mot. Lorsqu'il lui arrivera des invitations auxquelles elle ne sait pas répondre, qu'elle demande conseil sans fausse honte à des personnes expérimentées, ou qu'elle se procure un Manuel d'étiquette. Mais que son mari n'aille pas consulter des incompétents qui pourraient se faire un malin plaisir de donner de fausses informations, ou d'induire en erreur par ignorance.

Parlons d'abord de l'ouverture des Chambres. Les invitations sont envoyées par le Gentilhomme huissier de la Verge noire aux femmes des ministres, des députés, des sénateurs, des juges et des fonctionnaires les plus importants. Ces invitations sont formulées comme suit :

PARLEMENT DU CANADA

Le gentilhomme huissier de la Verge Noire, par ordre du Sénat,

invite

Madame Lebon

à assister, sur le parquet de la Chambre du Sénat,

à l'ouverture du Parlement

le 6 février

Prière de répondre au plus tôt.
Carte pour dame. Toilette de gala.

Andrew R. Thompson,
Gentilhomme Huissier
de la Verge Noire.

Il faut répondre sans retard, à la troisième personne, et voici l'une des rares occasions où une femme peut dire qu'elle a l'honneur d'accepter. Elle écrira donc à peu près ce qui suit :

> Madame Lebon a l'honneur d'accepter l'invitation du Sénat à l'ouverture du Parlement, le six février.

Si elle refuse, elle dira :

> Madame Lebon regrette ne pouvoir accepter l'invitation du Sénat à l'ouverture du Parlement, le six février.

A celle qui accepte, le Gentilhomme huissier de la Verge noire fait parvenir toute une série d'instructions qu'il faut suivre à la lettre.

On voit par la carte d'invitation que la robe de bal est obligatoire pour l'occasion, bien que la cérémonie ait lieu à deux heures et demie de l'après-midi. Les diplomates se présentent en uniformes resplendissants, les ministres et les sous-ministres portent leur uniforme de Windsor, même leur chapeau à plume et leur épée, les juges de la Cour suprême trônent sur une banquette rouge circulaire en toges rouges aussi et garnies d'hermine, les sénateurs endossent leur habit spécial, mais les autres hommes se contentent de l'habit de ville ou de la jaquette et du pantalon rayé. Ils auraient peine à faire oublier leur erreur s'ils arrivaient en tenue de gala. La Chambre du Sénat présente un spectacle brillant, grâce à tout cet or, ce rouge des uniformes, et aux riches décors de la Chambre. Même aux ouvertures des périodes de deuil, le coup d'œil est chatoyant, inoubliable. Le trône est placé au bout de la Chambre, en bas d'une haute tribune ; à côté du trône, il y a un fauteuil pour la compagne du gouverneur. Le président du Sénat est à droite du trône, au lieu d'être sur le degré inférieur comme pendant la séance. Dernièrement, on a fait renaître la coutume des voitures tirées par des chevaux, et Leurs Excellences, emmitoflées de fourrures, quittent Rideau Hall en carriole, précédées de la garde à cheval ; leur arrivée est signalée par une salve de dix-neuf coups de canon.

Tant pis pour ceux et celles qui n'auront pas pris leurs places à temps: ils ne verront pas l'épouse du Gouverneur, suivie de sa dame d'honneur, entrer au bras du premier ministre. Le Gouverneur lui-même est précédé d'aides de camp et d'officiers supérieurs au nombre de dix-huit, tous en uniforme de gala, de son secrétaire particulier, du Gentilhomme huissier de la Verge noire, du premier ministre qui porte toujours l'uniforme de Windsor mais avec pantalon noir liséré d'or, car la culotte de satin blanc est réservée au soir, du leader du Sénat et autres personnages. Toute l'assistance se tient debout pendant que règne le silence le plus complet. Rendu au trône, Son Excellence salue l'assistance et lui donne la permission de s'asseoir. Le premier ministre se tient debout à sa droite, le leader du Sénat à sa gauche, les ministres et conseillers privés en uniformes dorés sur tranche se tiennent de côté et d'autre. Par son secrétaire, le Gouverneur ordonne au Gentil-

homme huissier de la Verge noire de prévenir les Communes que Son Excellence les attend. Verge noire, en habit de velours noir, jabot de dentelle et souliers à boucle d'argent, fait trois saluts très profonds avant de sortir et se rend à l'autre Chambre où il frappe à la porte. Nos représentants n'ayant jamais la conscience tranquille sont consternés par ces coups à leur porte ; et lorsqu'ils apprennent le message qu'on leur transmet, ils sont frappés de terreur : lequel de leurs crimes a bien pu parvenir aux oreilles de Son Excellence, et quel châtiment les attend ? Aussi, faut-il voir les expressions tourmentées des députés, debout à la barre, avec l'Orateur et le Sergent d'armes, pendant qu'ils écoutent le discours du trône, d'abord en anglais, ensuite en français. Toutefois, on n'en a pas encore vu qui se soit évanoui de soulagement après avoir entendu l'éloquent pronunciamento du Gouvernement.

Après lecture, le Gouverneur se retire avec ses officiers, le leader du Sénat offre le bras à l'epouse de Son Excellence lorsqu'elle quitte la Chambre, les députés ouvrant un passage ; ces derniers retournent à leurs délibérations, les sénateurs aussi. Mais l'ajournement des deux Chambres ne tarde pas, car tout le monde a soif, non seulement de revoir ses amis, mais de boire le thé et le punch qu'offrent les épouses des présidents des deux Chambres à tous ceux qui ont assisté à l'ouverture. Ces réceptions sont très brillantes, et l'on n'a pas besoin d'invitation spéciale pour s'y présenter. Tous ceux qui étaient présents à l'ouverture sont les bienvenus.

Il est très difficile d'obtenir une carte pour l'ouverture, si l'on n'y a pas droit par sa situation ; mais en s'y prenant d'avance, on peut s'en procurer une pour la galerie. Il faut adresser sa demande à l'huissier de la Verge noire ; ces demandes sont classifiées d'après la date de leur arrivée, et des cartes envoyées pour toutes les places disponibles ; mais on accorde la préférence aux personnes qui n'ont jamais assisté à la cérémonie. Il faut donc mentionner ce détail dans sa lettre.

L'ouverture finie, on songe au lever, spectacle encore plus brillant que le premier, et où l'on a déjà vu se presser plus de cinq mille cinq cents personnes. L'ouverture des Chambres a lieu le jeudi, et le lever, le vendredi soir, d'ordinaire, bien que le samedi ait été en honneur pendant bien des années.

Il ne s'envoie pas d'invitations pour le lever ; ceux qui désirent y assister demandent de vive voix, non par écrit, deux cartes d'admission au secrétaire du Gouverneur général, édifice de l'Est. On trouve aussi de ces cartes chez le Sergent d'armes de la Chambre des communes, au bureau de l'huissier de la Verge noire et chez l'un des libraires de la rue Sparks. On écrit son nom sur ces cartes en lettres moulées ;

l'une reste entre les mains de l'officier à la porte du Sénat, l'autre revient à l'aide de camp qui annonce les noms à Leurs Excellences. Du reste, les journaux d'Ottawa publient les règlements plusieurs fois durant la semaine qui précède le lever.

Les débutantes et autres personnes qui doivent être présentées pour la première fois demandent des cartes spéciales à l'aide de camp du Gouverneur, quelques jours à l'avance. Les personnes qui ont déjà été présentées à la cour d'Angleterre ne demandent pas de cartes spéciales, même si elles n'ont jamais assisté au lever à Ottawa.

Les règles suivantes quant à la toilette sont celles qu'il faut suivre :

Pour les dames : robe de bal. Leurs Excellences verront avec plaisir observer l'usage de porter les plumes, le voile et la traîne. Cette traîne devra tomber droit des épaules jusqu'au parquet ; elle ne dépassera pas deux verges de longueur, et ne s'étendra pas à plus de dix-huit pouces du talon de la dame. Le voile de tulle blanc attaché aux trois plumes ne dépassera pas quarante-cinq pouces de longueur.

Pour les messieurs : habit de gala, et cela ne veut pas dire un smoking. Il y a quelques années, un jeune homme parvint jusqu'à la porte du Sénat, en smoking, mais rendu là, fut empoigné par deux gendarmes et reconduit dehors. Non, il est inutile de vouloir en remontrer aux autorités, et les leçons qu'on essaie de leur donner coûtent plus cher à l'aspirant magister qu'à l'élève.

Il va de soi que tous ceux qui possèdent des décorations doivent les porter, comme pour l'ouverture des Chambres et toutes les occasions où Leurs Excellences seront présentes.

Le lever a lieu au Sénat et non à la Chambre des communes, comme l'ouverture, du reste, parce que le souverain et son représentant, par respect pour la tradition britannique, ne mettent jamais les pieds à la Chambre basse.

A neuf heures précises, le Gouverneur et son épouse entrent dans la salle du Sénat ; elle fait la révérence à son mari aux côtés de qui elle prend alors place, et les présentations commencent. Les dames de la Maison vice-royale passent les premières ; viennent ensuite les lieutenants-gouverneurs des provinces, le premier ministre du Canada, le ministre de France, le ministre du Japon, le ministre des Etats-Unis, le délégué apostolique, les archevêques, les évêques, le modérateur ou chef spirituel de l'Eglise presbytérienne au Canada, celui de l'Eglise-unie, les membres du cabinet, le haut commissaire pour le Royaume-Uni, le juge en chef du Canada, le juge en chef du Canada à la retraite, les conseillers privés, le président du Sénat, l'orateur de la Chambre des communes, les premiers ministres des provinces, les

consuls généraux, les juges en chef des tribunaux de justice et d'équité, les juges puinés de la Cour suprême, les juges de la cour de l'Echiquier, et les femmes, filles et sœurs non mariées des précédents, qui ont droit à l'entrée particulière, et seront arrivés par la porte réservée à Son Honneur le président du Sénat. On demande spécialement que ces personnes soient toutes rendues et prêtes à s'assembler dans la salle du Sénat à 8 heures 45 au plus tard.

Les sénateurs, les juges puinés des tribunaux de justice et d'équité, les juges à la retraite, le chef de l'état-major, le commandant des forces navales, le commandant des forces aériennes, le commissaire de la Royale gendarmerie à cheval, les fonctionnaires qui ont leur fauteuil sur le parquet du Sénat, et les femmes, filles et sœurs non mariées des précédents, seront entrés par la porte réservée à Son Honneur le président du Sénat, auront attendu dans le corridor à l'est de la salle du Sénat, depuis huit heures quarante-cinq au plus tard, seront ensuite présentés.

Viendront ensuite les aides de camp honoraires, avec leurs femmes, leurs filles et leurs sœurs non mariées, qui seront entrés par la porte du Sénat, auront attendu dans le corridor à l'est de la salle du Sénat, et seront présentés immédiatement après les fonctionnaires qui occupent des places autour de la table du Sénat.

Les membres de la Chambre des communes, les fonctionnaires qui occupent des places autour de la table de cette Chambre, et leurs femmes, filles et sœurs non mariées, seront arrivés par la porte de la Chambre des communes. Ils auront attendu dans la salle du comité des chemins de fer, et se seront rendus au Sénat par le corridor de l'ouest. Ils seront présentés dans l'ordre que leur indiquera le secrétaire de Son Excellence.

Les membres du conseil exécutif, le président et les membres de l'Assemblée législative de Québec, les membres des diverses assemblées législatives des provinces, les principaux fonctionnaires du service public, les sous-ministres et ceux qui ont rang de sous-ministres, le président et les commissaires de la Commission des chemins de fer, le président et les commissaires de la Commission internationale des eaux limitrophes, les commissaires de l'impôt sur le revenu, des douanes et de l'accise, le président du Conseil des recherches nationales, le président et les commissaires de la Commission de la radio, le président et les membres de la Cour d'appel des pensions, le vicaire-général, le shérif du comté de Carleton, le maire d'Ottawa, et les femmes, les filles et les sœurs non mariées des précédents, qui seront entrés par la porte particulière de Son Honneur le président du Sénat, et auront

attendu dans le corridor sud, à l'ouest de la salle du Sénat pour être présentés.

Les officiers qui forment la garde de Leurs Excellences, leurs femmes, leurs filles et leurs sœurs non mariées, seront entrés par la porte particulière de Son Honneur le président du Sénat, et auront alors leur tour.

La liste qui précède constitue la table de préséance au Canada ; c'est celle que doivent suivre les amphitryons du monde officiel, et personne n'a le droit de l'ignorer qui fréquente ce monde.

Les personnes qui ne sont pas mentionnées dans cette liste seront entrées du côté est de l'édifice central, par les portes qu'indique une lumière rouge. Il est inutile d'arriver tôt, puisque l'attente est fatalement longue.

Point important à remarquer : les sœurs et les filles mariées des personnages mentionnés dans la table de préséance doivent se considérer comme du public en général, et ne pas réclamer l'entrée, car elles s'exposeraient à de grosses humiliations, puisque les règlements sont sévèrement observés. Et personne ne doit demander à un personnage l'emprunt des privilèges auquel a droit ce personnage, car la chose est refusée à tout le monde sans exception. Et gare aux substitutions de personnes ! Ceux et celles qui les ont tentées ont eu fort à s'en repentir. Du reste, l'attente avec le public est d'ordinaire très gaie ; les gens se rendent par groupe, et le temps passe agréablement.

On ne fait pas la révérence de menuet, au lever, mais celle de cour. Toutes les Canadiennes-Françaises élevées dans nos couvents ne seront pas en peine pour si peu, puisqu'elles ont toutes appris à faire cette révérence avec aisance. Mais qu'elles n'oublient pas que la hauteur de leurs talons, le moelleux des tapis sont parfois périlleux pour l'équilibre et la grâce. Elles s'exerceront donc en tenant compte de ces détails. Quant aux messieurs, ils s'inclineront profondément, en prenant bien garde de ne pas laisser leurs bras ballants, car rien n'est plus laid. Mesdames, messieurs, faites bien attention, en vous retirant, de ne pas tourner le dos à Leurs Excellences.

Les personnes qui ont été présentées et désirent rester pour voir la fin du spectacle, peuvent se tenir debout sur les gradins de la salle du Sénat ou prendre place dans les tribunes ; mais il est indispensable d'avoir été présenté.

Les journaux d'Ottawa publient en annonces une partie de ces renseignements, dans la semaine précédant l'ouverture des Chambres et le lever, de sorte qu'on peut se rendre compte des petits changements

qui se produisent d'une année à l'autre. Toutefois, ils sont de peu d'importance.

Le dîner d'Etat a lieu d'ordinaire le soir de l'ouverture des Chambres, ou la veille ; seuls y sont conviés les premiers personnages du pays ; leurs épouses sont invitées à une réception que donnent ensuite Leurs Excellences. Il n'y a pas de protocole spécial pour ces occasions, sauf la petite question des gants mentionnée plus bas, mais on y observe le décorum qu'exige la présence du représentant de Sa Majesté.

Après avoir été présenté au lever, il faut aller s'inscrire à Rideau Hall, la résidence du Gouverneur ; le registre est ouvert tous les jours de trois à six heures de l'après-midi, excepté le dimanche. On ne peut pas inscrire d'autre nom que le sien, excepté dans le cas d'une dame qui désire ajouter au sien le nom de son mari. Si Leurs Excellences ont ensuite la gracieuseté d'envoyer des invitations, il faut répondre immédiatement, en répétant le jour et l'heure. Comme ces invitations sont toujours à la troisième personne, il faut répondre sur le même ton :

> M. et Madame Letendre ont l'honneur d'accepter la gracieuse invitation de Leurs Excellences le Gouverneur général et lady X à une garden-party jeudi le trois juin, à trois heures de l'après-midi.
> Montréal, 20 mai.

Pour cette garden-party, les dames se parent de leur plus jolie toilette d'été, de leur plus joli chapeau et de leurs gants blancs les plus frais ; les messieurs endossent la jaquette, le pantalon rayé, le haut de forme gris ou noir, les gants gris perle. Pour la partie de patinage qui se donne l'hiver, la réponse est identique à celle donnée plus haut ; les messieurs portent les mêmes habits, excepté, bien entendu, le haut de forme gris, et les dames mettent une toilette d'après-midi. Pour l'une et l'autre occasion, les invitées font la révérence devant leurs amphitryons, les hommes s'inclinent profondément, en donnant la main. Leurs Excellences se retirent d'ordinaire avant les invités, de sorte qu'on ne leur dit pas adieu.

S'il s'agit d'un dîner, l'étiquette est rigide, et légèrement compliquée ; les personnes invitées pour la première fois doivent d'abord comprendre qu'on ne peut refuser une telle invitation à moins de raison tout à fait grave, telle que la maladie. La réponse sera envoyée *immédiatement*. Il va sans dire que la dame mettra sa plus belle toilette et ses bijoux, le monsieur son habit de gala, et tous les deux porteront leurs décorations, s'ils en possèdent. Il ne faut pas à ce sujet pratiquer de fausse modestie ; ceux qui ne portent pas leurs

médailles ou rosettes, sous prétexte d'humilité, se rendent coupables d'une grossièreté grave envers le gouvernement qui leur a accordé cette distinction, et tel s'est vu tancé d'importance par le ministre du pays qui l'avait conférée ou par le secrétaire de Son Excellence pour avoir laissé la médaille dans son écrin.

En arrivant à Rideau Hall pour un dîner, les invités, après avoir passé au vestiaire, se rencontrent dans le hall pour entrer ensemble dans le salon où l'on attend l'arrivée de Leurs Excellences. C'est chose vraiment admirable que de voir l'aide de camp présenter correctement chaque personne, bien que plusieurs lui soient totalement inconnues. A mesure que Leurs Excellences serrent la main de leurs invités, chacun et chacune fait la révérence ou s'incline profondément ; le Gouverneur offre ensuite le bras à la dame qui a la préséance ce soir-là, le monsieur qui doit accompagner l'épouse du Gouverneur a été prévenu de l'honneur qui l'attend par l'aide de camp et se tient prêt, les autres hommes savent aussi qui ils doivent accompagner, car l'un des membres de la maison s'occupe de présenter les gens les uns aux autres, la procession se forme rapidement et passe dans la salle à manger. Jusque-là, les dames ont gardé leurs gants qu'elles retirent une fois à table. Pour le dîner d'Etat, les messieurs font la même chose, mais depuis l'arrivée du nouveau représentant de Sa Majesté, ils les laissent au vestiaire ou dans leur poche pour les dîners ordinaires. Comme ce détail peut varier encore, il vaut mieux observer ses voisins, surtout les habitués de la maison, et imiter leur exemple.

Il va sans dire qu'on observe, chez les châtelains de Rideau Hall, la politesse la plus raffinée, et les convives qui ne sont pas sûrs de leur fait tiendront l'œil ouvert sur ce que font leurs voisins de leurs couteaux et fourchettes ; mais il ne faut pas trop tarder à manger, ni surtout déposer ses ustensiles sur son assiette trop longtemps pour causer, car les domestiques sont bien prompts à changer le service, et l'on s'exposerait à ne pas savourer les mets délicieux si l'on ne faisait pas attention à ce petit détail. Lorsque vient la fin du dîner, la maîtresse de la maison donne le signal, les dames se lèvent pour se retirer, les messieurs aussi ; au moment de sortir, la châtelaine se retourne et fait la révérence à son époux, les autres dames aussi, ce dernier et les autres hommes saluent en souriant. Le coup d'œil est tout ce qu'il y a de plus gracieux.

Dans le salon, les dames causent ensemble jusqu'au retour de leurs compagnons, tout en prenant le café. Leurs Excellences font d'ordinaire appeler les invités les plus importants et causent avec chacun d'eux à tour de rôle. La dame entrée au bras du Gouverneur doit

donner le signal du départ ; mais qu'elle ne s'inquiète pas : l'aide de camp lui indiquera le moment où elle doit se retirer. Autres révérences, autres saluts, et la soirée est finie. Même les démocrates les plus endurcis partent de Rideau Hall enchantés d'eux-mêmes et de leurs amphitryons, car nos gouverneurs sont choisis parmi la plus belle société du Royaume-Uni, et André Siegfried, tout français enthousiaste qu'il est, convient qu'on ne trouve nulle part rien de plus civilisé, de plus courtois. Et l'un de nos compatriotes n'hésite pas à dire que la noblesse anglaise représente la dernière aristocratie.

Dans les huit jours après un dîner, on retourne s'inscrire à Rideau Hall, et cela représente la visite de digestion.

Pour les bals, on répond aussi immédiatement ; on se rend à l'heure indiquée, on observe toutes les règles de la bonne société, et surtout, on se donne bien garde de commettre le crime d'apporter avec soi des liqueurs enivrantes. Ne vous récriez pas, amis lecteurs, la chose s'est déjà vue, et malheureusement, des Canadiens-Français se trouvaient parmi les coupables. Que l'on puisse s'oublier à tel point semble invraisemblable, mais des gens ivres ont osé se faire voir dans les salons de Leurs Excellences. Quels mots employer pour qualifier une telle conduite ? Et le pis, c'est que ces indignités semblent ordinaires à ceux qui les commettent, et non de la pire inconvenance.

Le statut de Westminster n'a pas seulement modifié les attributions politiques de notre Gouverneur : ses relations sociales même s'en sont ressenties. Comme représentant du gouvernement britannique, il ne pouvait aller chez les particuliers, mais depuis qu'il est l'envoyé de Sa Majesté, notre vice-roi s'invite quelques fois chez les gens. L'aide de camp prévient les personnes qui seront ainsi honorées, il leur donne à choisir entre plusieurs jours qui conviennent également à Leurs Excellences, et il ajoute d'ordinaire quelques précisions sur le cérémonial à observer. Il est de règle absolue que l'hôte en perspective ne doit inviter personne d'autre en même temps, à moins de soumettre les noms à quelqu'un de l'entourage de Leurs Excellences, et l'on doit se rendre jusqu'à la voiture recevoir les distingués visiteurs. Ne pas oublier non plus que le Gouverneur général passe toujours le premier partout, même avant son épouse. Pour le reste, Leurs Excellences et leur entourage savent toujours faciliter la tâche de ceux qui les reçoivent, et l'on peut se fier à leur tact, à leur bienveillance s'il se produit quelque petit impair.

Ceci termine à peu près ce qu'il faut dire de Rideau Hall, mais il reste les autres devoirs mondains que doivent remplir à Ottawa les femmes de sénateurs et de députés qui y arrivent. Que ces dames

ne s'attendent pas à ce que les épouses des ministres viennent leur rendre visite : c'est aux nouvelles arrivées à prendre les devants. Elles iront déposer leurs cartes chez les ministres, chez les femmes du président du Sénat et de l'orateur de la Chambre. Ces visites ne se rendent pas toujours par une autre ; bien souvent, les femmes des ministres répondent par une invitation à prendre le thé, à déjeuner ou même à dîner. Si l'invitation est pour un repas, il faut répondre *immédiatement*. On peut consulter à ce sujet le chapitre *Des invitations*. On parlait dernièrement d'une jeune femme sans expérience à qui une grande dame du monde officiel téléphonait une invitation ; la novice se faisait prier, sans dire oui ou non. Voilà une grave impolitesse ; il faut répondre sans hésitation ; à peine peut-on demander la permission de consulter son mari. Les nouveaux arrivés sont sages de ne pas se tenir à l'écart, mais d'accepter les invitations du monde officiel, et d'apprendre à se conformer aux usages.

Maintenant que nous avons dans la capitale les représentants des gouvernements étrangers, il faut tenir compte des obligations qui en découlent. Tous ceux qui font partie du monde officiel s'empressent d'aller rendre visite aux ministres et consuls qui arrivent, sans oublier le haut commissaire du Royaume-Uni. Mais entre eux, les diplomates agissent autrement : les derniers arrivés vont rendre visite à leurs collègues. Malgré qu'ils représentent le chef de leur gouvernement, ces messieurs ne prennent pas le pas sur leur femme, comme le fait notre Gouverneur.

Les femmes des sénateurs et des députés ne manquent pas de laisser leurs cartes chez le haut commissaire du Royaume-Uni ; pour les autres représentants étrangers, elles agissent suivant les circonstances. Si elles font quelque part la connaissance de ces personnes, si leur mari se trouve en relations avec elles, il est correct d'aller rendre visite.

On acquiert vite des obligations sociales, à Ottawa, et l'on peut s'en acquitter en recevant à son tour. Le café parlementaire ou les hôtels, les clubs offrent tous les avantages voulus à ceux qui ne sont pas installés pour recevoir dans leurs appartements, et rien de plus facile que de donner un joli thé, un beau déjeuner ou un dîner. Il ne faut pas hésiter à inviter les sommités politiques ou mondaines ; l'invitation fera plaisir même à celles qui ne pourront pas accepter.

Les dames qui désirent se rafraîchir la mémoire sur les détails concernant les réceptions pourront revoir le chapitre *Des invitations* et celui intitulé *Madame reçoit*.

Les décorations ont été remises à l'honneur pendant quelque temps, et peut-être cette coutume se maintiendra-t-elle. Ceux qui en reçoivent

ne doivent pas manquer de remercier immédiatement le premier ministre, puisque c'est lui qui fait les recommandations à Sa Majesté. Chaque avis envoyé aux décorés est accompagné d'une formule qui doit être remplie promptement et retournée au registraire de l'Ordre reçu. Du temps du roi Georges V, certain personnage écrivit personnellement à Sa Majesté, qui fut si heureux de cette attention qu'il en exprima son plaisir à son sujet. Mais cet incident est inusité, et il n'est pas de règle de remercier le souverain, à moins d'avoir eu avec lui des relations presque intimes.

La présentation à la cour d'Angleterre confère certains privilèges, à part la distinction sociale que cela comporte ; ceux qui ont eu cet honneur peuvent inscrire leur nom dans le livre de Leurs Majestés une fois au cours de la saison, de préférence entre trois et six heures, durant les mois de mai et juin ; certains d'entre eux reçoivent l'ordre d'assister au bal d'Etat et à la garden-party royale. On ne peut pas pénétrer dans l'enclos royal au champ de courses d'Ascot à moins d'avoir été présenté. Et ceux qui ont assisté au lever à la cour d'Angleterre ont l'entrée dans les cours étrangères.

Jusqu'ici, un bien petit nombre seulement de Canadiennes-Françaises ont fait leurs révérences à Leurs Majestés ; celles qui désirent cet honneur et n'ont pas d'amies parmi les notables de la cour, s'adressent à notre ministres canadien, Canada House, Londres, qui leur indiquera les démarches à faire. Il va de soi que seuls les gens riches peuvent se permettre cette entreprise. Quand on pense que les écoles de maintien exigent de donner des leçons pendant six semaines pour la seule révérence ; qu'il faut une toilette somptueuse, des fleurs ; qu'on est obligé de se faire photographier chez le photographe de la cour, enfin qu'il faut se soumettre à tout un protocole, on hésite avant de s'y lancer. Mais pour celles qui y tiennent, la première chose à faire, c'est d'envoyer la demande plusieurs mois d'avance ; il faut entrer en correspondance avec le ministre canadien à Londres au commencement de l'automne pour être présentée le printemps suivant. Les levers pour messieurs sont aussi des cérémonies très compliquées, et ceux qui désirent y assister doivent commencer par s'assurer auprès de notre ministère des Affaires étrangères qu'ils ont les qualités requises. Nous n'en dirons pas plus long à ce sujet qui n'intéresse qu'un petit nombre de gens. Du reste, les invitations qu'on appelle *Summons* sont accompagnées d'instructions très explicites.

Tous les Canadiens distingués qui se trouvent à Londres à l'époque des garden-parties royales sont invités, pourvu qu'ils aient pris la peine de s'inscrire chez notre ministre à Canada House. Cette fête

se donne dans l'après-midi, bien entendu, et permet aux invités d'admirer les jardins de Leurs Majestés et de voir de près tous les grands personnages, non seulement de l'empire, mais presque de l'univers, puisque le corps diplomatique est présent au complet, et tous les visiteurs de marque. Encore plus que chez notre Gouverneur, les dames seront prêtes à faire la révérence, car Sa Majesté aime à causer avec un grand nombre de ses sujets, et les messieurs ne manqueront pas de s'incliner profondément. Au roi, on répond " yes, Sir, no, Sir " sans dire " Your Majesty ", tout comme à la reine on dit " yes, Ma'am, no, Ma'am ", sans attirer l'attention de la royale interlocutrice à ses titres. Voilà une occasion où un homme doit surveiller sa toilette ; qu'il n'hésite pas à consulter quelqu'un bien au courant, car les fautes de tenue sont plus remarquées en Angleterre qu'ailleurs.

Pour toutes les invitations à la cour, on répond en termes officiels :

> Madame X présente ses salutations au Lord Chamberlain et a l'honneur d'obéir aux ordres de Sa Majesté

Mais il va de soi que ces réponses s'écrivent en anglais, et l'on peut se procurer la formule exacte à Canada House, Trafalgar Square.

Les personnes invitées à dîner chez Sa Majesté, ou à déjeuner, pourront prendre des précisions au même endroit.

La vie officielle dans les capitales provinciales suit d'assez près ce qui se passe à Ottawa. Ainsi, à Québec, on s'inscrit chez le lieutenant gouverneur, à Spencer Wood ; lorsque Leurs Excellences sont en résidence à la citadelle, on s'y inscrit aussi, et le protocole est exactement le même, qu'il s'agisse de réceptions, de dîners.

Les nouveaux députés qui arrivent à Québec feront bien d'aller rendre visite à Son Eminence le cardinal, au commencement de la session ; quant aux ministres, ils manqueraient à leurs devoirs s'ils ne le faisaient pas.

L'ouverture de la session, tout en n'étant pas aussi brillante qu'à Ottawa, est tout de même un événement mondain de la première importance. Les invitations sont envoyées par l'huissier de la Verge noire, d'après une liste dressée spécialement pour la province, mais où les personnages fédéraux ne sont pas totalement oubliés.

Les dames portent leurs plus jolies toilettes d'après-midi et leur chapeau ; le président du Conseil et l'orateur de l'Assemblée législative et leurs épouses envoient des invitations à une réception qui se donne ensuite, mais ces invitations sont entièrement indépendantes de la liste officielle, et personne n'a le droit de s'offenser s'il en est exclus.

Le dîner d'Etat se donne le soir de l'ouverture, par le lieutenant gouverneur ; là aussi, les invitations sont absolument à la discrétion de l'amphitryon, et personne n'a le droit de trouver à redire. Les épouses et les filles non mariées des invités au dîner d'Etat sont conviées à la réception qui se donne ensuite. On ne fait pas la révérence devant le lieutenant-gouverneur et son épouse, seulement un petit salut.

En passant, il est bon de dire un mot de toutes ces critiques, de toutes ces récriminations de la part de ceux qui sont invités et ne sont pas satisfaits des égards qu'on leur témoigne ou qu'on témoigne aux autres, et de la part de ceux qui ne sont pas invités. N'oublions pas que les amphitryons du cercle officiel sont comme les charbonniers : maîtres chez eux. Et plus d'un, plus d'une, qui se plaint amèrement a pu manquer, dans le passé, à la simple politesse envers les autres, sans s'en apercevoir. Il faut donc être circonspect, réfléchir avant de porter un jugement défavorable, dans l'espoir d'obtenir soi-même miséricorde. Qui n'a lu à ce sujet les remarques doucement malicieuses et si sensées de saint François de Sales :

" Si nous sommes pointilleux pour les rangs, pour les séances, pour les titres, outre que nous exposons nos qualités à l'examen, à l'enquête et à la contradiction, nous les rendons viles et abjectes ; car l'honneur qui est beau étant reçu en don, devient vilain quand il est exigé, recherché et demandé.

Je ne parle néanmoins pas de ceux desquels la dignité regarde le public, ni de certaines occasions particulières qui tirent une grande conséquence ; car en cela, il faut que chacun conserve ce qui lui appartient, avec une prudence et discrétion qui soit accompagnée de charité et courtoisie."

En causant avec le secrétaire de Son Excellence, avec le Gentilhomme huissier de la Verge noire et le Sergent d'armes, que l'auteur a consultés avant d'écrire ce chapitre, avec toutes les hôtesses du monde officiel, on constate que le grand besoin général, c'est d'apprendre à répondre promptement aux invitations. Messieurs, donnez immédiatement à ces dames toutes les cartes d'invitation qui arrivent ; Mesdames, soyez jalouses de votre réputation de courtoisie et de celle de votre mari : répondez, et répondez *immédiatement*.

Chapitre XVI

Remarques générales — Conclusion.

On pourrait intituler ce chapitre un salmigondis, une macédoine. Nous y essayons de répondre à certaines questions qui se posent souvent et embarrassent assez les gens.

D'abord, qui doit faire les présentations ? Si deux dames sont au restaurant avec un monsieur, qu'une quatrième personne connue du monsieur et de l'une de ses invitées s'arrête pour causer, faut-il que la dame fasse les présentations si l'hôte ne le fait pas ?

En principe, c'est à l'hôte de décider s'il y a lieu de faire les présentations. S'il ne le fait pas, c'est peut-être avec intention ; la dame doit donc être bien circonspecte, et elle n'interviendra que si elle croit que son compagnon ignore que deux des personnes présentes ne se sont jamais rencontrées. Du reste, il ne faut jamais forcer les présentations, et il vaut toujours mieux s'abstenir dans le doute. Et disons ici qu'on ne doit imposer sa présence à personne, surtout dans les endroits publics. Donc, on ne s'arrête à la table de connaissances, au restaurant, que si l'on est sûr de ne pas être importun.

Au restaurant, au théâtre, un monsieur précède-t-il une dame ?

Au restaurant, la dame passe la première et suit le maître d'hôtel qui indique la table ; s'il y a plusieurs dames et plusieurs messieurs, les dames précèdent leurs compagnons. Ces derniers placent la chaise des dames, si les garçons ne sont pas assez nombreux. Au théâtre, lorsque les sièges sont réservés, la dame suit l'ouvreuse ou le placeur, le monsieur venant ensuite ; mais au cinéma, la dame laisse son compagnon la précéder et choisir lui-même les places. Toutefois, ce n'est pas là une règle inflexible.

Une dame qui est l'invitée d'un monsieur au restaurant, donne-t-elle elle-même sa commande au garçon ?

Non, elle dit à son hôte quels plats elle désire, et c'est lui qui donne la commande. Du reste, cette règle ne fait que prolonger la délicatesse qu'on observe lorsqu'on est chez les autres. Personne ne se permettrait

de donner des ordres aux domestiques de ses amphitryons, mais on demande toujours au maître ou à la maîtresse de la maison ce dont on a besoin. Cette règle est si rigidement observée dans certains milieux que même les enfants n'ont pas la permission de donner des ordres aux serviteurs, mais doivent toujours s'adresser à leur mère.

Lorsqu'une fourchette et une cuiller sont placées pour le dessert, de quel ustensile faut-il se servir ?

Des deux, et l'on verra bientôt que c'est la manière la plus facile de prendre les aliments sans grande consistance comme les tartes, les gelées, les desserts. Ajoutons que c'est la mode anglaise, et celle invariablement en usage à Ottawa, bien qu'elle ne soit pas aussi généralement répandue dans le reste du pays.

S'il entre des personnes âgées dans un salon, les jeunes filles présentes doivent-elles se lever pour saluer ?

Certes, elles auraient tort de ne pas le faire, car c'est une attention gracieuse. Cependant, qu'elles n'aillent pas pousser les choses trop loin et montrer trop de déférence aux gens d'âge moyen, qui ne leur en sauraient pas gré.

En arrivant à une réception, que faut-il dire à l'hôtesse ?

On a raconté à ce propos bien des plaisanteries ; ainsi, une personne avait parié qu'elle dirait en arrivant : J'ai assassiné mon mari ce matin dans la baignoire, et en partant : J'apporte avec moi vos plus belles cuillers d'argent, et que son hôtesse ne s'en apercevrait pas. Elle eut raison, et la réponse à la première remarque fut un " Charmant " des plus convaincus, tandis qu'un sourire radieux accompagné d'une chaude poignée de main répondait à la deuxième. Si l'on accueille plus de cinquante invités, il est certain qu'on ne peut écouter avec grande attention tout ce qu'ils disent. Toutefois, nous répondrons à la question qu'on peut s'en tenir au traditionnel " Bonjour, chère Madame, comme vous êtes aimable de m'avoir invitée " ; et en partant, on fait quelques compliments sur le succès de la réception, la beauté des fleurs, l'espoir qu'on a de revoir bientôt l'hôtesse.

Quand on est en visite chez des amis, qui donne le signal de se retirer le soir ?

Le problème se résout d'ordinaire de lui-même, car l'hôtesse s'aperçoit vite si ses invités manifestent la moindre fatigue ; et l'invité peut toujours demander sans ostentation la permission de se retirer.

Si une dame est seule à l'hôtel, doit-elle garder son chapeau pour se rendre à la salle à manger ?

La plupart des dames préfèrent garder leur chapeau pour le déjeuner et pour le thé, mais l'enlèvent pour le dîner. Dans les petits hôtels, chacune agit à sa convenance.

Le maître et la maîtresse de maison qui reçoivent doivent-ils se placer à chaque bout de la table ou dans le milieu ?

C'est un détail que chacun doit régler pour soi-même ; d'aucuns préfèrent prendre le bout de la table, d'autres aiment mieux s'asseoir en face l'un de l'autre au milieu. Les deux usages sont admis.

Une femme qui parle de son mari doit-elle l'appeler de son petit nom ?

Oui, si elle s'adresse à ses proches et à ses intimes ; à ses connaissances et relations, elle dira " mon mari ", aux gens d'affaires et aux fournisseurs, elle dira " Monsieur Lebon ", aux serviteurs, " Monsieur " tout court. En parlant de ses parents, de ses amis, en dehors de l'intimité, elle évitera de dire " papa, maman ", ou le petit nom, ce qui serait enfantin, mais elle parlera de " mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mon amie madame X, mon fils, ma fille ". En parlant des mêmes aux domestiques, elle ne manquera pas de dire Monsieur ou Madame Untel, Monsieur ou Mademoiselle. Il va sans dire qu'un homme observe la même aménité en parlant de ses proches et de ses amis.

Les gens délicats feront bien de ne pas lire ce qui suit et qui ne leur est pas destiné. C'est une liste d'horreurs que se permettent certaines personnes, soit par ignorance, soit par distraction. Mais il faut tout de même signaler ces grossièretés pour en éloigner les honnêtes gens. Ainsi, on parle de certains jeunes hommes assez indélicats pour oser ouvrir les tiroirs des commodes, dans les maisons où on les reçoit, et lire les lettres qu'ils y trouvent. On affirme qu'à certaine réception, les invités se seraient introduits dans la cave pour voler les vins des amphitryons. Est-il croyable qu'un jeune homme ait retiré une cigarette de ses lèvres pour l'offrir à une dame ? On le répète partout. Et qu'un autre ait enlevé son soulier, au cours d'une sauterie, sous prétexte que ce soulier lui blessait le pied ? Malheureux, il fallait vous retirer. On dit même qu'une dame est entrée dans son salon saluer les amis de sa fille, pour trouver l'un d'eux étendu de tout son long sur le divan.

On demandait à une dame pourquoi elle avait rompu avec l'une de ses anciennes amies ; elle répondit qu'au cours d'un voyage qu'elles avaient fait ensemble, l'amie n'avait jamais manqué, après chaque repas, de passer sa langue entre ses dents et sa joue pour déloger les parcelles d'aliments qui avaient pu s'y introduire. Et la dame d'ajouter

qu'elle avait trop souffert de cette vilaine manie pour continuer à voir l'auteur de cette impair.

Et que de gens oublient qu'on ne se donne pas de soins de toilette devant les autres, mais se curent les dents, les oreilles, même le nez, hélas ! en dehors de leur salle de bain.

Il est difficile de pardonner à ceux qui ne sont pas ponctuels et vous font attendre toutes les fois que vous avez l'occasion de les rencontrer. Cela démontre un tel mépris d'autrui que l'indulgence est presque inconcevable en de tels cas.

Que dire de ceux qui refusent d'accepter les excuses qu'on leur fait, sinon qu'on devrait leur enseigner l'Oraison dominicale ?

Telles personnes oisives ont la fâcheuse habitude de retenir leurs connaissances au téléphone pendant des heures ; la situation est presque sans remède, à moins que la compagnie ne développe un système spécial de pitié pour les abonnés.

Il ne faut pas consulter sa montre à tout propos, lorsqu'on se trouve en compagnie d'autres personnes, car elles auraient droit de s'offenser de cette marque d'impatience.

Est-il besoin de dire qu'on ne reprend pas ceux qui commettent des erreurs de langage, à moins que la conversation ne soit un tête-à-tête entre intimes ? Encore faut-il bien des précautions oratoires.

Recommandation générale : faire attention à sa canne et à son parapluie en tramway. Ceux qui entrent avec leur parapluie chargé d'eau et l'appuient contre leurs voisins, ou qui tiennent leur canne sous le bras au risque d'éborgner les autres voyageurs ne peuvent s'attendre à passer pour autre chose que des mal élevés.

Mesdames, messieurs, avec tout le respect qui vous est dû, est-il permis de vous rappeler qu'il faut étouffer tous bruits de la gorge, du nez et... de l'estomac ? Voilà des remarques que l'on ne fait qu'en rougissant, mais qui sont nécessaires. Tous les enfants connaissent ces règles élémentaires de la politesse, mais que de grandes personnes les oublient !

Aux automobilistes, rappelons qu'il est impardonnable de se servir de son klaxon comme sonnette d'alarme, si l'on passe prendre les gens, surtout le soir.

Et à tous, nous répéterons qu'on ne saurait montrer trop d'égards à autrui ; que seules les petites gens refusent de respecter leurs inférieurs, et que tous ceux qui ont du cœur le manifestent en toutes occasions.

Pour terminer, nous citerons le mot bien connu de Voltaire : La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage. Et nous ajouterons la remarque du moraliste : Il faut avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse.

Table des Matières

CHAPITRE I 5

La politesse — L'étiquette — La courtoisie — Les belles manières — La bonne tenue — Différences entre les coutumes sociales de divers pays et époques.

CHAPITRE II 9

En public : Dans la rue — A l'église — A l'hôtel et au restaurant — Au théâtre — En voyage — Salutations — Présentations, de vive voix, par lettre.

CHAPITRE III 15

En affaires : De l'habit — De la tenue — Relations entre collègues — Au téléphone — Lettres et cartes d'affaires.

CHAPITRE IV 23

De la conversation — Titres accordés aux personnages — Quand s'en servir — Cérémonial à observer — Remarques générales.

CHAPITRE V 31

De la correspondance — Titres.

CHAPITRE VI 41

Des invitations : Ecrites, de vive voix — Pour un bal — A dîner — A déjeuner — Pour le bridge — En général — Acceptations — Regrets.

CHAPITRE VII 46

Madame reçoit : A dîner — A déjeuner — A l'heure du thé —A une garden-party — A un cocktail — A souper le dimanche — A danser — Au bridge.

CHAPITRE VIII 60

Manières à table — Ordonnance des ustensiles, des repas.

CHAPITRE IX 68

Des mariages : Annonce des fiançailles — Trousseau — Préparatifs — Contrat — Cadeaux de noces — La cérémonie — La réception — Anniversaire.

CHAPITRE X 80

Des naissances — Des baptêmes.

CHAPITRE XI . . . 82

Des funérailles — Lettres et visites de condoléances — Remerciements.

CHAPITRE XII . . . 90

Des visites : D'amitié — De cérémonie — D'occasions spéciales, félicitations, condoléances, de remerciements, du Jour de l'An — Jour de réception — Cartes de visite — " Madame est sortie ".

CHAPITRE XIII . . . 96

De l'étiquette à la campagne.

CHAPITRE XIV . . . 101

Des clubs — Des cercles — Des œuvres.

CHAPITRE XV . . . 109

La vie officielle à Ottawa : Résumé de règles usuelles — L'ouverture — Le lever — Table de préséance — Coutumes concernant Rideau Hall — Visites — Décorations —Présentation à la cour d'Angleterre — Québec.

CHAPITRE XVI . . . 124

Remarques générales — Conclusion.

HC
B6878m

341913

Author Bolduc, Evelyn ... canadienne-française.

Title Manuel de l'étiquette ...

NAME OF BORROWER.

DATE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 27 08 08 025 1